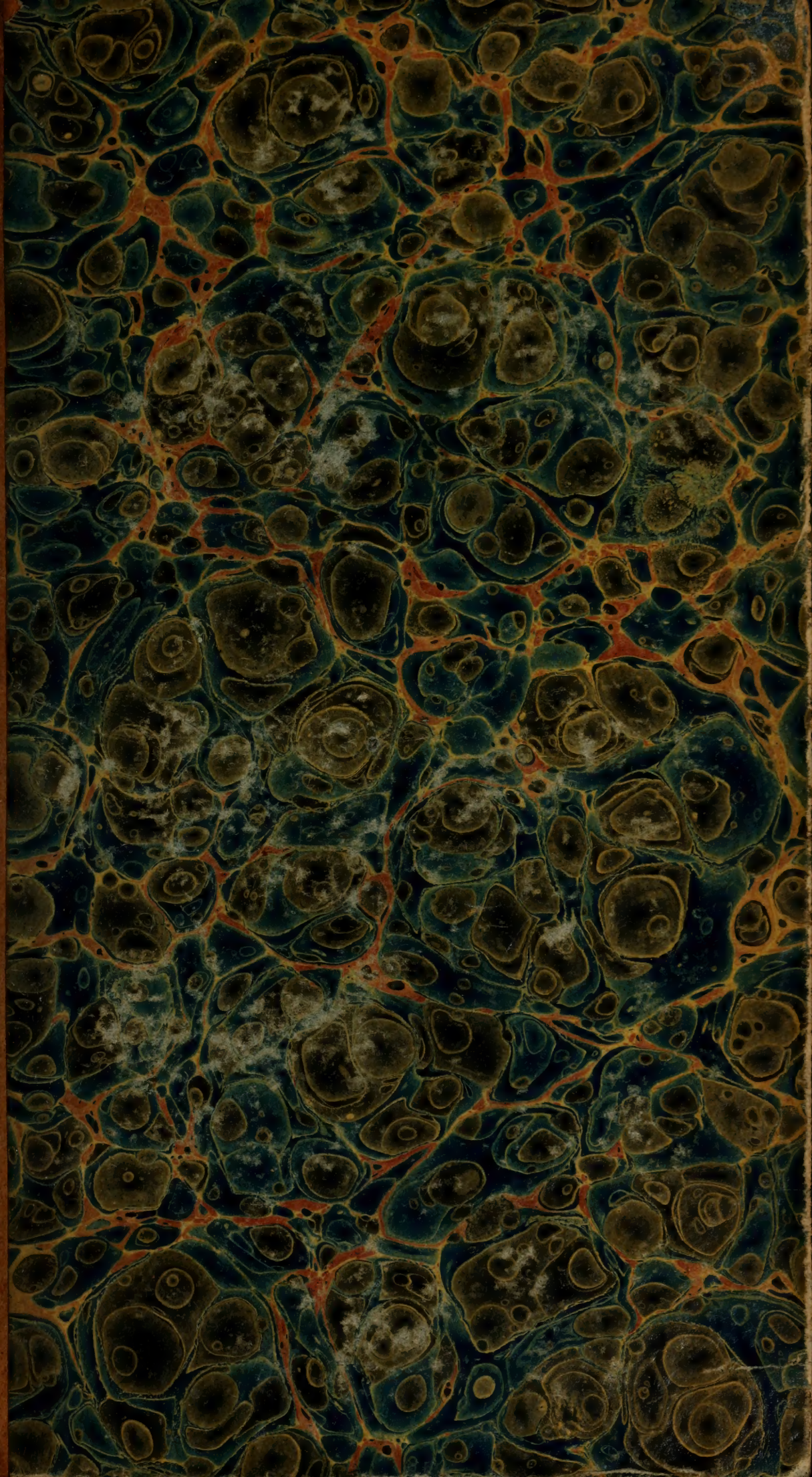


JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
XX.4
BX
890
.L455
1818
v.4
SMR

SERMONS

DU

P. LENFANT.

TOME IV.

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ,
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

Se trouve à Paris,

CHEZ MM.

- URGUET DE SAINT-OUEN, Neveu de l'Auteur, Propriétaire des Manuscrits, ancien Magistrat, et Secrétaire en chef du Parquet en la Cour de Cassation, rue des Poitevins, n.° 3.
- GRÉGOIRE, ancien Libraire de Madame Elisabeth, quai des Augustins, n.° 37.
- GRÉGOIRE, fils, Libraire, quai des Augustins, n.° 25.
- LAURENS, jeune, Libraire, rue du Bouloi, n.° 4.
- J. B. SAJOU, Imprimeur, rue de la Harpe, n.° 11.

SERMONS
DU
P. LENFANT,
JÉSUITE,
PRÉDICATEUR DU ROI.

POUR LE CARÊME.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU,
Rue de la Harpe, n.° 11.

1818.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

SERMON

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

FUITE DU MONDE (*).

Cum intrasset Jesus Jerosolymam, commota est universa civitas.

Jésus étant entré dans Jérusalem, toute la ville fut émue. *Evang. de ce jour. S. Math.* XXI.

L'APPARITION de Jésus-Christ dans Jérusalem y répand le trouble, et

---

(*) Ce Discours est, quant au fonds, le même que celui du premier Volume de Carême, p. 401 et suiv.; mais les détails en étant différens, nous avons cru devoir le conserver.

partage ses habitans. On l'a vu faire son entrée dans le temple, comme un Législateur souverain qui vient rendre à la maison de Dieu l'honneur qui lui est dû, en chassant de son enceinte les profanateurs, en même temps qu'il s'y fait reconnoître pour le Maître de la Nature, à qui il suffit d'une parole pour guérir les aveugles et redresser les boiteux ; et l'on s'est écrié qu'il est véritablement un Prophête, le Messie fils de David, *Hosanna filio David.* [Math. XXI. 15.]. Mais, d'autre part, les Pharisiens et les Docteurs de la loi s'indignent ; et leur sombre jalousie a commencé déja à conspirer contre lui. Ainsi s'accomplissoit la prophétie que J.-C. devoit être en butte aux contradictions. Pour les uns, objet de bénédiction et de salut ; pour les

autres, sujet de scandale et de ruine. [*Luc.* XI. 34.]. Et c'est ce qui a lieu encore non-seulement parmi les Infidèles, mais parmi les Chrétiens eux-mêmes. Tout en le reconnoissant pour le Législateur venu du Ciel, on se plaint de sa loi, on se récrie contre l'austérité de ses défenses, et la rigueur de de ses commandemens. On ne lui conteste pas le privilége ineffable d'être, ainsi qu'il s'appelle lui-même, la Lumière du Monde; on lui sait gré d'être venu en dissiper les ténèbres, et présenter aux hommes le flambeau qui les éclaire pour la vie éternelle, *Ego sum Lux Mundi. Qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ.* [Jo. VIII. 12.]. Mais on refuse de prendre cette divine lumière pour guide et pour règle de sa conduite.

On se plaît dans les ténèbres qu'il est venu dissiper, et l'on ne sait plus comment vivre chrétiennement dans le Monde.

Ces ténèbres, c'est le Monde qui les forme et qui les multiplie. L'un des plus tristes effets qu'elles produisent, c'est de confondre dans une fatale obscurité tous les objets, de couvrir quelquefois également et les maximes qui doivent diriger les hommes, et les erreurs qui sont la cause de leurs égaremens; de leur dérober et le bien qu'ils devroient faire, et le mal qu'ils font; de les laisser placés, pour ainsi dire, entre le Christianisme et le Monde, sans connoître assez distinctement la sainteté de l'un, la perversité de l'autre; de leur persuader qu'il est possible d'appartenir sans réserve à celui-ci, sans manquer à celui-là

de fidélité ; d'être Chrétiens et Mondains selon toute l'étendue des deux termes; tandis que le Christianisme et le Monde sont deux maîtres si essentiellement opposés, qu'on ne les conciliera jamais.

Quel sera donc le moyen de prévenir les déplorables suites d'un si funeste aveuglement? C'est d'apprendre surtout à connoître les sages préceptes du Christianisme qui tendent à nous prémunir contre la séduction du Monde ; et c'est ce que je vais essayer de développer dans ce Discours. Effrayé de l'opposition qui se trouve entre le Christianisme et le Monde, on nous demande comment on doit se conduire chrétiennement dans le Monde, et c'est à quoi je vais répondre : Soyez détachés du Monde, craignez le Monde. Le détachement du

Monde, première Leçon et premier Point. La crainte du Monde, seconde Leçon et second Point. C'est par là que vous parviendrez à vivre chrétiennement dans le Monde. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

S. Cyprien, écrivant à Donat, son ami, lui trace cette peinture éloquente du Monde : Imaginez-vous être élevé tout-à-coup sur le haut d'une montagne, d'où vous puissiez contempler à la fois tout le spectacle des choses humaines. Arrêtez un moment vos regards sur cette mer orageuse du Monde ; considérez-en les flots impétueux. Partout, écueils, dangers, et naufrages. Que si vous descendez dans le détail, quel épouvantable théâtre de crimes,

de misères, et de corruption! Et le saint Docteur en concluoit la nécessité de la fuite du Monde.

Qu'est-ce que le monde? avoit demandé avant lui un Prophête : et il répondoit : c'est le séjour du mensonge, où il n'y a ni justice, ni miséricorde, ni connoissance de Dieu, ni Foi, ni Religion : *Maledictum, mendacium, homicidium, furtum, adulterium inundaverunt.* [Osée IV. 2.]. Est-il possible d'habiter une région contagieuse, sans y respirer un air infecté? C'est aussi ce que l'Apôtre S. Jean insinue, quand il nous avertit que le Monde, tout entier plongé dans l'iniquité, n'élève autour de lui que des vapeurs malignes et pestilentielles : *Totus Mundus in maligno positus est.* [I. Jo. V. 19.].

Eh! qu'avons-nous besoin, mes

Frères, d'emprunter les témoignages des Docteurs et de nos oracles sacrés? Vos propres aveux, les descriptions que vous entendez faire, chaque jour, de la corruption du Monde, n'enchérissent-elles pas sur les descriptions que nous pourrions en faire? Et, en supposant même qu'elles ne s'appliquent pas à ce Monde poli, au milieu duquel vous êtes engagés, et qui se vante d'être étranger à ces crimes éclatans dont le nom seul excite votre indignation; combien la dissipation de ses mœurs, et la perversité de ses maximes ne suffisent-elles pas encore, pour justifier l'anathême dont Jésus-Christ a frappé le Monde sans exception! Non, le souverain Législateur n'a point condamné tel Monde en particulier; sa sentence porte sur tout

le Monde, parce qu'il est tout entier source de scandales : *Væ Mundo a scandalis.* [Math. XVIII. 7.]. Or, cet oracle suffit à des Chrétiens. Pour connoître les dangers du Monde et pour en triompher, c'est à la foi chrétienne à nous prêter et sa lumière, et l'armure spirituelle dont parle S. Paul. Un des principaux enseignemens qu'elle nous prêche, c'est le détachement du Monde. Voyons d'abord, mes chers Auditeurs, comment ce détachement est étroitement lié aux principes du Christianisme; et nous en apercevrons la nécessité : Examinons ensuite quelle est la nature de ce détachement, selon les règles du Christianisme; et nous en reconnoîtrons la sagesse.

Ce que j'appelle le détachement du Monde, c'est, par rapport à

ceux que leur condition et les ordres de la Providence appellent à vivre dans le Monde, non un divorce absolu qui les en sépare à l'extérieur, pour les amener dans la solitude; on peut, dit S. Jérôme, vivre dans le Monde, sans avoir l'amour ni l'esprit du Monde; mais un détachement de cœur qui les élève au dessus de ses prétendus biens, de ses joies frivoles, de ses coupables dissipations, un renoncement intérieur qui éteigne dans la volonté toute affection pour le Monde, et qui se manifeste par les œuvres que Jésus-Christ nous commande. C'est là, mes chers Auditeurs, le caractère propre et distinctif de ce détachement.

Le Chrétien, nous dit Tertullien, n'est qu'un voyageur égaré loin de

sa patrie; citoyen de la céleste Jérusalem, vous n'êtes, ô mon frère, qu'un étranger dans ce Monde : *Tu peregrinus es Mundi hujus, civis supernæ Jerusalem.* Ce n'est pas pour vous que sont faites les joies du siécle; laissez-les à ceux qui bornent leurs espérances à une vie d'un moment; mais vous, vous disciple d'un Maître qui a dit : *Le Monde sera dans la joie, vous dans les larmes,* choisissez pour votre partage, dans ce Monde, tout ce qui est contraire à ses plaisirs : *Nihil tibi cum gaudiis sæculi, imò contrarium habes.*

Ce n'est là que l'expression précise, et la suite naturelle des vérités du Christianisme. Interrogez son divin Auteur, Jésus-Christ. Qu'est-il venu enseigner aux hommes, en même temps qu'il a vécu

au milieu d'eux pour les sauver? Qu'il n'est qu'une chose nécessaire, c'est le salut; que, pour y parvenir, il faut marcher, non pas dans les sentiers du Monde, mais dans la voie étroite que lui-même nous a tracée; qu'il n'est de vrais trésors à amasser que pour le Ciel, où ils ne peuvent ni diminuer ni périr; que la conquête de l'Univers n'est rien pour celui qui perd son ame; qu'il faut chercher, en premier lieu, le royaume de Dieu et sa justice; que s'aimer soi-même dans le temps (il s'agit d'un amour tout humain), c'est ménager sa perte pour l'Eternité; en un mot, que pour avoir place au nombre de ses disciples, c'est par le renoncement et l'abnégation qu'on doit le mériter. Comment, en effet, mes chers Auditeurs, mériter le titre de dis-

ciples de Jésus-Christ, sans l'exercice des vertus qu'il commande? Et, parmi les vertus chrétiennes, en est-il une que l'attachement au Monde ne combatte, qu'il ne tende à déraciner?

Que sont les passions des hommes, considérées sous le rapport qui les rend coupables? Que leurs affections immodérées pour les biens du Monde; affections qui les dominent et qui dirigent leurs pensées, leurs sentimens, leur volonté, tout leur être; affections dont les désordres varient selon la diversité de leurs objets, et dont l'expérience nous apprend (et la preuve en seroit facile par le détail) que résultent tous les vices; affections qui nous autorisent à conclure qu'un cœur, trop vivement attaché au Monde, ne sauroit être un cœur vertueux.

Quelles ténèbres ne répand point cet attachement sur les vérités mêmes de la Religion! Et si, comme dit l'Apôtre, l'homme terrestre ne sent pas les impressions de l'esprit de Dieu [I. *Cor.* II. 14.], est-il disposé à en apercevoir la lumière, à en écouter la voix? Fixé par son inclination naturelle aux biens sensibles dont il jouit, cherchera-t-il à s'élever à ceux que la Foi propose?

Dès-là que devient pour lui cette espérance sublime, dont Dieu lui-même est l'objet? Hélas! les dons que Dieu accorde, en cette vie, bornent en même temps la vue et les désirs de la vie future. Tout occupé de ce qu'on possède avec tant d'attache, on est peu frappé de ce qu'il faut obtenir par des efforts: on craint, et l'on craint exclusivement ce qui contrarie les

douceurs de la possession présente; et, quand on trouve de fausses délices dans Babylone, on se console aisément de l'exil de Jérusalem.

C'en est donc fait alors de cet amour de préférence si indispensablement dû à Dieu; et combien c'est l'aimer peu, que de n'être pas disposé à sacrifier tout à l'exacte observation de sa loi!

Je parle de sacrifice; or, pour un cœur attaché à la Terre, quelle maxime! Connoît-il la patience dans les maux, la résignation dans les revers, la soumission aux vues de Dieu, la subordination de sa volonté aux desseins de Dieu? En goûtera-t-il les consolations, celui qui n'estime et ne recherche que le Monde?

Vous le savez, mes Frères; dans les divers genres de béatitude que

propose aux Chrétiens leur adorable Législateur, il n'en est pas une où le Fils de Dieu préconise ce qu'on appelle les avantages du Monde. Je ne lis point : Heureux les Grands, heureux les Riches, heureux ceux que les plaisirs suivent, que la fortune favorise, que le Monde respecte, qu'il reconnoît pour ses maîtres! c'est le langage des hommes, ce n'est point le langage de Dieu. Je lis au contraire : Heureux les Humbles, heureux les Pauvres, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui ont le cœur pur! le royaume des Cieux sera leur partage. Le Ciel est donc promis à ceux que la Terre ne réussit pas à s'attacher. Des leçons de Jésus-Christ, j'en appelle à ses exemples ; car, il n'est pas de lui comme des

hommes qui souvent détruisent, par leur conduite, ce qu'ils établissent dans leurs discours; et je le trouve aussi parfaitement mon modèle, qu'il s'est montré éloquemment mon maître. Or, quelle conséquence dois-je tirer de ses instructions et de sa vie? Faites-y une singulière attention, mes chers Auditeurs; car, c'est ici le développement de l'essence même du Christianisme, dont trop souvent on ne se forme qu'une idée vague et superficielle; d'où il arrive qu'on porte stérilement l'auguste nom de Chrétien, qu'on ne s'est point appliqué à approfondir.

Etre Chrétien, selon la véritable étendue du terme, est-ce donc se borner à offrir à Jésus-Christ le facile tribut de quelques adorations? Non, mes chers Auditeurs; c'est

encore l'écouter, le croire, l'imiter. C'est, selon la doctrine de S. Paul, se revêtir de Jésus-Christ, vivre de la vie même de Jésus-Christ, en être les fidèles imitateurs, saints, parfaits comme lui. Or, je vous le demande, suivre les usages du Monde, et partager ses plaisirs, est-ce ressembler à Jésus-Christ? N'est-ce pas bien plutôt se déclarer l'ennemi de Jésus-Christ, abjurer son Evangile? Etre Chrétien, nous disent d'une commune voix tous les saints Docteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, c'est être rendu à la sublimité de notre première destination; or, cette première destination, c'étoit la possession de Dieu. Dès qu'il vous a rendu vos droits, il faut donc qu'il redevienne lui-même l'objet de vos vœux et le terme de vos espérances.

De là vient, qu'en rétablissant vos droits par la grâce du baptême, il a exigé cette renonciation solennelle à ce qui pouvoit vous éloigner de lui, et singulièrement aux vanités du Monde. Etre Chrétien, c'est se rappeler, avec S. Paul, que le temps est court, que le Monde n'est qu'une figure qui passe; qu'il est sage d'en user comme n'en usant pas, et que, n'ayant point ici-bas une cité permanente, tous nos vœux, tous nos efforts, toutes nos actions doivent se diriger sans relâche vers la patrie céleste, pour laquelle nous sommes faits. [*Hebr.* XIII. 14.]. Telle est, en substance, l'économie toute surnaturelle de la Religion de Jésus-Christ.

Or, puisque cette Religion divine propose une fin si relevée, si supérieure à tous les biens du Monde,

que ces biens ne peuvent avoir avec elle de rapport, que celui du bon usage qu'on en fait; dès qu'elle ne nous fait envisager comme un avantage solide, que celui de la vertu, comme un sort désirable, que celui du Juste, comme un vrai bonheur, que celui de l'Eternité, comme digne de nous, que ce qui nous rend dignes de Dieu; ne suit-il pas évidemment de ces principes qu'il n'est rien de plus essentiel et en même temps de plus raisonnable, que de se détacher sincèrement du Monde, et de s'attacher uniquement à Dieu? Rendons la chose aussi sensible qu'elle peut l'être. Je parle ici à des Chrétiens; ils sont les sincères adorateurs de J.-C., pénétrés de Foi pour ses oracles, et pleins de confiance en ses promesses. S'ils ne sont tels, que font-

ils dans ce saint temple? Ce Dieu Sauveur y réside personnellement, et je n'y parois que pour prêcher son Evangile. Or, cet Evangile à la main, je consens que ce que l'Esprit tentateur essaya autrefois à l'égard de J.-C. même, l'esprit du Monde le renouvelle par rapport à vous. Qu'il réunisse donc à vos yeux tout ce qu'il a de plus frappant; qu'il entasse ses vanités; qu'il accumule ses illusions; qu'il étale le présent avec pompe; qu'il vous dévoile l'avenir avec certitude; qu'il multiplie les offres de ses biens; qu'il en garantisse l'effet: voilà, sans doute, le piége le plus propre à vous faire tomber dans cette espèce d'idolâtrie à laquelle il ne cesse de vous inviter, *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* [1. Math. IV. 9.]. Que ferai-je,

mes chers Auditeurs, pour en repousser l'effort? J'invoque le secours de Dieu et de sa grâce, et je vous propose ensuite la plus courte et la plus simple réflexion, que je vous exhorte à faire sérieusement avec moi, et à méditer habituellement. A quoi vous servira le séduisant éclat des honneurs qui vous environnent, si, lorsque Dieu vous demandera compte de vos jours, il les trouve vides de mérite et de la seule gloire à ses yeux, les bonnes œuvres? Que deviendra le lustre de ces actions brillantes, dont les hommes chercheront peut-être à éterniser le souvenir dans l'histoire, si le Dieu qui se joue de l'élévation et de la chute des royaumes et des empires eux-mêmes, n'a pas à récompenser dans vous de saints efforts, d'utiles travaux pour conquérir le

Ciel? Quel effet auront pour vous cette haute réputation et ces succès flatteurs, que du sein de vos talens on vit tout-à-coup éclore et se répandre avec tant d'éclat, lorsque, vous survivant à vous-même sur la Terre dans l'estime du Monde, Dieu vous examinera uniquement sur la science des Saints? De cette fortune immense, source de tant d'agrémens et de délices, qu'offrirez-vous à Dieu, ce juge incorruptible, quand, après vous avoir arraché totalement à vos possessions, il discutera ponctuellement votre conduite? Quel usage ferez-vous alors de cette faveur, de ce crédit qui firent ambitionner aux hommes votre protection, lorsque vous-même serez seul et sans protecteur devant Dieu, ce Maître suprême, auprès duquel il n'est d'intercession que

celle de la vertu? De tant de richesses accumulées avec tant de sollicitudes et d'embarras, peut-être d'injustices et de violences, que vous restera-t-il? Rien qu'un vaste monceau de sable, qui, au premier choc, s'écroulera sur vos têtes? Et de tout ce cortège de gloire, de cette pompe de dignités et d'honneurs, de cette longue suite d'ayeux, dont la vanité humaine est si fière, de ce vain bruit de renommée qui vous suivra par delà le tombeau, et dont rien ne sera entré avec vous dans la tombe, comme dit le Prophête, que vous restera-t-il, si vous veniez à perdre votre ame? Rien que la matière d'un plus rigoureux châtiment, et des charbons de feu amassés pour l'éternité.

Déja plusieurs d'entre vous,

dans le silence salutaire de la réflexion, se répondent à eux-mêmes, et conviennent que je leur présente la fidèle image de la vérité. Il n'en est point qui, dans la liberté du choix, et s'il leur étoit possible de disposer du passé, ne préférât à ce moment des jours pleins aux yeux du Seigneur, et gravés de sa main dans le livre de vie, à ces jours de prospérités et de plaisirs, dont le Monde les fit jouir. Les premiers subsisteroient, les autres sont évanouis; les premiers sont dans un bien réel, les seconds n'ont donc été qu'un songe. Le Monde ne mérite donc pas qu'on s'attache à lui; et c'est donc à lui qu'il faut opposer cette parole efficace de Jésus-Christ, qui dissipe la tentation, et qui confond le Tentateur: Vous voulez que je vous adore; et

il est écrit, vous adorerez le Seigneur votre Dieu; c'est lui seul qu'il faut servir, *Scriptum est..... Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* Et, puisque le Monde est opposé à Dieu, pour servir Dieu, il faut donc être détaché du Monde.

Le Christianisme l'enseigne ainsi, il est vrai; mais comment ce détachement est-il possible à l'homme? première difficulté: Comment concilier avec l'utilité publique ce détachement de chaque particulier? Seconde objection. Répondons à l'une et à l'autre. Quoique nous l'ayons fait déja dans un autre Discours (*), ne craignons pas de donner dans celui-ci, un nouveau

---

(*) Tome III. Serm.: *le Christianisme et le Monde.*

développement à des vérités qui ne sauroient être trop méditées.

Et d'abord, comment, nous demandez-vous, mes chers Auditeurs, ce détachement est-il possible? Le moyen de ne pas tenir à un Monde, auquel on est de toutes parts enchaîné par des nœuds qui, sans rien avoir de criminel, n'en sont pas moins étroits? Ce sont des affaires, une profession, des soins domestiques, des bienséances indispensables, qui captivent et détournent, malgré soi, de la grande affaire du salut. Il est dans la nature des objets sensibles qu'ils fassent impression; il est dans la condition des hommes qu'ils n'en soient pas à l'abri. Quelle est donc cette morale qui paroît ou les supposer différens de ce qu'ils sont, ou leur demander plus qu'ils ne

peuvent? N'est-ce point leur présenter, dans une belle spéculation, comme admirable, ce qui cesse d'être possible en réalité?

Je n'affoiblis pas, vous le voyez, mes chers Auditeurs, ce que les Mondains opposent au détachement qu'ordonne le Christianisme. Fasse le Ciel qu'ils adoptent aussi sincèrement la réponse solide que la raison elle-même puise à l'école du Christianisme, et dans ses propres lumières! Vous avez des liens légitimes : qui parle de les rompre? Des soins domestiques : Jésus-Christ n'interdit à Marthe que le trouble dont elle accompagne un trop vif empressement à y satisfaire. Une profession : quand elle s'accorde avec les intérêts de la morale, de la société; je parle de leurs intérêts pesés au poids

du Sanctuaire, le saint Précurseur n'ordonne pas à ceux qui viennent le consulter, de s'arracher à tout, pour venir partager les austérités de son désert. Vous êtes retenu dans le Monde : Du fond de la solitude de Bethléem, S. Jérôme vous crie : Il n'importe où votre corps habite, pourvu que votre ame soit hors du siécle. Vous n'êtes pas de ces ames privilégiées, auxquelles le Sauveur adresse ces paroles : Vendez tout ce que vous avez, pour le distribuer aux pauvres; échangez vos trésors terrestres contre les trésors qui ne périront point, et suivez-moi, [*Math.* XIX. 21.]. Seulement, n'outragez pas l'influence toute puissante de la Grâce, en prétendant que ce pouvoir soit au dessus de la nature; puisque Dieu fait céder, quand il

lui plaît, la nature aux impressions de sa Grâce; puisque les Fastes de l'Eglise en ont offert dans tous les temps, et en offrent encore tous les jours, sinon à votre imitation, du moins à votre admiration, les plus glorieux témoignages. Seulement rappelez-vous les noms des Antoine, des Pacôme, des Paulin, des Marcelle, des Eustochium, lesquels, au sein des honneurs, de l'opulence, des plaisirs du Monde, ont renoncé à tout, non point par ce seul détachement de cœur nécessaire à tous, mais par le plus parfait et le plus héroïque abandon; et, après de tels exemples, ne dites plus qu'une semblable vertu est au dessus des forces de l'humanité.

Vous êtes dans le Monde, mon cher Auditeur, restez donc dans

le Monde, mais n'aimez pas le Monde; ne l'estimez pas au delà de ce qu'il vaut; triomphez de son faux éclat, qui éblouit, de ses fausses douceurs, qui séduisent, de ses fausses joies, qui dissipent; de ses faux principes, qui égarent. Le Christianisme ne vous dit point avec l'autorité du précepte: Rejetez tous les avantages temporels du Monde; mais il vous ordonne de ne pas les préférer à ceux de votre ame, de votre salut, aux avantages inestimables de l'Eternité. Il ne vous dit point : Renoncez à vos familles, à vos proches, à vos amis; mais aimez-les en Dieu, et pour Dieu; aimez Dieu par dessus tout; et, s'il vous falloit décider entre l'amour que vous lui devez, et celui qui vous engage envers les personnes les plus chères, toute

autre affection doit céder à l'amour que Dieu a droit d'exiger de vous. Il ne vous dit point impérieusement: Ne regrettez aucune perte, car la résignation n'est pas l'insensibilité; il ne condamne ni votre douleur, ni vos alarmes; mais il se borne à vous dire: Calmez l'affliction d'un cœur sensible, par la docilité d'un cœur soumis; il n'est pour vous qu'une perte sans consolation et sans remède, c'est la perte irréparable de Dieu et de son bonheur. Il ne vous dit pas avec rigueur: Ne désirez rien; cet abandon absolu de vous-même pourra devenir le fruit de ses maximes, si vous les pénétrez attentivement; mais il vous interdit cette ambition inquiète qui, peu contente du nécessaire, se fait du superflu un besoin auquel tout se rapporte,

tout est sacrifié; ces soins empressés pour capter la faveur, pour attirer les regards, obtenir les préférences, écarter les obstacles et les rivalités; ces recherches de fortune ou de renommée, par lesquelles on veut, à tout prix, se distinguer du reste des hommes; cette excessive délicatesse à s'exagérer à soi-même les devoirs de son rang, les obligations de son emploi, les bienséances d'une oiseuse représentation; cette avidité avec laquelle on se prodigue et s'abandonne à toutes les dissipations du Monde, à ses usages, à ses caprices, tout en se plaignant de la dureté de son joug, et quand on auroit, aux yeux du Monde lui-même, les raisons les plus plausibles de s'en affranchir. Ce qu'il vous commande, en vous ordonnant de fuir le Monde,

c'est de conserver la paix de votre ame au milieu des agitations du Monde, de ne vous livrer qu'avec réserve à ses sociétés, à son commerce qu'avec frayeur, de régler vos occupations de manière à les concilier avec les devoirs de la vie chrétienne et pénitente; de vous faire, comme David, au fond de votre cœur, une solitude, où vous veniez fréquemment converser avec Dieu sur l'affaire la plus importante de toutes; et, bien loin que les embarras du Monde soient un obstacle invincible contre l'intérêt du salut, de ne voir dans cet obstacle même que de nouveaux motifs pour vous exciter à la crainte, à la surveillance, à la méditation plus assidue des vérités du salut. Or, tout cela, je vous le demande à mon tour, est-il au dessus des forces

de l'homme? On a vu, jusques dans les ténèbres du Paganisme, des hommes tout aussi engagés que vous pouvez l'être, dans les sollicitudes des affaires, des grandeurs, des magistratures et des emplois publics, des établissemens et des occupations domestiques, se faire une étude d'entremêler la retraite à l'exercice de leur profession; savoir mettre de l'ordre et de la subordination dans leurs travaux, vaquer fidèlement à tous les détails de leur culte religieux, bien qu'ils ne fussent pas soutenus comme nous par les mêmes espérances, ni excités par les mêmes motifs. Cette compatibilité n'est donc pas au dessus des forces humaines. Que dis-je? Si vous reconnoissez que, de toutes les affaires, la plus nécessaire est celle du salut; eh! dites-moi, la

seule prudence humaine ne vous dit-elle pas que tous les intérêts d'une moindre valeur doivent céder à ceux qui en ont davantage? Or, en avez-vous qui vous touche de plus près, et qui soit pour chacun de nous de plus grande conséquence? Que vous soyez malades, dit S. Jean Chrysostôme, le soin de votre santé vous fait abandonner tout autre soin; que vous soyez en danger de perdre un procès, vous êtes tout entier à sa poursuite; faut-il recueillir un héritage, ce seul soin vous occupe, il vous absorbe! Eh! quoi, votre ame n'est-elle donc pas aussi dans une langueur habituelle, menacée d'infirmités et d'une mort assez déplorable, pour que vous pensiez à la guérir ou à réparer ses forces? L'ennemi le plus astucieux comme

le plus formidable vous environne de ses piéges, avide de dévorer bien plus que votre fortune, *Circuit quærens quem devoret.* [1. Pet. v. 8.]; et vous dormez! Vous avez un royaume à prétendre, et vous pensez à peine à ce glorieux terme de vos royales destinées! Ah! voilà, voilà surtout, mon cher Auditeur, le titre de noblesse et de grandeur qui ne cesse de vous avertir que le Monde n'est pas votre fin, que vous n'y êtes placé de la main de Dieu que pour y mériter la possession de Dieu même, et que la destination des objets créés est de vous élever à la connoissance et à l'amour du Créateur. Si je parlois à ceux qui l'oublient, qui ne font servir les vives lumières de l'ame, qu'à chercher le stupide moyen de la plonger dans les té-

nèbres de la matière; qui, pour premier châtiment de la honteuse dégradation de leur être, en sont déja réduits à la désirer, qui, tout hommes qu'ils sont, voudroient n'être séparés de la brute que par quelque nuance d'inégalité; je leur dirois avec autant de douleur que de pitié: Jouissez du Monde, mais hâtez-vous. Le temps est rapide; un nombre fixe de momens renferme toute votre destinée; celui qui va suivre peut tout terminer pour vous, et avec vous tout engloutir. Mais, à des Chrétiens, j'adresserai un autre langage; je leur dirai: Puisque vous êtes hommes, cherchez donc le vrai bonheur dans le Dieu dont vous êtes l'image; concevez des desseins dignes de votre origine et de vos droits; élevez-vous au dessus de ce qui périt, puisque

vous êtes destinés à jouir de l'immortalité. Dès que tout en ce Monde doit se détruire; quels devez-vous donc être, dirai-je avec S Pierre, à l'égard de tout ce que le Monde vous présente de passager? *Quùm hæc omnia dissolvenda sint, quales oportet vos esse* [II Petr. III. 11]. Ah! mes chers Auditeurs, soyez hommes, c'est-à-dire montrez-en le courage et la force, la sagesse et les vertus. C'est dans ce sens que David le recommandoit à son fils, en lui inspirant la soumission aux lois du Seigneur: Soyez homme, lui disoit-il. C'est ainsi que nous vous y exhortons nous-mêmes, *Confortare, esto vir.* De tels hommes seront nécessairement, et aux yeux mêmes de l'Impie, le triomphe de l'humanité.

Se plaindroit-on avec plus de

fondement que ce détachement du Monde, en formant des vertus particulières dans les Chrétiens, nuise à l'intérêt commun des hommes? Ah! qu'on se plaigne souvent, on le peut avec justice, qu'on se plaigne de ce mépris prétendu philosophique dont se masque une indolente oisiveté; ou d'une froide et fausse spiritualité qui glace le cœur; ou d'une farouche misanthropie qui, sous le prétexte de s'indigner contre le vice, étend sa haine sur l'homme pécheur. Le Christianisme réprouve ces excès; et son vrai disciple n'est pas celui qui substitue, à l'impuissance de servir le Monde, l'attrait qu'il goûte à en médire; ni celui qui croit tendre à la perfection, en s'isolant de toutes les affections légitimes, que Jésus-Christ lui-

même ne dédaigna point durant son séjour avec les hommes; ni celui qui voudroit chercher, dans l'amertume de ses reproches contre le Monde, le plaisir secret de se venger de ses injustices et de ses bizarreries.

En épurant les motifs, Dieu n'abolit pas les devoirs. Loin d'empêcher les hommes d'agir, il les excite à agir mieux; et c'est en leur apprenant à ne pas estimer trop les biens du Monde, qu'il prépare au Monde lui-même, des hommes qui le servent plus utilement. Pourquoi? Parce qu'il substitue un intérêt plus grand à un intérêt plus borné; parce qu'il nous dit: Servez les hommes, aimez-les dans l'esprit de ma charité; et n'attendez que de moi votre récompense la plus certaine

des services que vous leur aurez rendus; ainsi, en même temps qu'il nous découvre le vide des récompenses que le Monde peut donner, il affermit, par l'idée de celles qu'il nous promet, l'obligation qu'il nous fait de remplir fidèlement les fonctions de notre état; et combien de fois n'a-t-on pas vu des hommes formés par le Christianisme opposer l'admirable constance de leur fidélité à l'ingratitude de ceux qui sembloient en ignorer le prix!

Nous direz vous que l'ardeur de l'ambition, que la recherche de l'opulence, que le désir de la réputation, que l'appas de la célébrité ont quelquefois produit, pour l'utilité commune, des effets avantageux? Je le veux; mais nous contesterez-vous que bien plus souvent encore de grands malheurs,

de grands ravages, en ont été la déplorable suite? Refuserez-vous d'avouer, qu'on doit au vertueux détachement d'un nombre d'hommes simples, modestes, désintéressés, des ressources multipliées, d'abondantes largesses, d'utiles établissemens? Nous persuaderez-vous qu'ils soyent les zélateurs du bien public, ceux-là qui s'occupent si vivement d'eux-mêmes?

Eh! cet intérêt personnel qu'on n'a pas rougi de nous présenter comme le grand mobile des actions des hommes, il falloit, et à bien plus juste titre, plutôt le leur faire redouter comme le fléau le plus terrible. Qu'est-elle, cette odieuse maxime, que le honteux résultat de l'attachement aux biens du Monde? Et ne tend-elle pas visiblement à ruiner l'intérêt général,

en permettant à chacun le méprisable motif de son seul intérêt particulier? Cette maxime que le Christianisme réprouve, n'a pu naître que des principes de l'impiété. Nouvelle preuve que les ennemis de la Religion n'en combattent la morale, qu'au préjudice des droits réunis de Dieu, de sa loi, de la raison et de la société.

Vous en êtes témoins, mes Frères, et tous les jours vous en gémissez. Vous êtes les premiers à nous dire que la source de tous les maux qui inondent la société, c'est l'attachement immodéré des hommes à ce qu'ils appellent les biens du Monde; que de l'amour des richesses dérive cette soif d'en amasser toujours de nouvelles, qui se compose ses trésors des sueurs et des larmes des malheureux,

et à qui tous les moyens sont indifférens, soit pour les acquérir, soit pour les conserver. Vous l'avouez; avouez donc que le détachement des richesses, que prescrit le Christianisme, principe fécond de la charité qui les répand, sert bien plus efficacement l'intérêt général de la société.

Vous accusez l'ambition de causer les désordres et les maux en foule, qui affligent la société; vous avez raison, et l'histoire dépose à chaque page contre les Amans de tous les siécles. D'accord avec la philosophie, la Religion les appelle hautement les oppresseurs, les fléaux des peuples. Vous l'avouez; avouez donc que le détachement des honneurs, de la fausse gloire du siécle, que commande le Christianisme, principe fécond de la mo-

dération dans leur usage, de la bienfaisance envers les inférieurs, de l'humilité et de la douceur, sert bien plus efficacement l'intérêt général de la société; et que la Religion seule, par la sage économie qu'elle établit entre les droits et les devoirs, réussit bien mieux que tous les systèmes de la philosophie humaine, à rétablir l'égalité primitive parmi les hommes.

Vous gémissez de la chaîne honteuse où l'amour des plaisirs jette ses victimes. Vous ne tarissez pas sur l'inépuisable énumération des calamités publiques et particulières qu'il répand sur la société; vous l'avouez; avouez donc aussi que le détachement des plaisirs, ordonné par le Christianisme, sert bien mieux l'intérêt général et individuel de la société, que les passions

et les maximes du Monde qui les consacrent.

Comment donc méconnoître la sagesse du Christianisme, relativement même à l'avantage commun des hommes, lorsqu'il leur prescrit la modération d'un cœur détaché du Monde ? Il les précautionne de nouveau, contre le Monde, en leur enseignant à en craindre les dangers.

SECONDE PARTIE.

Ne pas se permettre un vif attachement au Monde, Chrétiens Auditeurs, c'est déja se prémunir contre lui. Mais ce n'est point assez encore ; il faut échapper à ses dangers. Etre détaché de ses biens, sans redouter ses écueils, c'est ne le connoître qu'à demi. On peut

mépriser le Monde, et se perdre. Mais que faut-il craindre dans le Monde? Quel doit être l'effet de la crainte du Monde? C'est ce que nous exposent les règles du Christianisme.

Gardons-nous d'en réduire les devoirs à la docilité de la Foi. Si elle est le premier pas que doit faire vers Dieu, celui qui veut en approcher, elle ne peut pas toute seule nous y réunir; et, puisque sans les œuvres, la Foi est morte, comment pourroit elle nous donner la vie? C'est une calomnie des temps modernes de nous confondre avec l'ancienne synagogue, où tout le culte de la Religion consistoit, nous dit-on, dans le cérémonial, sans obliger rigoureusement le cœur ni les œuvres. Ce qui n'est pas vrai à l'égard du Christianisme, ne doit

être entendu qu'avec une sage réserve de la loi mosaïque elle-même. Sans doute que son peuple charnel mettoit l'essentiel de la Religion dans le culte extérieur; il se piquoit d'observer fidèlement les purifications légales, sans songer à purifier l'ame de ses souillures; et, se faisant en quelque sorte un rempart de l'observation de ses rits contre la sévérité des préceptes moraux, les Pharisiens surtout s'y croyoient autorisés à violer les commandemens, quand ils en avoient exactement rempli les pratiques; c'étoit là un criminel abus qui leur attira les reproches du Sauveur. Mais, de siécle en siécle, Dieu suscitoit des Prophêtes qui venoient troubler cette tranquillité funeste, et arracher le bandeau que ce peuple grossier ramenoit sans

cesse sur ses yeux, jusqu'à ce que les temps fussent arrivés où il ne dût plus y avoir sur la Terre que de vrais adorateurs ; où Dieu, qui est un pur Esprit, ne fut plus adoré qu'en esprit et en vérité. Que s'il se rencontroit, au sein du Christianisme, de ces Pharisiens, plaçant l'essentiel de la Religion dans l'extérieur ; ne nous lassons pas de leur rappeler, avec tous nos illustres Docteurs, ces grandes, ces saintes maximes : Que le culte extérieur nous est prescrit pour établir, fortifier, animer le culte intérieur ; mais aussi ces actes extérieurs du Christianisme, parmi lesquels il en est, qu'il est absolument nécessaire de pratiquer, d'autres, qu'il est coupable de blâmer, qu'il est pernicieux d'abandonner, qu'il est édifiant d'ac-

créditer, ne sont pas, à beaucoup près, tout le Christianisme. Que les Impies cessent donc de le lui reprocher; c'est le cœur de l'homme que la Religion de Jésus-Christ veut rendre Chrétien.

De là, ce qui nous est enseigné de cette mortification du cœur, sans laquelle il se révolte; de la guerre qu'il faut livrer à ses penchans, pour qu'il triomphe de leur violence; de la nécessité de veiller sur les sens qui s'efforcent à le séduire; de l'éloignement des occasions, dans lesquelles il succombe. De là cette opposition qu'il exige à l'amour déréglé de soi-même, qu'il faut vaincre; cette innocence de mœurs qu'il faut conserver, cette haine implacable du péché qu'il faut nourrir; cette sincérité de pénitence qui en expie les dé-

sordres. La nature en est effrayée; mais Jésus-Christ, qui vouloit en réparer la chute, ne devoit pas en écouter les plaintes. Il n'est pas venu pour la consulter, mais pour la guérir. Il faut donc craindre, dans le Monde, tout ce qui peut y exciter, y seconder, y fortifier les mauvaises inclinations de la nature, éloigner de Dieu, égarer le cœur, le pervertir. Et telle est, mes chers Auditeurs, l'idée générale des dangers du Monde, dont le Christianisme nous oblige à triompher.

Vous demandez quels sont les dangers à craindre dans le Monde? Question à laquelle, mes chers Auditeurs, je n'ai d'autre réponse à vous faire, qu'en vous invitant à rappeler, pour les comparer les unes avec les autres, les maximes

de l'Evangile et celles du Monde. Le Monde estime et paroît n'estimer que l'éclat de l'opulence. Il envie le sort de ceux qui en jouissent; et Jésus-Christ semble avoir réuni, sur les Riches, toutes les malédictions, *Væ vobis divitibus.* [Luc. VI. 24.]. Il parle, en termes effrayans, des difficultés que les richesses mettent au salut sur la Terre; non pas qu'en elles-mêmes elles soyent un crime; elles sont, dans quelques-uns, l'épreuve éclatante de leurs vertus; mais parce que leur mauvais usage devient aisément la source de tous leurs abus. Leur orgueil, leur faste, leur mollesse, l'insensibilité qui peut les suivre; voilà ce que vous avez à craindre et à éviter. Le Monde se plaît à écouter cette curiosité orgueilleuse et cette indocile fierté

qui cite à son tribunal Dieu et sa parole, la Révélation divine et ses mystères; et Jésus-Christ annonce que celui qui ne croira pas sera condamné, *Qui non crediderit condemnabitur.* [Marc. XVI. 16.]. Cette téméraire audace, cette confiance en ses propres lumières, qui veut tout comprendre, tout expliquer, qui dispute, qui combat, qui résiste à l'autorité de Dieu; voilà ce que vous avez à craindre, et dont il faut soigneusement vous préserver dans le Monde.

Le Monde vante les douceurs d'une prospérité constante, il s'irrite des afflictions et des maux; et Jésus-Christ dit hautement que, pour se rendre digne de lui, il faut porter sa croix et le suivre, *Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus.* [Math. X. 38].

Cet éloignement de toute peine, cette horreur de tout sacrifice, ce trouble volontairement entretenu, ces murmures qu'on oppose à l'adversité; voilà ce que, dans le Monde, vous avez à craindre, et ce qu'il faut nécessairement étouffer. Le Monde, en même temps qu'il veut qu'on lui plaise, veut qu'on ne serve que lui. Il prodigue aux fidèles disciples de l'Homme-Dieu ses railleries et ses mépris; et Jésus-Christ déclare que si quelqu'un a rougi de lui, devant les hommes, il rougira lui-même de ce mauvais serviteur devant son Père, *Qui me erubuerit, hunc filius hominis erubescet.* [Luc. IX. 26.]. Cette pusillanimité qui s'alarme, cette lâcheté qui n'ose se montrer à découvert, cette foiblesse qui semble emprunter le voile de l'apostasie,

ce respect humain qui fait abandonner les devoirs essentiels de la Religion; voilà ce que, dans le Monde, vous avez à craindre, et ce que rien ne peut excuser. Enfin, pour réunir tout sous une seule idée, le Monde ouvre une carrière douce et facile; elle est semée d'agrémens; elle invite à la suivre. Poussé par l'impétuosité des penchans, on y court, on y vole plutôt, qu'on n'y marche. Or, Jésus-Christ parle en termes exprès de ce que la voie qui conduit au Royaume des Cieux présente de difficile, en nous exhortant à y entrer; il peint, par l'expression même dont il use, les efforts qui doivent nous l'obtenir, *Contendite intrare per angustam portam.* [Luc. XIII. 24.]. Cette vie aisée, que rien ne gêne; cette vie indolente, qui languit; cette

vie molle, qui énerve les vertus; cette vie dissipée, qui affoiblit l'idée des devoirs; cette vie en apparence peu criminelle, parce que les grands excès en sont bannis, mais coupable, cependant, puisqu'elle est elle-même un excès de ce que la modération rendroit légitime; en un mot, cette vie mondaine, voilà ce que vous avez à craindre, et qu'il ne vous est pas permis d'imiter.

Je parle à votre foi; qu'il me soit permis un moment d'invoquer votre sensibilité. Vous êtes Chrétien; vous aimez Jésus-Christ: Qu'iriez-vous faire dans un Monde où Jésus-Christ est outragé? Pourrez-vous y sourire à l'impiété qui le blasphême, à la satyre, à la médisance, à l'orgueil qui l'immolent dans les pauvres qui le repré-

sentent, dans les hommes qui sont ses frères? Pourrez-vous applaudir au langage des passions qui, selon l'expression de S. Paul, renouvellent, tous les jours, au milieu de nous, non pas seulement dans les cœurs, mais hautement et au grand jour, le crime de ses bourreaux. [*Hebr.* vi. 6.]? Pourrez-vous, dirai-je avec un pieux Ecrivain, voir tous les amateurs du Monde courir en dansant, comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice, et vous faire, d'un spectacle si effrayant, un objet capable d'amuser votre loisir ou d'égayer vos ennuis? C'est au sortir du Monde que vous devriez avoir besoin de délassement, et vous aller consoler aux pieds de Jésus-Christ. Ah! si vous pouvez, je ne dis pas trouver quelque plaisir au milieu du Monde,

mais le voir encore sans douleur; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille; peut-être vous-même portez-vous dans le cœur les mêmes passions qui vous alarment si peu dans les autres.

Mais à quoi donc enfin doivent engager cette crainte salutaire et cette fuite courageuse du Monde?

Nous vous l'avons déja dit, mes chers Auditeurs. Si non à le fuir en effet, du moins à le fuir par affection. On quitte le Monde, quand, au milieu de ses pompes, on sait se conserver inviolablement attaché à son Dieu. C'est là une des maximes de S. François de Sales qui savoit d'ailleurs si bien y conformer sa conduite. Fuyez Babylone, non pas ses murailles, mais son esprit et ses mœurs,

Egredimini de Babylone [Is. XLVIII. 20.]. « Fuyez-la d'esprit et de cœur; d'esprit, en regardant avec mépris un ennemi que Jésus-Christ méprise; de cœur, en regardant avec horreur un ennemi que Jésus-Christ réprouve. Cela vous paroît difficile; mais il n'est question que de mettre en moi votre confiance, dit Jésus-Christ. J'ai vaincu le Monde; et le Monde vaincu n'a que des efforts impuissans contre ceux qui mettent leur confiance en moi, *Confidite; Ego vici Mundum.* [Jo. XVI. 33.]. Triomphez du Monde avec Jésus-Christ; et, avec lui, vous siégerez pour juger et condamner le Monde (*). »

---

(1) Nous retrouvons ici le même enchaînement de pensées dans un Sermon du P. Du Fay, de qui l'Auteur pouvoit l'avoir entendu. [*Note de l'Editeur.*].

Voilà la séparation dont Jésus-Christ nous fait à tous un devoir sacré, par son Evangile et par l'organe de ses Ministres. Séparation de pensées, de sentimens, d'affections, de langage et de conduite, qui vous éloigne courageusement du Monde, dès que le Monde cherche à vous éloigner de Dieu. Donnons du jour à cette maxime, en entrant dans un court détail.

Vous avez par état des liaisons avec le Monde. Elles sont légitimes; le Christianisme ne les condamne pas. Mais nous vous disons, d'après ses principes, qu'il n'est aucun état dans le Monde, qui puisse vous autoriser à vivre selon le coupable esprit du Monde; parce que le premier et le plus grand de vos titres, c'est celui de Chrétien, et que

rien ne doit l'emporter sur les lois saintes du Christianisme. Engagés dans le Monde, vous vous voyez environnés de dangers; réflexion salutaire, mais Dieu y pourvoit par ses secours, sa parole, ses sacremens, par le recueillement et la prière. Que de ressources vous ménage la Grâce! Que de moyens elle vous fournit! Qu'une vive confiance en fasse assidument un saint usage; vous vivrez dans le Monde, sans en adopter les erreurs et sans en partager les crimes. Dans le Monde, il est des biens qu'on possède, des honneurs dont on jouit; faut-il nécessairement tout abandonner? Non, mais il faut nécessairement que l'équité règle les acquisitions, que la charité distribue les biens, que la modestie accompagne la gloire, que l'estime

des dons naturels du Seigneur en rectifie l'usage. Dans le Monde, on a des amis; la véritable amitié a des douceurs: Faut-il nécessairement se les interdire? Non; mais il faut nécessairement nous ressouvenir que, comme nous devons nous aimer selon Dieu, il faut donc ne nourrir aucun sentiment contraire à la loi de Dieu; il faut, par conséquent, se tenir en garde contre ses propres inclinations, en prévenir la vivacité, en fuir les piéges, en modérer la force, en réprimer tout excès. Dans le Monde, on forme des sociétés, on se distrait par des entretiens, on se permet des délassemens; faut-il nécessairement tout proscrire? Non; mais il faut nécessairement tout régler. Il est permis, sans doute, de ne pas se refuser aux agrémens honnêtes d'une so-

ciété vertueuse ; mais quel abus, quel aveuglement de n'être jamais seul avec Dieu et avec soi-même ; de borner toutes ses occupations à ce qui devroit n'en être que l'intervalle ; de céder à un tourbillon rapide qui entraîne les jours et les consume! Quel oubli d'en laisser écouler un seul, sans puiser dans la société qu'on entretient avec Dieu, les préservatifs nécessaires contre les dangers des sociétés du Monde ! Les entretiens sont destinés à lier les hommes ; qu'ils soyent donc à jamais bannis, ceux qui les divisent. Si la vertu ne condamne pas à la continuité d'un austère silence, elle réprouve tous les discours qui peuvent la blesser ; elle cesse de tolérer tout ce qui cesse d'être décent. Pourroit-elle surtout consentir que l'honneur et

la réputation du prochain servent d'aliment à une cruelle malignité? Elle permet les amusemens; oui, mes Frères; mais à la condition qu'elle les choisisse et qu'elle les épure; et c'est principalement là-dessus qu'elle doit redoubler et l'activité de votre vigilance et l'étendue de vos précautions. Ah! qu'il s'en faut qu'elle autorise ce que le Monde accrédite, sur ce point, par ses usages; et qu'elle ne voye qu'un délassement où elle gémit de trouver une source de dépravation! Combien vivement elle réclame, et contre ces lectures aussi pernicieuses que frivoles, qui, sous prétexte de distraire l'esprit, de récréer l'imagination, amollissent le cœur et le corrompent; et contre ces assemblées nocturnes, où la confusion tumultueuse d'une joie

bruyante enhardit la passion et en couvre la licence ; et contre ces spectacles dont l'effet est bien moins de représenter le caractère odieux du vice, que d'en réunir les attraits, et d'en inspirer le goût !

En vain, pour ennoblir le motif en le déguisant, on appelle amusemens, des jeux, dont le grand intérêt consiste dans le grand danger de la fortune, et qui ne sont que le périlleux travail d'une vile cupidité. Non, il n'est de plaisirs avoués de la vertu, que ceux dont l'innocence laisse à l'ame toute sa paix, et à la vertu elle-même tous ses droits. Double avantage, dont la privation ne marque que trop le malheur réel des plaisirs du Monde.

Enfin, il est dans le Monde des

bienséances de rang, des cérémonies d'usage, des devoirs particuliers de circonstances; faut-il tout supprimer? Non, le Christianisme, loin de confondre les rangs, veut qu'on respecte les prérogatives et les droits. L'humilité des Grands ne consiste pas à cesser de l'être; mais à écarter de la grandeur l'enflure et la vanité. Esther paroissoit avec décence ornée des vêtemens de sa gloire; il falloit soutenir celle du trône. Mais elle les portoit à regret; c'étoit le noble sentiment qu'elle exprimoit à Dieu. [*Esth.* XIV. 16.]. Voilà comment on sanctifie les bienséances, quand la vertu y préside; les devoirs du Monde, quand on y observe les lois de Dieu; tous les états, quand on remplit celui de Chrétien. Voilà comment il est possible de vivre chrétiennement

au milieu du Monde ; et voilà comment on voit encore, dans le Monde, de fidèles observateurs du Christianisme. Regardez donc le Monde, mes chers Auditeurs (c'est la conclusion solide de ce Discours), regardez le Monde comme une Terre ennemie, où vous ne pouvez vivre en sûreté, qu'en y vivant avec une grande circonspection. Au milieu des élémens dont l'usage nous est nécessaire, nous avons à nous défendre contre leurs efforts. La terre qui nous porte, l'air que nous respirons, le feu qui nous échauffe, sont armés eux-mêmes contre nos jours. Il en est ainsi du Monde; la nécessité y fixe le séjour de l'homme, c'est à la sagesse évangélique à y préserver le Chrétien. Que le Christianisme soit donc inviolablement votre règle,

ou il deviendra infailliblement votre accusateur. Vous pouvez l'abjurer, le haïr, mais vous ne le détruirez pas. Le caractère en est gravé sur vous dès votre naissance; la mort ne l'effacera point, et il vous suivra dans l'Eternité.

Hélas! est-ce donc l'opinion du coupable qui décide de la sentence du Juge? Opposerez-vous à Dieu, pour désarmer sa justice, votre résistance à sa parole? Est-ce en méprisant ses oracles, qu'on peut braver ses vengeances? Le Christianisme cesseroit-il d'être, parce que vous aurez cessé d'être Chrétiens? Cet Evangile, contre lequel ni les temps, ni les erreurs, ni les persécutions, ni les artifices, ni les talens, ni les crimes, ni tous les efforts réunis du Monde, n'ont pu prescrire, sera-t-il sans autorité et

sans force, parce que vous aurez été Mondains ?

Les Cieux et la Terre passeront, dit le Seigneur ; ma parole est éternelle, elle ne passera point. [*Math.* XXIV. 35.]. Et c'est cette parole immuable que le Christianisme nous a transmise, et qui a condamné le Monde, et qui en condamne encore aujourd'hui, et toujours en condamnera les coupables sectateurs.

Qu'ils soyent donc à jamais vos disciples, Seigneur Jésus! ces Chrétiens, auxquels j'ai annoncé votre parole (*). Que cette parole sainte soutienne et perfectionne dans eux les vertus du Christianisme; et que leur constante assiduité à l'entendre

---

(1) Péroraison ajoutée par l'Auteur, quand il prêchoit ce Discours à la fin d'une station.

soit le présage qu'ils en recueilleront les fruits.

Combien de consolants motifs nous autorisent à l'espérer! Vous avez ménagé, à cette précieuse portion de votre Peuple, le secours de l'édification, dans un nombre de personnes respectées du Monde même, qui mettent leur gloire à marcher dans vos voies, et qui, par la force d'un grand exemple, invitent éloquemment à les suivre. Vous avez réuni, dans leur Pasteur, aux lumières que le gouvernement exige, la régularité que la vertu forme, la douceur qui en est l'attrait. De dignes coopérateurs secondent sa vigilance et son zèle. De votre part, Dieu de bonté, quelle abondance de miséricordes!

Répandez-les, Seigneur, sur votre foible Ministre; et, s'il a été

assez heureux pour affermir des Fidèles dans la route qui conduit à vous, que leurs prières et leurs vœux l'aident lui-même à y marcher! Que nous arrivions tous au terme, le seul désirable, celui qui doit nous réunir à jamais dans le séjour de votre gloire! Je vous le souhaite, etc.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

MORALE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Venit a finibus Terræ audire sapientiam Salomonis; et ecce plusquàm Salomon hic.

Elle vint, des extrémités de la Terre, écouter la sagesse de Salomon ; et celui qui vous parle est au dessus de Salomon. *Evang. de ce jour, S. Math.*, XII.

MONSEIGNEUR (*),

POUR se convaincre de la sublimité de la sagesse de Jésus-Christ,

---

(*) MONSIEUR, frère du Roi, aujourd'hui Roi.

il suffit de prêter quelque attention à sa doctrine. Marquée en effet au caractère de la sagesse incréée, elle en laisse transpirer l'éclat; et les traits de cette lumière céleste doivent sans doute frapper ceux qui n'en détournent pas leurs regards.

Mais ce qui doit nous surprendre, c'est que, dépositaires et héritiers de ces sublimes leçons, les Chrétiens eux-mêmes n'en sentent point aussi vivement le prix. Ils professent la Religion de Jésus-Christ, ils en connoissent la morale; et, comme si elle n'étoit pour eux qu'un joug importun et qu'un fardeau qui les accable, ce n'est presque qu'à regret qu'ils lui sont soumis. Ainsi, tandis que l'infidélité et l'aveuglement enlèvent tant de Chrétiens à la Religion, les autres ne lui restent que foiblement attachés.

Or, c'est à ces derniers que je m'adresse. Je ne viens point travailler à soumettre leurs esprits à la Religion. Dans la créance, ils lui sont fidèles. Mais, parmi ces Fidèles, il en est plusieurs indifférens pour la Religion. Je voudrois lui gagner leurs cœurs; c'est-à-dire, mes chers Auditeurs, que cette Religion que vous vous bornez à croire, il faut encore vous engager à l'aimer; c'est-à-dire que, si elle a de quoi vous captiver par la force de ses preuves, elle a aussi de quoi vous attirer par le caractère qui lui est propre; c'est-à-dire que, si elle doit vous être chère, puisqu'elle vous conduit au bonheur de l'autre vie, elle a de quoi concilier dès celle-ci votre amour; c'est-à dire que, comme il n'est rien de plus saint, il n'est rien aussi de plus beau.

Pour exciter, dans vos cœurs, cet amour de la Religion, je n'aurois qu'à vous l'exposer toute entière; vous développer, d'une part, ce qu'elle offre de consolant dans les dogmes qu'elle vous propose; et vous détailler, de l'autre, ce qu'elle a d'intéressant dans la morale par laquelle elle vous dirige. Matière cependant trop vaste pour être renfermée dans un seul Discours, et que plusieurs ne suffiroient pas à épuiser. Aussi, m'arrêterai-je uniquement aujourd'hui à la morale de la Religion de Jésus-Christ. Et, pour vous donner quelque indice de la sagesse qui la distingue: Je dis (et en deux mots voici mon dessein), je dis que la morale de cette Religion divine est intéressante pour l'homme considéré personnellement: ce sera le sujet de la première Partie. J'ajoute que la morale de cette Religion divine

est intéressante pour la société des hommes; ce sera le sujet de la seconde. De l'une et de l'autre, vous pourrez conclure qu'en même temps qu'elle nous prépare au bonheur du Ciel, elle doit régner pour le bonheur de la Terre.

Qu'il est consolant, MONSEIGNEUR, pour un Ministre de l'Evangile, d'avoir à célébrer les beautés de la morale chrétienne en présence d'un Prince dont elle a réglé les mœurs! Elle n'obtiendra pas seulement de vous le suffrage éclairé d'un esprit qui aime le vrai, et dont la pénétration le saisit. Elle trouvera, dans votre cœur, ce goût qui annonce et qui caractérise les impressions solides de la Religion. Personnifiée dans votre conduite, sa morale se produit sous les traits les plus propres à la faire chérir

des hommes. Ils voyent comment elle sait unir la douceur à la dignité, la modération des sentimens à la supériorité des lumières, l'utile agrément des connoisances au sérieux de l'application, toutes les qualités aimables à tous les principes de la véritable sagesse.

Hélas ! c'étoit cette morale sublime qui avoit perfectionné les dons de la nature dans le Prince, votre auguste Père, dont la mémoire est immortelle comme ses vertus. Nous retrouvons en vous, MONSEIGNEUR, sa fidèle image; ce sont les mêmes vertus sous les mêmes traits; ce sont aussi dans les cœurs les mêmes sentimens. Le respect et l'amour les inspirent de concert et les partagent; et, ce qui est tout ensemble la base et le comble de votre gloire, de ce double hom-

mage, que les hommes vous rendent à l'envi, résulte la gloire même de la Religion.

PREMIERE PARTIE.

J'entre dans mon sujet, Chrétiens Auditeurs, avec tout l'avantage que donne une vérité généralement reconnue, à celui qui entreprend de l'exposer. C'est l'évidence qui me prête ici sa lumière. Réfléchie, si j'ose parler ainsi, par le sentiment unanime de tous les hommes, elle se produit avec tant d'éclat, qu'elle perce jusqu'aux ténèbres de ceux qui se défendent contre les clartés de la Religion; que ses plus violens ennemis sont forcés de rendre hommage à la perfection même de sa morale, et que seule elle suffiroit pour indiquer la divinité du principe dont elle est émanée. Consi-

dérez-la d'abord par rapport à vous personnellement ; vous avouerez qu'elle excite l'admiration de votre esprit ; qu'elle est conforme à la droiture de votre cœur ; qu'elle devient la source de la tranquillité de votre vie.

Oui, mes chers Auditeurs, par là même que vous êtes raisonnables, vous admirez nécessairement la morale de la Religion ; et il n'est pas en votre pouvoir de lui refuser ce tribut d'estime qu'elle arrache infailliblement à tous ceux qui la connoissent. La même idée qui vous apprend à distinguer le bien du mal, la vertu du vice, vous décide en faveur d'une morale qui vous offre l'assemblage de toutes les vertus, et qui condamne tous les vices ; et, parce que tout ce qui porte le caractère de la vertu, devient un titre assuré pour obtenir et pour

forcer vos suffrages, il est incontestable que la morale de Jésus-Christ, qui renferme universellement toutes les vertus, s'attire à elle seule cette admiration que chacune d'elles a droit de partager.

Et, quand je dis que la vertu est assurée d'avoir l'estime des hommes, j'ai pour garant l'estime qu'affectent tous les jours d'accorder aux vertus naturelles, les ennemis du Christianisme. Dans leurs bouches et dans leurs écrits, que d'éloges de ces différens traits de probité, de désintéressement, de générosité, de clémence, de grandeur d'ame, qui ont rendu quelques hommes célèbres jusques dans l'aveuglement du Paganisme! Eloges qui partent, nous disent-ils, de ce fond de raison qui applaudit à ce qui est conforme à ses lumières; je le veux, mais éloges qu'ils ne répètent et n'exa-

gèrent ordinairement, avec tant de complaisance, que pour essayer d'enlever à la Religion la gloire de former des hommes vertueux, en produisant avec ostentation quelques vertus purement humaines qui ne sont pas nées dans son sein.

Or, c'est en conséquence de ces éloges auxquels je ne refuserai pas néanmoins de souscrire, quoique je sache les apprécier, que j'ose les défier de n'être pas les admirateurs de la morale du Christianisme.

Eh quoi! leur dirai-je, vous nous vantez ces hommes, qui ont eu la noblesse de pardonner à un ennemi; vous exaltez la modération de ces vainqueurs, qui ont paru supérieurs à eux-mêmes, dans le temps même que la victoire les rendoit supérieurs aux autres; la libéralité de ces protecteurs bienfaisans, qui ont trouvé leur satisfaction à soulager

les malheureux; la fidélité de ces ames incorruptibles qu'aucun intérêt n'a pu ébranler. J'y applaudis volontiers avec vous; mais pouvez-vous donc refuser d'applaudir avec moi à une Religion qui nous fait un devoir essentiel de ce que vous regardez comme un héroïsme; qui imprime, dans nos esprits, comme les premiers élémens de sa doctrine, ce que vous respectez comme les derniers efforts de la sagesse; qui établit, pour base de notre véritable honneur, ce qui vous paroît le comble de la gloire? Eh! comment affectez-vous d'ignorer que la morale du Christianisme a fait elle seule éclore plus d'exemples de vertu, parmi ceux qui la suivent, que les fastes du Monde entier ne peuvent sans elle nous en offrir; qu'on est moins frappé des vertus dans le

Christianisme? C'est parce qu'elles y sont plus fréquentes et plus ordinaires; que mille traits d'une vertu presqu'ignorée dans le Christianisme eussent été publiés ailleurs avec étonnement, célébrés avec éclat, consacrés avec distinction dans la mémoire des hommes? Et, quand vous vous plaisez à faire remarquer que de belles actions ont été faites par des Payens même; vous témoignez donc qu'elles seroient moins surprenantes dans des Chrétiens. Or, pourquoi auroient-elles moins de quoi surprendre dans des Chrétiens, si ce n'est parce que le Christianisme est la source ordinaire des grandes actions et des grandes vertus?

Aussi les Payens eux-mêmes, au rapport de Tertullien, ne purent-ils s'empêcher d'être frappés de la

beauté de la morale chrétienne. On en vit, parmi eux, en estimer, en adopter les maximes, les révérer, jusqu'à les faire solennellement inscrire sur les édifices publics. Et, comme il n'est rien de ce qu'une droite raison prescrit aux hommes, à quoi la Religion ne les oblige; de toutes les obligations qu'impose la Religion, il n'en est aucune qu'une raison saine n'approuve et n'admire.

Mais, et prenez garde, Chrétiens, quelque relevée que soit cette morale, elle n'est point cependant pour les hommes une de ces belles spéculations qui peuvent tout au plus occuper l'esprit, mais qui ne sauroient régler habituellement la conduite, telles que sont les maximes d'une morale purement humaine, d'une sagesse philosophique, tou-

jours et nécessairement destituée de la force des motifs. Je n'en veux d'autre preuve que l'expérience journalière qui l'atteste. Parmi nous-mêmes, et jusques dans la décadence de nos mœurs, ne la voyons-nous pas étouffer les haines, arrêter les vengeances, réprimer l'ambition, retenir la cupidité, contenir toutes les passions? Tous les jours, de vrais Chrétiens font rejaillir, sur la Religion, la gloire dont elle est pour eux le principe, et la Religion s'enrichit des vertus qu'elle forme et qu'elle règle par sa morale. En vain voudroit-on se prévaloir contre elle de ce que le nombre de ceux qui la suivent n'est pas le plus grand. Outre qu'il n'est point aussi borné qu'on cherche à le croire; outre qu'il sera toujours plus que suffisant pour confondre

ceux qui s'en détachent; pour l'honneur de la Religion chrétienne, il me suffiroit de vous présenter un seul de ceux qui en remplissent les obligations avec exactitude; il en est, et vous en connoissez. Or, par rapport à Dieu, quelle soumission! Envers le prochain, quels égards! Sur soi-même, quel empire! Dans les motifs, quelle pureté! Dans les vues, quelle grandeur! Dans les maux, quelle constance! Dans les désirs, quelle noblesse! Quelle élévation dans les sentimens! S'il est impossible de refuser son estime au spectacle touchant des vertus que présente le Chrétien dirigé par les maximes de l'Evangile, quels hommages ne réclame donc pas l'Evangile lui-même! S'il y a, dans un simple rayon, un éclat qui vous frappe et vous pénètre; que

doit-il être du foyer même d'où il part !

Oui, l'on peut dire, des effets de cette morale divine, ce que disoit J.-C. de son règne : Comme des commencemens en apparence les plus foibles, la Foi en est venue jusqu'à étendre ses conquêtes par tout l'Univers; ainsi, de la solide beauté de ses principes jetés parmi les hommes, sans faste et sans ostentation, sont sorties toutes les vertus, dont le saint Législateur, dont elle est l'ouvrage, avoit déposé dans son sein les germes féconds. Les plus parfaites en ont tiré leur origine, les plus héroïques ont emprunté d'elle leur force et leur appui. C'est là ce grand arbre qui orne la Terre, et sur lequel on aperçoit ce qu'il y a, parmi les hommes les plus vertueux, de plus élevé, *Majus est omnibus oleribus, et fit arbor, ita*

ut volucres Cœli veniant, et habitent in ramis ejus. [Marc. IV. 32.]. Que ne m'est-il permis d'entrer ici dans un long détail ! Vous y suppléerez aisément, vous qui connoissez les préceptes de la Religion. Pour les étaler, ces préceptes, il faudroit parcourir toutes les vertus. En est-il une seule dont la Religion chrétienne ne soit la source abondante ? Encore ce tableau général des vertus ne suffiroit pas même pour tracer celui du Christianisme. Il est, dans les vertus qu'il prescrit, une perfection qui ne convient qu'à lui ; et il nous enseigne des vertus qu'on ne connoissoit pas avant lui. Je le demande, les lumières de la raison découvrent-elles rien de plus frappant et de plus beau ?

C'est donc, mes chers Auditeurs, à la droiture de vos cœurs, que

j'ose présenter la morale de la Religion de Jésus-Christ, pour y être appréciée par le sentiment que je suppose dépouillé de ces divers intérêts, qui en corrompent ou en altèrent l'impression. C'est à vous, dirai-je avec Tertullien, aux sentimens mêmes de votre ame, que j'en appelle, *Consiste in medio anima, te simplicem appello;* c'est du témoignage de cette ame naturellement chrétienne, ajouterai-je avec lui, que je prétends m'appuyer. Quelle analogie secrète entre la loi de Jésus-Christ et vos cœurs! Je m'adresse à vous, cœurs droits et généreux. Pourriez-vous ne pas l'aimer, cette morale qui grave profondément dans vous les règles d'une probité qu'aucune circonstance ne doit démentir, qu'aucun intérêt ne doit altérer, qu'aucune occasion ne doit affoiblir? Cœurs

vrais et fidèles, pourriez-vous ne pas l'aimer, cette morale qui affermit dans vous une constance à toute épreuve, une sincérité ennemie de tout artifice, une exactitude éloignée de tout odieux détour? Cœurs tendres et compâtissans, pourriez-vous ne pas l'aimer, cette morale qui vous fait un devoir des secours que vous pouvez prêter à des infortunés, des adoucissemens que vous pouvez apporter à leurs misères, des consolations que vous pouvez leur ménager dans leurs peines? Cœurs nobles et magnanimes, pourriez-vous ne pas l'aimer, cette morale qui vous conduit par les motifs les plus énergiques, qui vous inspire les sentimens les plus relevés, qui vous offre les vues les plus sublimes? Eh! quel est celui d'entre vous, mes chers Auditeurs, qui consentît à paroître,

aux yeux mêmes du Monde, éloigné dans le fond de l'ame de ces mêmes vertus dont la Religion cherche à l'embellir? Disons plus encore, de tous les divers points de la morale chrétienne, en est-il aucun sur lequel vous n'aimassiez à pouvoir vous rendre à vous-même un favorable témoignage? Vous voudriez tous (et, à ce moment où je vous parle, j'ai votre cœur pour garant), vous voudriez être modérés dans vos affections, patiens dans vos disgrâces, sobres dans l'usage de vos biens, modestes dans les honneurs, retenus, tempérans, maîtres de vous-mêmes. C'est donc à réformer votre cœur, selon ses propres désirs, que tend la morale de la Religion; et par conséquent elle ne lui est pas opposée, puisqu'il voudroit en suivre les leçons. Il sent, il est vrai, vivement

les difficultés dont il faudroit qu'il triomphât pour s'y soumettre; mais il sent vivement aussi la justice et la beauté de cette soumission. Il est le premier à s'accuser lui-même quand il s'en écarte. Et, si jamais le vice a pu vous séduire; une fois revenu de l'illusion, avez-vous pu jamais consentir à l'approuver? Heureux, heureux effet de cet attrait naturel que le Créateur mit dans votre ame pour la porter à la vertu! Attrait puissant que l'empire du péché a pu affoiblir, mais qu'il ne sauroit étouffer; attrait dont la force se manifeste, comme malgré vous, par les reproches de la conscience et la vivacité des remords; attrait qui se déclare par l'estime et l'affection que vous ne pouvez refuser à la vertu dans autrui; attrait dont les impressions se réveillent par intervalle au dedans de vous,

quoique les passions mettent tout en œuvre pour l'anéantir.

Je parle des passions, et par conséquent je touche ici la grande objection que vous faites en leur nom, quand vous vous plaignez de ce que la morale de Jésus-Christ les combat, les mortifie et les gêne; de ce qu'il ne paroît pas possible d'aimer une loi qui met sans cesse l'homme aux prises avec lui-même; qui fait de son cœur le théâtre d'une guerre continuelle, et lui interdit la satisfaction de ces mêmes penchans, dont, malgré lui, il approuve la vivacité.

Aussi n'ai-je point prétendu, mes chers Auditeurs, que la morale du Christianisme fût en harmonie avec les intérêts et les désirs des passions; et que ce fût là le rapport sous lequel elle dût vous paroître aimable. Elle deviendroit

indigne de vous, si elle ne tendoit à vous rendre dignes de Dieu. Mais, quoiqu'il soit vrai qu'elle contrarie les passions, quoiqu'elle exige des efforts pour les dompter, j'ai avancé qu'elle étoit conforme à la droiture du cœur, pourquoi? Parce qu'un cœur droit condamne lui-même les passions; parce que s'il est des momens où il se laisse entraîner par elles, il en est un plus grand nombre où il gémit de leur avoir cédé; parce que s'il faut que le cœur se combatte lui-même pour se soutenir dans la vertu, souvent aussi il faut qu'il agisse contre ses propres mouvemens pour l'abandonner. Vérités que plus d'une fois l'expérience a rendues sensibles. Car, s'il vous en coûte pour faire le bien, parce qu'il faut surmonter vos penchans; n'auriez-vous point aussi, pour commettre le mal, à combattre et à

vaincre la force du sentiment qui vous en détourne? Convenez-en, mes chers Auditeurs; on sent, malgré soi, les résistances qu'un cœur droit oppose aux vices; on sent ce que l'envie renferme de bassesse; ce que l'attachement à un vil intérêt présente de déshonorant; ce que l'emportement offre d'odieux; ce que le désir de dominer a de révoltant; ce que le dessein de nuire a de noir; ce que la vanité a d'humiliant; ce que le libertinage a de honteux. Forcé à le blâmer dans autrui, on craint de le retrouver dans soi-même. Il faut s'aveugler pour se faire grâce. De là vient que lors même qu'on se livre à une passion, on rougiroit d'en avouer le principe; qu'on cherche à s'en justifier à soi même les effets, ou sous de spécieux prétextes qui les colorent, ou sous des noms em-

pruntés qui les déguisent; que nécessairement on s'accuse au moins de foiblesse; et que si l'on ose entreprendre de s'excuser, ce n'est qu'à la faveur de ce reproche adouci. De là vient que les premières fautes sont celles qu'on commet avec plus de répugnance, parce qu'alors le cœur avoit eu encore la force de résister. De là vient que leur seule idée cause une agitation dont on voudroit en vain se défendre. De là vient qu'on ne goûte jamais un plaisir pur dans ce qui est opposé à la droiture des sentimens qui sont en nous. De là enfin, la conciliation de ces deux vérités : D'une part, que la morale de Jésus-Christ est une loi d'abnégation et de crucifiement, dont l'observation coûte à l'homme, et de l'autre, qu'il est dans cette loi une sagesse que l'homme se sent contraint d'approuver. Et, pour vous

marquer mieux, en un seul mot, la conformité de vos cœurs avec la morale du Christianisme, je ne vous demande que de vous rappeler avec quelle satisfaction vous vous êtes applaudi, lorsque vous en avez rempli les devoirs. Je vous invite à ne pas confondre les égaremens d'un cœur passionné, avec le fond et la substance de ses sentimens, dès qu'il a cessé de l'être.

Pour répondre cependant encore, d'une manière plus sensible, aux plaintes que vous seriez tentés de former contre la morale de la Religion, ajoutons que fidèlement pratiquée, elle seule devient la source de la tranquillité de votre vie.

Comment cela? En établissant dans vous l'ordre qui doit y régner. Ordre le plus nécessaire, et sans lequel, selon la pensée si connue de S. Augustin, vous deviendrez

à vous-même votre supplice; ordre le plus parfait, puisqu'il attaque les vices jusques dans leurs racines, pour les étouffer dans leur naissance; ordre le plus universel, parce qu'une seule passion pouvant faire agir toutes les autres, ou causer elle seule de grands ravages, il n'en étoit aucune que la Religion dût épargner. Précaution nécessaire dans les vues de la sagesse de Dieu, pour l'intérêt même de l'homme, qui n'est jamais ni plus malheureux ni plus esclave, que lorsqu'il cherche son bonheur dans celui des passions, et qu'il les met en liberté.

Je vous surprends par ce langage; mais en jugez-vous autrement, mes chers Auditeurs? Où pensez-vous que résident plutôt la véritable satisfaction et le vrai bonheur de la vie? Qui croyez-vous le plus heureux? Est-ce cet homme que l'in-

satiable désir d'amasser précipite dans des injustices qu'il est obligé de couvrir; qui, de la cupidité qui le domine, se fait un bourreau qui le tourmente; qui, des projets même de son ambition, voit naître les perplexités qui l'accablent; ou celui qui prend la loi de Jésus-Christ pour règle, la plus exacte équité pour borne, et qui ne veut s'élever que par des degrés sur lesquels il n'ait point à rougir de se montrer et de paroître? Ah! vous en convenez tous les jours, le trait redoutable du châtiment se trouve souvent, selon l'énergique expression de S. Jean Chrysostôme, dans la source même du péché, *Undè est fons peccati, illinc est plaga supplicii.*

Qui croyez-vous plus tranquille? Est-ce cette Femme qui, souffrant que son cœur soit injustement par-

tagé entre l'objet légitime de ses affections et celui d'une passion également cruelle et coupable, sent déchirer son ame, au moins par l'amertume, si ce n'est par les remords; se forme des engagemens qu'elle n'oseroit avouer, et qu'elle ne veut pas consentir à rompre; se trouble à la seule idée des soupçons qu'elle occasionne, et nourrit ces mêmes soupçons qu'elle redoute; ou cette Femme forte, digne des éloges qu'en fait l'Ecriture, [*Prov.* XXXI.], qui trouve, dans la régularité de sa conduite, le contentement et la paix; qui, dans le sein de ses occupations domestiques, jouit d'un calme assidu que l'orage ne vient point troubler, et qui s'assure des jours plus fortunés, par là même qu'ils sont plus vertueux? Non, vous n'hésiterez pas à prononcer qu'il est ordinaire qu'on se rende

"malheureux, lorsqu'on se rend criminel, *Undè est fons peccati, etc.*

Qui croyez-vous plus content? Est-ce ce jeune Homme qui, sans réserve et sans frein, se livre aux emportemens de l'âge, suit l'impétuosité de ses penchans, étourdit sa raison dans le fracas de ses déréglemens; ou celui qui sagement asservit le premier son cœur, pour n'être pas asservi lui-même, qui forme dans son ame cette autorité que la vertu donne, et qu'elle soutient; qui vit exempt de sollicitudes et de frayeurs, parce qu'il vit éloigné du crime! Eh! vous le répétez sans cesse: C'est ouvrir l'entrée à tous les malheurs, que de ne pas fermer son cœur aux passions, *Undè est fons peccati, etc.*

Qui dit passions, dans la supposition qu'on s'y livre, dit une ame nécessairement émue par la violence

des désirs, par la vivacité des craintes, par le tumulte des sentimens. Qui dit passions, dit des obstacles qui irritent, des précautions qui fatiguent, des événemens qui consternent. Qui dit passions, dit des soins paisibles pour les déguiser; des alarmes, si elles transpirent; des chagrins, si elles éclatent; des amertunes qui les accompagnent; la honte qui presque toujours les suit. Qui dit passions, dit contradiction entre ce que l'on est, et ce que l'on veut paroître. On vit pour soi d'une manière; aux yeux d'autrui, on veut vivre d'une manière différente. Intérieurement on s'écoute, extérieurement on se combat. La vengeance agite, la jalousie ronge, l'orgueil dévore, la colère trouble, l'avarice inquiète, la volupté avilit, l'ambition perd; c'est un aveu que vous ont souvent

arraché les malheurs d'autrui. Sous l'apparente douceur que chaque passion présente, est caché le fiel qu'elle renferme, *Undè est fons peccati, etc.*

Il n'en est pas moins vrai, direz-vous, qu'il en coûte de s'armer contre elles ! Je l'avoue, mes chers Auditeurs; et, puisque la Religion vous apprend que vous n'êtes sur la Terre que pour combattre; puisqu'elle n'offre le Ciel que comme la couronne due à vos efforts, je n'ai garde d'autoriser de sa part une oisive indolence, dont elle vous ordonne de triompher. Mais, par le fruit que, dès cette vie même, vous pouvez recueillir de vos victoires, je puis vous indiquer le prix de vos combats. Or, ce fruit précieux, c'est la tranquillité, qui ne sauroit être plus grande pour vous, que quand il y aura dans vous plus de sou-

mission de la chair à l'esprit, des sens à l'ame, des inclinations à la raison, de la raison à la Religion. Puisqu'il est constant que les plus fâcheuses agitations de la vie naissent du renversement de ce bel ordre, dont la morale de Jésus-Christ vous enseigne à ne pas vous écarter, il vous en coûtera de la suivre, je le sais; mais n'auriez-vous rien à souffrir, si vous l'abandonniez? Pourquoi donc n'envisager que les difficultés qu'elle offre, sans penser jamais aux maux dont elle vous délivre? Pourquoi ne vous arrêter qu'au souvenir des satisfactions qu'elle vous interdit, sans prévoir les misères qu'elle éloigne? Combien d'hommes, hélas! dont la Religion eût prévenu le triste sort, s'ils eussent daigné l'écouter! Vous-mêmes, réfléchissez-y, mes chers Auditeurs; combien vous fus-

siez-vous épargné de chagrins, si vous eussiez été plus dociles à sa voix! Ici, quel tableau j'aurois à vous représenter des infortunes, des calamités, des désastres, des funestes événemens que la licence des passions a occasionnés. Combien de fois les a-t-on vues traîner à leur suite la mort, l'indigence, l'opprobre et le deuil! Ah! Chrétiens, il est vrai, la Religion entre dans vos cœurs le glaive à la main; mais c'est pour y établir la paix sur les débris des passions qu'elle immole. Les passions y pénètrent sous un appareil plus flatteur; mais c'est pour convertir bientôt en poison les fleurs dont elles paroissent environnées! La Religion a souvent essuyé les larmes; c'est ordinairement la passion qui les fait verser.

Savez-vous donc, mes chers

Auditeurs, quel est le préservatif le plus sûr que nous puissions vous offrir contre les malheurs que vous vous attirez à vous-mêmes? C'est de vous engager à être les observateurs fidèles de la morale de Jésus-Christ. Soyez Chrétiens, et vivez en Chrétiens; voilà, dans la seule docilité à ce conseil, la suppression de la plupart de vos inquiétudes et de vos misères. Soyez Chrétiens et vivez en Chrétiens, et vous ne souffrirez plus de cette intrigue qui vous tourmente, de ce jeu qui vous expose, de cette vanité qui vous poursuit, de ce luxe qui vous ruine; vous ne nourrirez plus la violence de cette haine, la fureur de ces ressentimens, l'agitation de cette envie qui troublent votre repos; vous ne formerez plus ces désirs injustes dont l'activité vous

consume; vous ne vous livrerez plus à ces désordres dont la honte rejaillit sur vous. Soyez Chrétiens et vivez en Chrétiens; par là même que vos passions seront moins redoutables aux autres, vous aurez moins à craindre des leurs; vous serez plus à l'abri de la malignité du Monde, à mesure que vous serez plus éloignés de lui; vous serez moins touchés de ses jugemens, parce que vous en ambitionnerez moins les suffrages; vous serez moins esclaves de ses caprices, dès que vous en rechercherez moins les faveurs. Non, il n'est pas jusqu'à l'intérêt de vos biens, de votre réputation, de votre santé, de votre vie, qui ne résulte de cette sage modération que vous prescrit en tout la Religion. C'est donc à sa suite, et par conséquent à celle de son divin Auteur

que vous trouverez, selon sa parole, dans l'exercice des vertus, la paix et le repos de vos ames; paix et repos qui ne peuvent être l'effet que des vertus chrétiennes, parce que le Christianisme seul peut former des vertus parfaites, par la supériorité de ses principes, et les soutenir par la sublimité de ses motifs, *Invenietis requiem animabus vestris.* [Math. XI. 29.].

Vérité incontestable, mes chers Auditeurs ; aussi quelque peine qu'ayent peut-être à la goûter en ce moment quelques-uns de ceux qui m'entendent, à raison des circonstances dans lesquelles ils se trouvent, quelque inconnue qu'elle soit à un grand nombre, nous vous la proposerons toujours avec assurance; nous vous renverrons à vous-mêmes, pour vous la persuader, parce qu'elle

est écrite au fond de vos cœurs. Tel qui actuellement la dédaigne et la rejette, en fera bientôt l'aveu; tel qui ne veut connoître d'autre bien que les charmes passagers de la vie, est à la veille d'un revers qui le convaincra tristement qu'il n'est de contentement solide que dans la fidélité aux préceptes de la Religion. Tel qui s'étourdit soi-même, pour placer ailleurs sa satisfaction, porte, à ce moment, au dedans de lui, le trait cruel qui le déchire, et cherche en vain dans le Monde une paix que le Monde ne sauroit donner. Tel qui, dans l'ardeur de l'âge, dans l'aveuglement des passions, a cru la trouver, revenant enfin à lui, confesse aujourd'hui ses illusions et ses erreurs; il en fait aux autres d'utiles leçons; et, reprochant au Monde ses vanités,

à l'exemple du Sage; il confirme, il démontre cette vérité que la raison saisit, que le cœur sent, que l'expérience atteste, à laquelle la passion seule résiste: Que la morale de la Religion est véritablement précieuse à l'homme considéré personnellement; voyons combien elle est précieuse à la société des hommes.

SECONDE PARTIE.

Ce que disoit S. Paul, en parlant de la piété, nous pouvous le dire, à juste titre, de la Religion qui en est la source; elle est utile à tout. *Ad omnia utilis.* A ne la considérer que sous le premier rapport qu'elle présente, la Religion ne paroît d'abord que la loi qui soumet les hommes à Dieu; mais, dans

la morale qu'elle leur enseigne, quelle multitude d'avantages pour la société des hommes? Et, par un chef-d'œuvre qui n'a pu être concerté que par la sagesse divine, en même temps que la Religion chrétienne procure la gloire de Dieu et le salut de ceux qui sont exacts à la suivre; à ces deux grands intérêts, elle réunit encore celui de la société civile. Comment? C'est que la morale de la Religion est la base la plus ferme de ce qu'offre d'utile la société des hommes entre eux: C'est que la morale de la Religion est le principe le plus solide de l'aimable douceur qui se trouve dans la société qui unit les hommes entre eux: C'est que la morale de la Religion est la source la plus pure de la véritable gloire qui décore la société que forment

les hommes entre eux. Utilité, douceur et gloire, voilà évidemment ce que répand sur la société des hommes la morale chrétienne; et voilà, encore une fois, ce qui sert à manifester la divinité et la bonté de son Auteur, qui paroît sensiblement veiller au bonheur commun des hommes, dès cette vie, par le plan merveilleux d'une Religion que nous ne pourrions nous empêcher d'aimer, si nous savions l'approfondir.

J'ai dit que la Religion étoit la base de la société parmi les hommes. Or comme, dans cette société, il est une diversité entre les états qui la composent, et par conséquent une diversité d'obligations; puisque la nature des devoirs suit la nature de la condition, dans laquelle on se trouve, il falloit une loi, et tellement générale,

qu'elle s'étendît à tout, et tellement particulière, qu'elle pourvût en détail à tout; et c'est d'abord ce que la Religion nous offre dans ces grands principes, également universels et détaillés de sa morale, dont il ne nous reste qu'à faire une application raisonnable aux différentes actions qu'elle doit régler. Aussi, mes chers Auditeurs, est-ce à son école que nous osons appeler, pour le bien commun, tous les hommes, et instruire chacun d'eux.

Allez donc, allez puiser à une source tout-à-la-fois et si féconde et si noble, vous, qu'une supériorité légitime élève au dessus des autres. Allez-y, vous qu'une obéissance nécessaire leur soumet: quel accord dans les mutuelles leçons que vous recevez de la Religion! Vous, pour user avec modé-

ration d'une autorité que Dieu vous confie ; et vous, pour respecter toujours cette autorité que Dieu soutient. Vous, pour joindre à la fermeté du pouvoir, la condescendance de la douceur. Vous, pour unir à la soumission extérieure les sentimens d'une inviolable fidélité. Vous, pour favoriser et protéger, en Pères, ceux à qui vous avez droit de commander en Maîtres; vous, pour honorer et servir toujours ceux à qui ce dernier titre appartient, *Diligite lumen sapientiæ, omnes qui præestis populis*, [Sap. VI. 23.]; voilà la sagesse que l'Esprit saint enseigne aux premiers. *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit*, [Rom. XIII. 1.]; voilà la docilité que l'Apôtre prêche aux seconds. Et de là, le fondement inébranlable de cette subordination nécessaire par-

mi les hommes que vient y établir la morale de la Religion.

Allez puiser, à sa source, ces règles de justice et d'équité qu'elle vous trace : quelle harmonie dans la conduite des hommes ! Le Fort n'est plus redoutable au Foible, parce qu'il n'entreprend plus de l'opprimer ; et le Foible n'est plus suspect au Puissant, parce qu'il ne cherche plus à le surprendre ; le Riche ne s'engraisse plus de la dépouille du Pauvre ; et le Pauvre n'attente plus aux possessions du Riche. Les Grands n'abusent pas de leur crédit, pour tout envahir ; et le Peuple ne justifie plus sa cupidité sous le spécieux prétexte de sa misère : *Quod justum est et æquum præstate.* [Job. IV. 1.] ; telle est la loi invariable de l'ordre que veut faire régner, parmi les hommes, la morale de la Religion.

Allez puiser, à sa source, les sentimens de la charité qu'elle vous inspire les uns pour les autres : quel avantage pour tous ! Il est, parmi les hommes, des Malheureux et des Indigens; mais c'est pour les aider et les soulager, qu'il est et des Heureux et des Riches. Les uns et les autres sont frères; à ce titre, ils doivent s'aimer et se secourir. L'abondance de ceux-ci fait la ressource de ceux-là. Mère commune de tous, la Religion n'envisage dans le Monde entier qu'une même famille dont Dieu est le chef; et c'est par la tendresse même que Dieu a pour tous les hommes, qu'elle cherche à animer la charité réciproque qu'ils se doivent, *Si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere.* [Jo. IV. II.]; voilà les liens étroits que forme,

entre les hommes, la morale de la Religion.

Ici, Chrétiens, je pourrois prendre en main ce qu'écrivoit S. Pierre aux premiers Fidèles, et, d'après lui, enseigner à ceux de nos jours les égards mutuels qu'il recommandoit à ceux-là : *Omnes honorate*, [1. Petr. 11. 17.]; les sentimens fraternels dont il vouloit que leurs cœurs fussent pénétrés, *Fraternitatem diligite*; le respect pour leur Prince qu'il s'efforçoit à y graver, *Regem honorificate;* la soumission qu'il inspiroit à l'égard de tous ceux qui auroient sur eux quelqu'autorité, quels qu'ils pussent être : *Subditi estote Dominis, non tantum bonis, sed etiam discolis.* [Ib. 18.]. Or, une morale qui, par la sagesse de ses principes, et par l'étendue de leur conséquence, affermit si visiblement,

dans le Monde, la subordination, la justice et la charité; une morale qui exige la fidélité dans les mariages, les soins dans l'éducation d'une famille, le respect envers les pères et les mères; une morale qui établit la bonne foi dans le commerce, l'équité dans les contrats, la droiture dans toutes les démarches, la probité dans toutes les entreprises, peut-elle n'être pas précieuse à la société des hommes, et digne du Dieu dont les soins s'étendent sur elle? Faut-il vous rendre plus sensible encore, ce qu'elle fait pour l'intérêt commun des hommes? Voyez, mes chers Auditeurs, comment elle veille sur les vôtres. J'ose ici vous défier de former contre quelqu'un, de légitimes plaintes; sans que la Religion cite elle-même, à son tribunal, celui dont vous vous plai-

gnez. Oui, comme vous, et avant vous, elle condamne et bien plus sévèrement encore, cette haine, qu'un ennemi fomente contre vous, ces mépris qui vous humilient, ces discours qui vous insultent, ces injustices qui vous ruinent, ces médisances qui vous affligent. La Religion est blessée de ce qui vous blesse; les gémissemens de sa tendresse se mêlent aux mauvais traitemens qui vous font gémir. Ses droits sont méconnus en même temps que les vôtres. Qu'elle les conserve, ces droits sacrés; dès-lors s'exileront du sein de la société, les désordres qui la troublent. Dès-lors, plus de ces aigreurs qui en bannissent la paix, de ces rapports qui en détruisent l'union, de ces révoltes qui en anéantissent l'harmonie, de ces violences qui y sèment la confusion. Dès-lors, plus

de ces fureurs ambitieuses, de ces désirs immodérés d'aggrandissement, de ces projets insensés d'élévation. Dès-lors, par conséquent, dès-lors plus de ces fiertés, de ces rivalités, de ces noirceurs, de ces crimes contre lesquels la Religion seroit un bouclier pour tous les hommes, si elle devenoit une règle pour chacun d'eux. Alors, remarquez-le, mes chers Auditeurs, vous n'avez à craindre, parmi les hommes, que ceux qui n'observent point, à votre égard, les lois saintes de la Religion.

Eh! n'est-ce pas, au contraire, à proportion du triste décroissement de cette Religion, que ceux-ci négligent par indifférence, dont ceux-là se plaignent par aveuglement, contre laquelle certains autres s'élèvent avec fureur pour en énerver la force, en affoiblir

l'autorité, en détruire, s'ils le pouvoient, jusqu'à la substance, en anéantir la vérité, n'est-ce pas, dis-je, à proportion de ce dépérissement de la morale de Jésus-Christ que croît chaque jour dans le Monde un déréglement dont le Monde est le premier à se plaindre. On ne vante que la raison; et l'on ne veut pas s'apercevoir que l'on outrage la raison elle-même en lui ôtant son plus ferme appui. On ne parle que de la loi naturelle; et on refuse de voir qu'on en vient jusqu'à en méconnoître les premiers principes. Le seul détail des malheurs auxquels conduit naturellement l'irréligion, les horreurs qu'elle enfante, les larmes amères que plus d'une fois elle a fait répandre, ne devroient-ils pas suffire pour la faire redouter?

Qu'à ce moment, mes chers Au-

diteurs, j'ose transformer en école du monsonge la chaire de vérité, que j'aye la sacrilége audace d'opposer, à la morale de l'Evangile, la doctrine de ceux qui la combattent: qu'aurai-je à vous annoncer de leur part; et qu'osent-ils substituer, grand Dieu, à la pureté de votre loi? Chrétiens, pourrez-vous l'entendre? Et vous, Seigneur, n'avez-vous point permis qu'ils s'expliquassent si fréquemment et si ouvertement, si audacieusement; pour que le monstrueux corps de leur morale en devînt lui-même le préservatif?

Ecoutez-les, ces faux Sages, empruntant avec confiance le ton de Législateurs, pour renverser tous les principes de la législation divine. Ecoutez: l'un vous apprendre à régler les idées de la vertu sur celle d'un intérêt personnel ou d'un

bonheur sensible; l'autre vous accoutumer à ne regarder la vertu que comme arbitraire, comme relative à la diversité des circonstances et à l'utilité des conventions; celui-ci (je répète avec horreur ce blasphême contre la nature), faire envisager, dans le hasard de la naissance, la dispense de l'amour dû à ceux dont nous avons reçu la vie; celui-là confondre l'égalité des droits et des rangs parmi les hommes, avec l'égalité de la condition humaine; l'un ne voir que dans les lois civiles la distinction de juste et de ce qui ne l'est pas; l'autre vouloir persuader que les biens appartiennent indifféremment à chacun, et qu'ils sont nécessairement communs à tous; celui ci préconiser la liberté des passions, parce qu'il l'assure innocente; celui-là accuser la raison, parce qu'elle condamne un cœur

passionné; l'un assujettir la volonté de l'homme à une nécessité totalement étrangère; l'autre ne donner à l'homme d'autre maître que celui qu'il consent à reconnoître. Vous frémissez, Chrétiens; j'abrège cette affreuse morale dont il ne seroit que trop facile de prolonger le détail, dont on sait trop, hélas! que j'ai à peine commencé le fidèle récit. Le respect dû au saint lieu, les égards que méritent les personnes vertueuses devant lesquelles je parle, de concert avec les lois sacrées de la décence, me défendent de rappeler encore ce qu'on ne peut entendre ni prononcer sans rougir.

Que les hommes jugent à présent entre les dogmes de ceux qui attaquent la Religion de Jésus-Christ, et le zèle de ceux qui la défendent. Que la société des hommes examine si ce n'est pas sur ses ruines que

l'impiété veut élever ses triomphes; qu'elle analyse les systèmes de ceux qui méconnoissent le prix des vertus du Christianisme; et qu'elle nous dise si elle n'y aperçoit pas ce qui favorise tous les vices de l'humanité! Qu'elle avoue combien elle seroit effrayée des principes odieux que l'irréligion a jetés séparément dans divers ouvrages, s'il en étoit un qui osât présenter sous un coup-d'œil l'assemblage monstrueux de ces conséquences révoltantes qui en dérivent. Qu'elle prononce si ceux qui s'appliquent à lui conserver l'héritage précieux de la Religion, ne lui rendent pas, pour le présent et pour l'avenir, le plus important de tous les services. Qu'elle fasse plus, qu'elle ouvre ses annales, qu'elle voye si elle n'a pas reçu les plus signalés bienfaits de ceux qui ont le mieux observé les pré-

ceptes de la Religion, et si jamais elle eut de plus dangereux ennemis que ceux qui cessèrent de respecter la morale de Jésus-Christ.

Mais on la regarde au moins, cette morale, comme ennemie des douceurs que les hommes se promettent de goûter, lorsqu'ils sont réunis en société. Oui, sans doute, la morale de Jésus-Christ procrit ces fausses douceurs, ces plaisirs perfides, ces joies trompeuses, ces occasions dangereuses, ces fêtes payennes, où, dans le saisissement des passions, et comme énivrée du poison qu'elle déguise, la raison cède à l'appas enchanteur qui la séduit; où l'ame troublée, et hors d'elle-même, est sans cesse en péril de se livrer à l'attrait des sens qui la flattent; où l'homme est, pour ainsi dire, armé volontairement contre lui-même pour se surpren-

dre et pour s'aveugler; où le prestige imposteur d'une illusion passagère lui dérobe les saines lumières de son esprit, pour le précipiter dans des égaremens qui peuvent plaire à son cœur; où les sentimens effrénés d'une tendresse illégitime le préparent aux impressions d'amertume, dont si ordinairement ils sont accompagnés. Et voilà, je n'en doute pas, le vrai crime de la Religion aux yeux de ceux qui n'envisagent les douceurs de la société que selon les règles, disons mieux, que selon le déréglement de leur amour pour le Monde.

Mais, outre que ce ne fut jamais là le plus solide avantage de la société, et que bien souvent au contraire c'est ce qui contribue à en troubler la paix; outre que des agrémens de cette nature, quelque séduisans qu'ils soient, sont plus

propres à étourdir les hommes, qu'à les unir ; outre que les hommes sont les premiers à reconnoître la stérilité de ces agrémens, qui peuvent plutôt distraire l'esprit que le satisfaire, irriter les désirs que les appaiser, pallier les chagrins que les adoucir ; outre que les agrémens passent avec le moment qui les voit éclore, qu'ils ne laissent dans un cœur que le vide qu'ils ont en eux-mêmes ; et que l'empressement qui les multiplie prouve combien ils sont insuffisans ; opposez-leur, Chrétiens Auditeurs, la vive idée d'une société où la Religion préside et dont elle est la règle habituelle. Pour que les hommes en sentent mieux les douceurs ; peignez à leur esprit ce que seroient des hommes qui vivroient égaux sans jalousie, possesseurs paisibles de leurs biens sans rivalité, unis sans méfiance,

pauvres sans mépris, foibles sans danger, grands sans ostentation; qui éloigneroient de leurs mœurs une âcreté qui rebute, de leurs discours une malignité qui offense, de leurs talens une vanité qui les dégrade, de leur air des fiertés qui déplaisent; qui, dans une mutuelle condescendance, trouveroient un abri contre les funestes effets de l'humeur; qui, dans d'innocens plaisirs, feroient régner une modération chrétienne pour en prévenir les excès, et par là les désordres qu'ils font naître; qui, dans la discussion des différens intérêts, mêleroient ce calme insinuant si propre à les concilier; qui seroient réciproquement éclairés dans leurs doutes, appuyés dans leurs projets, consolés dans leurs disgrâces, secourus dans leurs maux. En un mot, comme il n'est aucune

des vertus que l'on appelle vertus de société, dont le principe ne soit évidemment renfermé dans les vertus du Christianisme; il est certain aussi que les douceurs mêmes de la société naîtroient plus abondamment de la source de la Religion.

Eh! ne seroit-il pas à désirer que ce qu'on appelle la politesse du Monde fût soutenue par cette humble modestie qui se plaît à céder à autrui? Que ce qui est complaisance souvent forcée dans le Monde, fût fondé sur le saint empressement du zèle à obliger autrui? Que ce qui prend le nom d'amitié dans le Monde fût cimenté par le sentiment de charité qui engage à vouloir du bien à autrui? Et, puisque je parle d'amitié, quels amis que ceux qui sont dirigés par la Religion! Non, ils ne vous délaisseront pas par

caprice, ils ne vous trahiront pas par intérêt; ils ne vous négligeront pas dans l'infortune; ils ne vous abandonneront pas dans les revers; et, si l'on se plaint dans le Monde de ce qu'il ne présente souvent de l'amitié que le nom, c'est parce que, de l'aveu même du Monde, des amis de divertissemens et de plaisirs ne furent jamais de véritables amis; c'est parce que l'amitié dans le Monde est trop rarement établie sur les vrais principes de la Religion.

De quoi donc êtes-vous effrayés, hommes peu instruits; et que reprochez vous si amèrement à l'austérité de la morale du Christianisme? Elle est austère, il est vrai; mais remarquez que de cette même austérité qui ne réprouve que le péché, que de cette austérité qui

doit être personnelle à chacun, dérivent pour tous ces charmes et ces avantages, dont en général la société s'applaudit. Et, telle est, Chrétiens, la douce expérience qu'ont faite plus d'une fois, et que font encore tous les jours parmi vous ces ames choisies, qu'une soumission sainte aux lois de J.-C. réunit dès cette vie pour leur mutuel bonheur. Pénétrés de cette joie pure qui croît infailliblement dans l'assemblée des Justes, elles trouvent réciproquement une cause de contentement et de paix dans les personnes qu'un même esprit de Religion leur associe; et cette félicité ne peut s'affoiblir que par l'affoiblissement même de cet esprit de Religion. Aussi le Monde, spectateur quelquefois de la douceur de leur sort, n'est-il pas toujours assez

aveugle pour la méconnoître, quoiqu'il soit ordinairement trop déréglé pour la partager. Ah! Chrétiens, n'avez-vous jamais dit à des amis, à des proches, à des enfans, que vous visitiez dans ces saints asiles de la piété: Vous êtes plus heureux que nous. Eh! sans doute, vous disiez vrai; mais pourquoi sont-ils plus heureux? Parce que, comme il n'est rien de plus aimable que les vrais Chrétiens, rien n'est plus doux que d'en former de pieuses associations; parce que le bonheur le plus pur doit régner où règne la morale de la Religion; parce qu'elle prouve ce que les liaisons innocentes ont de satisfaisant, ce que l'amitié a de solide, ce que la bienveillance a de généreux, ce que la bonté a de compâtissant; parce que si elle ne réforme pas entièrement les ca-

ractères, elle les corrige et les adoucit; parce qu'elle apprend aux hommes à vivre les uns avec les autres, en leur apprenant qu'ils doivent tous vivre selon les vues et l'esprit de Dieu.

Ajoutons enfin en deux mots, pour la gloire de la Religion, une légère idée de la félicité qu'elle répandroit sur la société des hommes, si l'on en suivoit fidèlement les ordres. Ce fut la gloire des premiers Chrétiens à qui leurs ennemis furent forcés de rendre hommage, en ne trouvant à condamner dans eux que la profession du Christianisme; témoignage que leur rendirent les Payens, jusques-là que l'un d'entre eux écrivoit à un Empereur romain, que le fruit des assemblées des Chrétiens, loin d'être criminel, ne tendoit qu'à les éloigner de toutes sortes de crime; jusques-là que, par

une contradiction marquée, que Tertullien reprochoit avec force aux persécuteurs des Chrétiens, en même temps qu'ils punissoient celui d'entre eux qui étoit découvert, on défendoit de travailler à les découvrir. Tant il paroissoit injuste de chercher à nuire à des hommes qui faisoient profession de ne nuire à personne, et de traiter comme des coupables, ceux en faveur de qui réclamoient toutes les vertus!

Or, voilà, mes chers Auditeurs, l'idée que l'univers entier concevroit encore des Chrétiens, s'ils conformoient leurs mœurs à la morale de leur Religion. Voilà ce qui, tout ensemble, étendroit au loin, et l'éclat de cette Religion, et la gloire de ceux qui la professent. Voilà ce qui accroîtroit, de jour en jour, l'étendue de ses conquêtes, parmi ceux qui lui sont

le plus opposés. Voilà ce qui forceroit les peuples à reconnoître qu'une Religion qui divinise en quelque sorte les hommes, n'est, et ne peut être que la Religion d'un Dieu. Qui diroit des Chrétiens, diroit, par là même, des hommes tempérans, chastes, patiens, justes, généreux, charitables. En s'élevant au dessus des foiblesses de l'humanité, ils éléveroient au dessus de toutes les Religions, la seule capable de former des hommes de ce caractère; et, dans un sens plus vrai qu'on n'a pu jamais le dire, le peuple chrétien seroit véritablement un peuple de héros.

Et tel est, mes Frères, le glorieux sentiment qui convient à chacun de nous, lorsque nous envisageons la sublimité des enseignemens de notre Religion. Loin de rougir

de la Foi qui nous les a transmis, pouvons-nous ignorer jusqu'à quel point elle nous ennoblit et nous élève? En même temps que, selon l'expression de S. Paul, elle asservit humblement nos esprits au joug raisonnable qu'elle leur impose [11 *Cor.* x. 5]; pouvons-nous ne pas nous glorifier de la perfection des vertus qu'elle peut produire dans nos cœurs? Et, lorsqu'interrogé sur ma Religion, je réponds hautement que je suis Chrétien; qu'annonçai-je par la noblesse de ce témoignage, si ce n'est : que ma Religion enseigne toutes les vertus, qu'elle est la source de toutes les vertus, et que par conséquent ma plus solide gloire, aux yeux mêmes des hommes, seroit de soutenir dans moi celle de ma Religion?

Ah! Chrétiens, si cette loi sainte étoit profondément imprimée dans

tous les cœurs ; si, dans chaque famille, elle étoit respectée et suivie ; si, dans chaque ville, elle en étoit la commune règle ; si tous les peuples vouloient s'instruire à cette divine école, quel spectacle nous offriroit la Terre ! Quel sort seroit celui des hommes ! Et que prétendez-vous donc, Impies de nos jours, vous qui, mettant tout en œuvre pour leur faire oublier les leçons précieuses du Christianisme, croyez suppléer à tout, en leur substituant les noms séduisans de bien public, d'honneur, de patrie, de bienfaisance et d'humanité ? Eh ! laissez briller aux yeux du monde, laissez-nous les pures lumières de l'Evangile ; et cet Evangile, lui seul plus intéressant mille fois pour le bien commun, que le fastueux étalage de vos vaines spéculations ; cet Evangile, capable lui seul de

réaliser les avantages de la société, tandis qu'elle ne reçoit et n'attend rien de la froide stérilité de votre prétendu zèle ; cet Evangile, qui renferme lui seul plus de moyens pour opérer le bonheur des hommes, que la pompeuse apparence de vos maximes, cet Evangile leur suffit abondamment pour marquer leurs devoirs, pour régler leurs actions, pour veiller à leur sûreté. Qu'elle règne, cette loi divine ; les droits différens sont reconnus ; les divers intérêts sont assurés ; les obligations particulières sont remplies ; les titres et les rangs sont honorés. L'époux est sage et condescendant, l'épouse vertueuse et soumise ; les enfans sont tendres et dociles ; le domestique laborieux et fidèle. Partout l'ordre règne, la paix fleurit, le calme se maintient. N'est-ce pas là le bien com-

mun? Et d'où vient, dans le Monde, cette inondation de maux qui le ravagent? Je l'ai dit, et j'ai dit vrai, c'est parce qu'on ose forcer les barrières que leur oppose la morale de la Religion.

Laissez-nous les pures lumières de l'Evangile; et cet Evangile lui seul, dans sa noble simplicité, nous inspire plus de sentiment et plus de grandeur que l'héroïsme affecté de tous vos discours. Qu'il est plus grand le cœur que l'Evangile a formé! Grand dans la douleur, par cette constance chrétienne qui lui apprend à en triompher; grand dans les abaissemens, par cette vue profonde qui lui fait regarder, en quelque sorte, comme étranger tout ce qui n'intéresse pas son essentielle destination, la dignité de son être; grand dans la prospérité et dans l'éclat, par cette humble fuite

qui l'en détourne, et ne lui montre comme digne de lui que ce qui peut durer autant que lui; grand et plus grand encore, parce qu'il cherche moins à le paroître; parce que, sans vouloir abaisser autrui, il ne tend qu'à s'élever au dessus de lui-même; parce qu'il n'a pour objet que la grandeur même de Dieu; et parce que la véritable gloire se trouve essentiellement dans les vertus du Christianisme. C'est à proportion qu'on s'en écarte, qu'on se déshonore. Rien ne peut ternir à juste titre la réputation du Fidèle qui lui est constamment soumis; et, s'il est, mes chers Auteurs, des taches flétrissantes, des humiliations réelles, des accusations honteuses et fondées pour un nombre d'hommes, c'est toujours pour ceux qui, dans leur conduite, ont oublié la morale de la Religion.

Laissez-nous les pures lumières de l'Evangile; et cet Evangile est lui seul le rempart le plus inébranlable de la Patrie, dont si souvent vous faites entendre le nom. C'est à l'Ecole de Jésus-Christ, que le Sujet apprend à rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu; le Citoyen, à user, pour l'intérêt général, de ses talens, que le Ciel ne lui a point accordés pour son utilité particulière; tout homme, à se regarder comme membre d'un corps au bien duquel il doit concourir, selon la destination qui lui est propre. O! heureuse la Patrie, lorsqu'elle confie sa défense à des héros chrétiens qui, dans leurs mains, portent le glaive, et l'Evangile dans leur cœur! A l'abri des lâches trahisons que l'Evangile proscrit, de l'injuste ambition que l'Evangile condamne,

de la sordide cupidité que l'Evangile réprouve, elle remet ses intérêts à des cœurs généreux incapables de préférer les leurs. Elle se tient assurée de trouver ses propres triomphes dans leurs victoires ; et jamais elle n'applaudit à leurs succès, sans avoir dans eux des vertus à couronner. Heureux les Peuples dont la cause est décidée par des Juges que la droiture évangélique accompagne sur le tribunal ! Ils n'y connoissent d'autre règle que celle de la justice, d'autre protection que celle du bon droit, d'autre usage de l'autorité que le soutien de ceux à qui elle devient nécessaire. Heureux le Monarque dont les peuples sont soumis à l'Evangile ! C'est sur le trône de Dieu qu'ils voyent appuyé celui de leur Roi. Ils savent que lui résister, c'est résister à Dieu même. Ils ne séparent point, du tribut

qu'ils leur doivent, l'hommage de leur respect et de leur amour! Fidèles par là même qu'ils sont Chrétiens; autant que par inclination, par devoir, ils sont dévoués au bien de la Patrie; et ce qu'elle auroit de plus funeste à redouter, ce seroit de n'être pas soutenue par la morale de la Religion.

Laissez-nous les pures lumières de l'Evangile; et cet Evangile, que, par amour même pour les hommes, vous devriez voir avec plaisir régner parmi eux, devient lui seul le plus ferme appui de l'humanité. Ah! si la nature pouvoit cesser de se faire entendre; quelle voix puissante dans celle du Christianisme parle à tous les hommes, en faveur de chacun d'eux! Elle associe, à l'éclat de la victoire, la clémence du vainqueur; à la supériorité du pouvoir, les tempéramens de la bonté;

aux trésors de l'opulence, les dons de la générosité; à la prospérité des heureux, le plaisir d'en faire. S'il est des maux, elle ordonne de les adoucir; s'il coule des larmes, elle engage à les essuyer. Sans combler l'intervalle qui sépare les hommes, elle les rapproche; sans les confondre, elle les unit; sans les dégrader, elle les rend égaux. Aux sentimens que l'humanité inspire, elle ajoute la perfection de la charité qui les affermit. Et le cœur le plus humain sera toujours celui qui se montrera le plus conforme à la morale de la Religion.

Laissez-nous les pures lumières de l'Evangile. Ah! jamais elles n'ont pénétré les différens lieux de l'Univers, que suivies de toutes les vertus. Jamais elles n'ont brillé dans la conduite d'un vrai Chrétien, qu'elles ne lui ayent attiré l'admi-

ration de ceux sur qui elles ont pu rejaillir. Jamais elles n'ont éclairé des nations dociles, qu'elles ne les ayent forcées à s'applaudir d'en avoir été frappées. Jamais elles ne se sont répandues sur la Terre, sans y indiquer la route du vrai bonheur. La morale de Jésus-Christ trop évidemment est marquée au sceau de la sagesse suprême de Dieu, pour n'être pas évidemment destinée à devenir la loi suprême des hommes.

Que ce soit donc toujours, ô mon Dieu, dans ce livre de vie qu'il nous soit permis de nous instruire! Comme la colombe sortie de l'arche, après que votre colère eut inondé la Terre, se hâte de rentrer dans cet asile; au milieu du déluge de leçons impies dont vous avez permis, pour punir l'indocilité des hommes, que leur orgueil aveugle

devînt l'origine; que nous n'en soyons que plus empressés à recourir à la pureté de vos préceptes. L'iniquité toujours en contradiction avec elle-même, l'absurdité palpable de sa honteuse doctrine, la licence effrénée de ses détestables maximes, marquent toujours mieux que c'est à votre parole à nous conduire, à votre sagesse à nous éclairer, à votre loi à nous diriger. Que de cette source divine se répandent toujours, parmi les Fidèles, ces eaux salutaires qui, après avoir fertilisé, dans cette vie, tous les principes de vertu que vous avez mis dans leurs cœurs, rejailliront jusqu'à la vie éternelle, au bonheur de laquelle la divine morale de la Religion les conduit! Je vous le souhaite, etc.

SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA PREMIÈRE SEMAINE

DE CARÊME.

SUR LE PRÉCEPTE DE LA COMMUNION.

Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus.

Il n'est pas juste de prendre le pain des enfans, et de le jeter aux chiens. *Evang. de ce jour. S. Math.* Ch. XV.

OUI, sans doute, à ne consulter que notre iniquité, nous n'oserions jamais approcher de la Table sainte, pour y participer à l'auguste aliment

qui s'y prépare. Aussi, comme le Centenier de l'Evangile, disons-nous: Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; car il ne convient pas que le pain des enfans soit donné indifféremment, *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus.* Mais si notre foiblesse nous effraye; la bonté de notre Dieu nous rassure. Il ne nous permet pas seulement, il nous presse de venir nous asseoir à sa table. Avec l'aveu de notre indignité, il agrée la sainte confiance qui nous y amène, et nous fait attendre de sa miséricorde les dispositions nécessaires pour nous en rendre moins indignes. Il cède à la sainte importunité du désir qui nous y conduit, à l'humilité comme à l'ardeur de la Foi qui nous y accompagne.

Pénétrée de l'esprit de son divin Auteur, l'Eglise de Jésus-Christ, en nous admettant au banquet sacré, ne manque pas de nous rappeler les paroles qui nous expriment à la fois combien peu nous méritons une aussi grande faveur, et combien est grande la bonté de Dieu qui ne nous en exclud pas. Mon dessein aujourd'hui est de retracer sous vos yeux les principales dispositions que nous devons apporter à la sainte communion. Je ne m'attacherai pas à les parcourir toutes; ce sujet mèneroit trop loin; arrêtons-nous à celle qui est le principe et l'aliment de toutes les autres. Pour jeter les premiers fondemens de la piété, rappelons d'abord ceux de la Foi. C'est aujourd'hui, mes chers Auditeurs, uniquement sur l'autorité de la Foi que je viens m'appuyer dans ce Discours, dont

le seul objet est de vous rappeler ce que vous enseigne la Foi, par rapport à la communion. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Consultons la Foi, et nous trouverons, dans son autorité, tout ce qui peut nous instruire sur un objet si intéressant. Dans l'autorité de ses dogmes, nous puiserons les lumières qui nous inspireront le désir de la communion; dans l'autorité de ses préceptes, nous reconnoîtrons l'ordre exprès qui nous fait un devoir essentiel de la communion; dans l'autorité de ses règles, nous apprendrons les dispositions nécessaires qui doivent nous préparer à la communion.

Et d'abord la Foi vous dit, au

nom de Jésus-Christ, en vous montrant le pain sacré, sous les apparences duquel il se renferme : Voilà l'Homme-Dieu qui doit et qui veut régner sur vous, *Ecce Rex tuus*. [Math. XXI. 5.]. Ce n'est point simplement une figure de son corps, un souvenir de sa passion, un symbole de son amour, c'est lui-même; et c'est d'après lui que l'Eglise vous l'enseigne, puisqu'en instituant l'Eucharistie, il dit lui-même en termes si précis et si formels à ses Disciples : Ceci est mon corps, *Hoc est corpus meum*. [Math. XXVI. 26.]. Ce n'est point un langage nouveau qu'elle vous adresse; puisque, depuis Jésus-Christ jusqu'à ce moment, l'Eglise s'est toujours glorifiée de posséder, dans le sacrement auguste de nos autels, l'Homme-Dieu qui l'a acquise par son sang. Il n'y a eu de nouveauté

que dans la révolte de l'Hérésie, lorsqu'elle refusa d'entendre un langage, si clair cependant qu'un des Hérésiarques les plus fameux (c'est Luther) s'est avoué contraint de céder à l'évidence des paroles de Jésus-Christ, avouant en même temps qu'il avoit fait inutilement les plus grands efforts pour combattre la réalité de sa présence dans l'Eucharistie.

Il est vrai, Chrétiens; c'est un grand mystère que la Foi propose; mais j'ose le dire, c'est un mystère qu'il est facile de croire, lors même qu'il n'est pas possible de le comprendre. Pourquoi? Non-seulement parce que le prodige qui le renferme est opéré, dit S. Ambroise, par la parole de celui dont une seule parole tira l'Univers du néant, *Sermo..... quo facta sunt omnia;* mais parce que, si c'est un prodige,

c'est le prodige de la charité d'un Dieu; parce qu'il est la suite de tant d'autres prodiges qui ont signalé la charité d'un Dieu; parce qu'il a une liaison comme naturelle avec les prodigieux effets de la charité d'un Dieu. Car, dès que je reconnois, dans Jésus-Christ, le Fils de Dieu; dès que, par là même, j'adore en lui une personne divine, revêtue d'un corps autrefois mortel et passible; dès que je vois, dans ce corps divin, livré pour nous à la mort, le prix de notre rançon; dès que je confesse avec S. Jean que Dieu a aimé le Monde jusqu'à lui donner son Fils unique, *Sic dilexit Mundum, ut Filium suum unigenitum daret* [Jo. III. 16.]; je suis moins étonné que le Fils de Dieu se soit donné lui-même.

Je répète, après le même Apôtre,

avec autant de fermeté dans ma Foi, que de vivacité dans ma reconnoissance, que Jésus Christ ayant aimé les siens, leur donna, sur la fin de sa vie, une preuve singulièrement frappante de son amour, *Cum dilexisset suos.... in finem dilexit eos.* [Jo. XIII. 1.]. Ainsi préparé, je dis plus! Accoutumé par J.-C. aux miracles de sa tendresse, les uns me facilitent la créance des autres. Les humiliations de la crêche me disposent à voir les tourmens de la croix; et celui que j'ai pleuré sur la croix, je le recherche avec confiance sur les autels. Ce bienfait n'est pas moins digne de sa bonté; il n'est pas plus difficile à sa puissance; il est positivement attesté par sa parole; et, dès que cette même parole nous le montre réellement présent dans l'Eucharistie,

elle devient l'exhortation éloquente qui nous invite à le recevoir par la communion.

Pouvez-vous ignorer que tels sont les desseins de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, dès qu'il déclare qu'elle renferme une nourriture et un breuvage? Ce mystère n'est-il proposé qu'à votre Foi, et cet enseignement de la Foi n'est-il pas dirigé évidemment à exciter dans vous l'ardeur de la charité? Est-ce ici une vérité uniquement destinée à soumettre les esprits qu'elle éclaire, sans exiger d'autre hommage que celui d'une entière docilité? Le Sauveur, résidant au milieu des hommes, veut-il être un Dieu isolé, dont les bienfaits soyent concentrés dans le secret de son tabernacle, dont le culte soit réduit à quelques adorations extérieures et passa-

gères, dont la présence ne produise, pour vous, d'autre obligation que celle d'avouer sa réalité? Et la réalité même de sa présence n'avertit-elle pas qu'elle doit être marquée par des fruits réels et sensibles de salut? En nous donnant son corps adorable, Jésus-Christ ne s'est pas borné à nous dire: Respectez, conservez, adorez; mais il nous a dit: Prenez et mangez ce divin aliment, *Accipite et manducate.* [Math. XXVI. 26.]. De là vient qu'il nous le présente sous la forme de la nourriture la plus ordinaire, et qu'il déploye sa toute-puissance pour nous faciliter l'usage du don infini que nous fait sa libéralité.

Ce n'est point assez pour lui de nous annoncer qu'en qualité de Sauveur, il sera avec nous jusqu'à la consomma-

tion des siécles; il veut s'unir pendant la durée des siécles d'une manière ineffable à chacun de nous, pour nous conduire, si je puis parler ainsi, personnellement au terme du salut. Il ne lui suffit pas, dit S. Thomas, de nous avoir sauvés par l'immolation sanglante de son corps sacrifié pour l'expiation des péchés des hommes ; il laisse aux hommes ce même corps, non simplement comme un gage, mais comme un moyen de salut. Cette humanité sainte, qui fit les frais de la délivrance du Monde, il veut qu'elle soit toujours, pour les habitans du Monde, l'arme triomphante qui soutienne leur courage, qui assure leur victoire. Après s'être revêtu de la nature humaine, pour nous rendre en quelque sorte participans de la Divinité, continue le Saint

Docteur, le Fils de Dieu nous la rend, inséparablement unie à sa personne divine pour le salut de l'humanité, *Et hoc quod de nostro assumpsit, totum nobis contulit ad salutem.*

Or, puisque les vues de Jésus-Christ sont des vues de salut; puisque les effets qu'il opère dans l'Eucharistie, sont des grâces de salut; puisqu'il y est, selon le témoignage de l'Ecriture et des Pères, rendu sensible par l'expérience journalière des vrais Fidèles, la force, le soutien, la consolation de ceux qui marchent dans la route du salut; il y a donc une relation nécessaire entre l'institution du sacrement, de la part de J.-C., et le désir d'y participer, de la part des Chrétiens qui aspirent sincèrement au salut. Relation si natu-

relle, que, du défaut de désir de recevoir ce Sacrement, on pourroit presque conclure qu'on en méconnoît le prix. Eh! comment, tout-à-la-fois, croire à la tendresse du Dieu Sauveur qui veut se donner à nous, et y opposer une indifférence de volonté qui ne cherche point à s'unir à lui? Comment, tout-à-la-fois, croire à la vérité de sa parole, et répondre si mal aux intentions de sa générosité? Comment, tout-à-la-fois, croire aux oracles du Christianisme, et marquer si peu d'amour à Jésus-Christ?

Non, mes Frères, ne vous y trompez pas; il n'a dans vous, aux pieds de son trône, que des adorateurs languissans, s'il ne voit pas dans vous à sa table des amis fidèles. Il y a peu de sincérité dans vos hommages, s'il n'y a pas de vrais désirs dans vos cœurs; vous ne

lui offrez que de stériles vœux, si lui-même n'en est pas l'objet; et ne vous le dissimulez pas, vous avez à vous reprocher une insensibilité frappante, si vous n'êtes coupables d'une incrédulité décidée. Ici, le seul défaut d'empressement est un manque de respect; la froideur est un outrage; c'est renouveler, en quelque sorte, celui que reçut le Sauveur de la part de ce Peuple qui étoit le sien, dans le sein duquel il voulut naître, et qui refusa de le recevoir, parce qu'il affecta de le méconnoître, *In propria venit, et sui eum non receperunt.* [Jo. 1. 11.].

Ah! le reconnoissent-ils en effet, ces hommes habituellement éloignés des autels sacrés où Jésus-Christ les appelle? Tient-il à eux, qu'aux ombres, dont par égard pour nous, son amour le voile, ne se mêle l'a-

veuglement d'un oubli général qui l'abandonne ? Peut-il leur paroître bien intéressant de conserver, malgré les efforts de l'Hérésie, la réalité du don précieux dont Jésus-Christ les a enrichis, dès qu'ils s'intéressent si peu à en recueillir les avantages ? Est-ce estimer, est-ce avouer ces avantages que de ne pas les désirer, que de n'en profiter pas ? Est-ce vivre de l'esprit de l'Eglise, que de ne pas manger le pain de ses enfans ? Or, s'ils se disent encore les enfans de cette Eglise sainte ; pourquoi la nourriture divine, qu'elle leur réserve, leur est-elle aussi étrangère, que si l'Eglise les avoit exclus de son sein ? Quoi ! elle ne connoît pas de plus grande peine que la privation de ce pain de vie ; et cette privation, Chrétiens indifférens, est l'effet de votre choix !

Vous vous rapprochez donc, par la conduite, de ceux qui sont séparés de vous par l'erreur. En témoignant croire avec l'Eglise, vous vivez comme ceux qui en ont abjuré la créance. Vous voulez faire partie de la nation sainte au milieu de laquelle Jésus-Christ habite, et vous vous unissez à ce peuple infidèle qui en méconnoît la présence. C'est donc à vous que convient le reproche qu'adressoit aux Juifs le saint Précurseur : Il est au milieu de vous un Dieu que vous paroissez ne pas connoître, *Medius vestrûm stetit, quem vos nescitis.* [Jo. 1. 16.]. Qu'en résulte-t-il, mes chers Auditeurs? La remarque en est aussi facile qu'elle est affligeante. Hélas! dès qu'on ne sent aucun désir de recevoir Jésus-Christ dans l'Eucharistie, on est peu zélé à professer la Foi qui nous l'y dé-

couvre; l'indifférence qu'on a pour la Religion, est ordinairement la suite de celle qu'on a pour lui-même. On tient foiblement à son Eglise, quand on perd le goût du plus auguste de ses Sacremens. Ou si, comme quelquefois il arrive, on respecte encore la vérité de ses dogmes, peut-on ne pas se confondre à la vue de ces langueurs qui dédaignent les trésors qu'elle nous découvre? Comment concilier le dégoût de l'Eucharistie avec l'autorité des enseignemens de la Foi qui nous y montre le miraculeux effet de la puissance de Jésus-Christ, le trône de sa miséricorde?

Jésus-Christ l'avoit prévu cependant. Aussi y a-t-il ajouté l'autorité du précepte. Ah! combien, pour qui ce Sacrement n'eût été que l'objet d'une spéculation infructueuse, si Jésus-Christ n'en

eût pas fait l'objet déterminé d'un devoir! Pouvons-nous nous le dissimuler à la vue de cette multitude indolente, qui, évidemment, ne communie que par obéissance, puisqu'elle ne communie que quand elle ne peut pas s'en dispenser sans désobéir? En vain, pendant le cours d'une année entière, et dans les circonstances réitérées des plus grandes solennités, voyent-ils s'ouvrir, pour eux, la salle du festin. Ce n'en est point assez des invitations les plus pressantes; il faut un ordre exprès, qui les contraigne d'y entrer, *Compelle intrare.* [Luc. XIV. 23.]. Si tous alors ne sont pas également sourds à la voix du précepte; dans plusieurs, quelle résistance intérieure! Que de répugnances secrètes! Combien de honteux murmures contre une obligation, dont ils semblent

ignorer le prix, pour se borner à en redouter la gêne! Eh bien! Dieu Sauveur, puisque votre bonté les importune, livrez-les à leur oisiveté. Répondez à l'excuse de leur paresse, par l'arrêt de votre indignation. Que par leur éloignement de la Table sainte, ils vérifient la menace redoutable que vous leur faites de les en exclure à jamais: *Nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam.* [Ib. 24.].

Et tel est, mes chers Auditeurs, le sort de ces hommes, qui commencent par n'apercevoir, dans la communion, qu'un devoir onéreux, et qui finissent par faire, de ce devoir, la matière d'une infraction également criminelle et scandaleuse.

Je dis d'abord infraction criminelle : puisqu'incontestablement

il existe une loi qui ordonne de communier. Loi dont l'Eglise a déterminé l'accomplissement, en fixant le temps de la remplir; mais loi portée expressément par Jésus-Christ même, puisqu'en laissant aux hommes sa chair et son sang, il leur a formellement déclaré que s'ils ne se nourrissoient de l'une et de l'autre, jamais ils n'auroient la vie dans eux. [Jo. xxxv. 54.]. Parole abrégée, dont l'énergie renferme sensiblement elle seule toute la force du précepte. C'en étoit assez sans doute de son objet pour en caractériser l'importance. Mais, parce qu'il falloit, pour prévenir plus sûrement le crime de la désobéissance, en exposer le malheur; Jésus-Christ ne nous représente pas seulement l'Eucharistie comme un aliment d'immortalité, c'est l'attrait qu'il

présente à notre espérance : *Qui manducat meam carnem... habet vitam æternam.* [Jo. VI. 55.]. Mais il nous l'offre comme une nourriture si essentielle à la vie, que, nous en priver, c'est nous livrer infailliblement à la mort, *Nisi manducaveritis carnem filii hominis...*, *non habebitis vitam in vobis.* [Ib. 54.]. D'où il suit qu'autant qu'il est nécessaire de vivre de la vie de la Grâce; autant il est indispensable de s'unir par la communion à Jésus-Christ. Et c'est ici que je puis appliquer, dans un sens différent, ces paroles du Sauveur : Sans moi, vous ne pouvez rien, *Sine me nihil potestis facere.* [Jo. XV. 5.]. C'est-à-dire, que vous ne demeurez point en lui, si lui-même ne vient point demeurer en vous. Or, dès que vous ne demeurez point en lui

par l'espoir vivifiant de sa grâce, vous êtes, selon sa parole, comme une branche desséchée, qui, séparée de sa tige, ne sauroit porter aucun fruit, *Si quis in me non manserit, mittetur foràs sicut palmes et arescet.* [Ib. 6.].

Il est vrai, Chrétiens, que c'est là l'effet général de tout péché incompatible avec la Grâce; mais, parmi les péchés qui la détruisent, remarquez que celui de ne pas communier, en suppose évidemment bien d'autres; qu'il en est la fatale suite; qu'il y met en quelque sorte le sceau et la consommation. Car, quel est l'état d'un Chrétien qui ne communie point, et qui ne se dispose point à communier? C'est sans doute un état de mort; mais c'est un état dans lequel on se décide à persévérer, puisqu'on ne veut pas recouvrer la

vie. Jésus-Christ les en prend eux-mêmes à témoins. Ceux que la voix de l'Eglise trouve rebelles à ce précepte, s'ils abandonnent la communion, n'est-ce pas uniquement parce qu'ils ne veulent pas abandonner leurs péchés ?

De là, je conclus que ce qui sert à nous démontrer toujours plus la nécessité de remplir ce précepte, c'est l'abîme profond où se précipitent ceux qui ne le remplissent pas. Nous voyons, d'une part, que l'on ne se détermine à l'enfreindre, que parce qu'on ne veut pas s'assujettir à l'observance des divers points de la loi ; et, de l'autre, que quand une fois on se permet de franchir la barrière que la sainteté de la communion doit opposer aux désordres, il n'est plus de digue qui puisse en arrêter le torrent. Nous voyons que ceux qui, sur ce point,

écoutent encore la voix de la Religion, sentent, par là même, l'obligation d'écouter aussi les avertissemens de leur conscience. Nous voyons qu'une des ressources les plus efficaces, pour revenir aux vertus du Christianisme, c'est le désir sincère de célébrer dignement la Pâque des Chrétiens. Aussi espérons-nous, et avons-nous lieu d'espérer, que viendra l'heureux moment où rentreront sérieusement en eux-mêmes ceux qui savent connoître et respecter encore le moment de recevoir Jésus-Christ. Mais, dès qu'on se roidit contre la force de ce précepte, nous apercevons, dans ce nouveau péché, la détermination où l'on est de vivre pécheur. Nous y trouvons l'indice certain d'une volonté déréglée, qui ne s'éloigne constamment du Dieu des vertus, que parce qu'elle veut rester plongée dans le vice,

Nous sommes frappés d'un refus qui nous annonce tout ensemble ce qu'il y a de coupable pour le passé, et de volontaire pour l'avenir. Il y a donc cette différence entre l'omission de ce devoir et l'infraction de tout autre précepte, que toute autre faute, quelque grève qu'elle puisse être, ne paroît pas renfermer le degré d'obstination que présente sensiblement l'éloignement habituel de la table de Jésus-Christ.

De là le scandale frappant qui en résulte pour les Fidèles, scandale que l'Eglise a cherché à prévenir, et par les exhortations les plus insinuantes de la douceur, et par l'usage le plus légitime du pouvoir, et par les plus vives expressions de ses redoutables menaces, jusqu'à rougir de compter parmi ses membres ceux qu'elle ne

peut pas engager à se réunir à son chef.

Je le sais, il y eut dans tous les temps un pareil désordre, parce que dans tous les temps il y eut des passions, et parce que l'effet des passions fut toujours de mettre, dans ceux qui s'y livrent, un puissant obstacle à la communion. Mais, prenez garde Chrétiens; jamais ce désordre ne fut si général, parce que jamais le vice ne fut si généralement répandu. Autrefois ils eussent voulu pouvoir se dérober ce crime à eux-mêmes, ceux qui s'en rendoient coupables, et ils redoutoient la honte qui en rejaillissoit sur eux dans l'idée d'autrui. Presque jusqu'à nos jours, l'artifice des précautions étoit employé à voiler l'infidélité de la conduite; on cherchoit à éluder le précepte, et on n'osoit pas le braver; on pallioit le péché de

la désobéissance, on n'étaloit pas l'audace de la révolte; on s'efforçoit à déguiser aux yeux de la piété les tristes effets du libertinage, on ne les appuyoit pas sur les maximes de l'irréligion.

Mais aujourd'hui que le déréglement des mœurs appelle à son secours l'indocilité de la Foi; aujourd'hui, que, pour s'affranchir de toute règle, on essaye d'étouffer tout principe; aujourd'hui, que l'orgueil d'un esprit aveuglé favorise la licence d'un cœur perverti; on ne se borne pas à s'éloigner de la communion, on voudroit effacer jusqu'à l'idée du précepte; et le nombre de ceux qui, saintement encore s'y conforment, sera peut-être bientôt aussi remarqué, que l'étoit autrefois le petit nombre de ceux que l'irrégularité de leur vie engageoit à

s'en dispenser. La réprobation qui sera consommée par ces foudroyantes paroles de J.-C. : *Discedite à me.* [Math. VII. 23.], se prépare d'elle-même par l'éloignement de Jésus-Christ dans la communion.

De là, mes chers Auditeurs, ce dépérissement, si déplorable et si visible parmi nous, de la fidélité à la loi de Jésus-Christ. Que peut-il y avoir de sacré pour ceux qui en négligent un des points les plus intéressants, et qui tend à les faire respecter tous? De là, ces excès multipliés, dont on calculeroit le nombre avec une espèce de certitude dans les villes, sur le nombre plus ou moins grand de ceux qu'éloigne ou que rassemble encore la table de Jésus-Christ. De là, cette audacieuse intrépidité du vice qui ne connoît plus de frein, auquel

on n'oppose plus d'effort salutaire, dès qu'on ne distingue plus de jours de salut.

Eh! que faudroit-il au contraire pour introduire dans le Monde une réforme malheureusement aujourd'hui aussi difficile que nécessaire, et pour y faire refleurir ces anciennes vertus, dont il reste à peine à plusieurs le nom et l'idée? Ah! mes Frères, que seulement il reprenne sa force, ou plutôt que par la force qui en est inséparable, le précepte de Jésus-Christ soumette tous les enfans de son Eglise; que chacun d'eux sache voir, dans l'Eucharistie, ce véritable fruit de vie, sans lequel il est absolument impossible de la conserver; que tous se pénètrent de l'indispensable nécessité de s'en nourrir dignement; et j'ose annoncer parmi les Chrétiens cette heureuse révolution qui

ranimera parmi eux les principes et les mœurs du Christianisme.

De bonne foi, Pécheurs qui abandonnez la route qu'il vous trace, parce que vous ne voulez en apercevoir que les difficultés; vous qui regardez vos devoirs d'un œil découragé, parce que vous envisagez les secours d'un œil indifférent; vous qui dites avec effroi : Voilà ce que le Christianisme ordonne, sans penser à faire usage des moyens que Jésus-Christ vous offre; convenez-en : C'est surtout depuis que vous avez cessé de participer à son sacrement, que s'est accrue dans vous l'opiniâtre infidélité qui, plus que jamais, vous en écarte. Comparez-vous aujourd'hui avec vous-mêmes; vous avouerez que quand la Pâque fut pour vous un devoir que vous étiez exacts à remplir, vous trouviez, dans l'accomplisse-

ment de celui-là, plus de disposition, plus de volonté, plus de force pour les remplir tous. Vous avouerez que vous aviez au moins plus de vigilance sur vous-mêmes; plus de crainte du péché, plus de remords après vos chutes, plus d'empressement à vous relever. Vous avouerez qu'il n'y avoit pas dans vous ces liens de l'habitude, ce desséchement de la piété, cette aversion marquée pour les maximes de l'une et de l'autre. Vous avouerez que vous sentiez l'obligation de réformer chrétiennement vos mœurs, dès que vous vous occupiez de l'obligation d'approcher saintement de J.-C.; que vous regardiez vous-mêmes le temps fixé pour la communion, comme un temps de renouvellement et de régularité. Hélas! si, par un désir vraiment chrétien, et par de salutaires

dispositions, vous nous mettiez en liberté de vous ouvrir encore les tabernacles sacrés où Jésus-Christ réside pour se donner à vous; nous serions en droit de penser que nous vous ouvrons la route du céleste royaume où vous pourrez régner avec lui.

Oui, mes Frères; tendre, généreux et magnifique comme il l'est, il ne viendroit à vous que pour vous armer de sa force, et vous toucher de ses faveurs; vous concluriez, en le recevant, la sainte nécessité d'y répondre. Le miracle de sa présence vous deviendroit sensible par celui de votre guérison. Aux mortelles langueurs, dont à ce moment le poids vous accable, succéderoit le courage, dont une ardeur divine vous animeroit. Et, après avoir humblement répété dans le sentiment de votre

foiblesse, que de vous-mêmes vous ne pouvez rien; vous éprouveriez que, par la force de Jésus-Christ devenue la vôtre, vous pouvez tout, *Omnia possum in eo qui me confortat.* [Phil. IV. 13.].

N'alléguez pas ce qu'il doit vous en coûter pour suivre le Sauveur. Ah! il a prévu lui-même la défaillance où vous tomberiez, s'il ne vous ménageoit pas un aliment qui vous soutînt; et la pitié de son cœur a dirigé les merveilles de sa puissance. Comme autrefois, pour secourir la troupe nombreuse dont il étoit environné, Jésus-Christ opéra cette multiplication miraculeuse des pains, qui fut la figure du pain eucharistique; il vous a préparé, dans celui-ci, la nourriture qui fait les forts, *Misereor super turbam* [Marc. VIII. 2.]. Il a vu que vous ne pour-

riez point parcourir la carrière qu'il vous a ouverte, si un aliment céleste ne vous rendoit supérieurs aux foiblesses de l'humanité, *Si dimisero eos jejunos, deficient in viâ* [Ib. 3.]. Il sait que parmi ceux qui viennent, ou plutôt qui reviennent à lui, il en est qui ont de longues distances à franchir. Car, quel intervalle ne forment point, entre lui et les Pécheurs, les penchans, les circonstances, les obstacles, *Quidam enim ex eis de longè venerunt.* [Ib.]? Il a pourvu à tout. Réveillez donc, dans vous, le désir et la volonté de puiser, dans Jésus-Christ même, les moyens efficaces de vivre désormais selon son esprit, et de mériter sa gloire. Voilà le motif du précepte qui vous oblige à communier; mais consultez auparavant l'autorité de

la règle que vous propose la Foi, pour diriger votre communion.

SECONDE PARTIE.

S'il est vrai qu'il faille une proportion exacte et rigoureuse, entre la communion et les dispositions qui y préparent, il faut en convenir, la plus sublime préparation est insuffisante de la part de l'homme, puisqu'il s'agit d'être en état de recevoir un Dieu. Mais, dès qu'un Dieu fait lui-même à l'homme un précepte de le recevoir ; il est donc certain que la préparation que Dieu exige est possible à l'homme; car, à quoi serviroit que l'Eglise nous présentât le pain des Anges, s'il falloit nécessairement avoir toute la vertu des Anges pour s'en nourrir?

Prenez garde cependant, Chrétiens. Si, d'une part, c'est aux hommes qu'il est offert; de l'autre, l'usage ne sauroit en être compatible avec les désordres des hommes; et en même temps les désordres des hommes ne sauroient être pour eux un titre légitime qui les affranchisse de l'obligation d'en user. C'est-à-dire, mes chers Auditeurs, et telle est la règle qui doit vous diriger; c'est-à-dire, en premier lieu, qu'il est, pour communier, une préparation absolument et essentiellement nécessaire; c'est-à dire, en second lieu, que ce n'est point une excuse qui justifie en ne communiant pas, que le défaut volontaire de préparation. Se préparer mal à la communion, se dispenser de la communion, parce qu'on ne veut pas s'y préparer, voilà le double écueil qu'il faut éviter; il

n'en est qu'un moyen, c'est celui d'une sainte communion.

Que l'homme s'éprouve lui-même, dit Saint-Paul, et qu'il mange ainsi de ce pain céleste, *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.* [1. Cor. XI. 28.]. Epreuve si essentielle, selon la parole du même Apôtre, que, manger indignement le pain sacré, c'est se rendre coupable du corps et du sang de J. C. ; *Quicumque manducaverit panem hunc vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini.* [Ibid. 27.]. Epreuve qui, suivant l'interprétation de l'Eglise, consiste à purifier son ame, par le sacrement de la pénitence, de tout péché qui donne la mort, avant que de manger de ce pain de vie. Et, quand même il n'existeroit pas un précepte aussi formel d'effacer,

dans les eaux salutaires de cette piscine sacrée, les taches de l'ame, l'idée seule de l'union de Jésus-Christ, avec nous, que le nom même de communion exprime, ne nous annonce-t-elle pas ce qu'offriroit de monstrueux, l'alliance qui réuniroit, dans nous, le Dieu des vertus et la honte des vices? N'est-ce pas la justice chrétienne qui doit préparer une demeure au Juste par excellence? Le Dieu saint peut-il regarder comme un sanctuaire digne de lui, un cœur où le péché règne? Profaner ainsi sacrilègement ses grandeurs, n'est-ce pas provoquer audacieusement sa colère? Et quel doit être le formidable effet de sa disgrâce, quand on ose ainsi la braver?

Aussi, mes Frères, n'est-il point de crime dont la Foi nous inspire plus d'horreur, que celui d'une

telle profanation. Et je ne sais pas s'il en est dont les suites soyent plus funestes. Au moins, une triste expérience n'a que trop souvent montré que, lorsqu'une conscience criminelle s'oppose aux bénédictions que Jésus-Christ vouloit y répandre, il y substitue les plus effrayantes malédictions. Pardon, Dieu de bonté, si je parois un moment moins occupé de vos miséricordes! Mais puis-je ne pas frémir de l'énorme abus qu'en fait si souvent l'iniquité des hommes? Il est vrai, je vous aperçois sur l'autel comme sur le trône de votre amour. Mais, dès qu'on vous force à en descendre, pour habiter avec le crime, je ne vous vois alors qu'armé du glaive de votre vengeance. Je vous suis avec attendrissement, lorsque vous venez, en qualité d'Agneau de Dieu, nourrir

l'ame du Juste. Mais je m'épouvante à votre approche, quand je vous vois comme un lion que le Pécheur vient d'irriter. Ah ! qu'a-t-il fait le malheureux, s'il a introduit un Dieu vengeur dans un cœur coupable? S. Paul lui déclare qu'en recevant indignement le corps de Jésus-Christ, il a reçu l'arrêt de sa propre condamnation; et c'est le sang du Sauveur qui en est le sceau. A-t-il oublié que c'est des mérites de ce sang qu'il demande d'être couvert en mourant; que l'efficacité de ce sang pourra seule devenir son bouclier contre la justice de Dieu à la mort, *Judicium sibi manducat*? Et cependant, Chrétiens, je le demande avec autant d'effroi que de douleur: Si l'Eglise gémit sur la désertion de ceux qui abandonnent la table de Jésus-Christ; est-elle au moins rassurée sur les dispositions

de ceux qu'elle y admet? Et, tandis que le précepte est ouvertement violé par les uns? est-il toujours saintement rempli par les autres? Or, peut-il être observé fidèlement si l'on n'est pas fidèle dans la manière même de l'accomplir? Non, mes Frères; et, puisqu'il est incontestable que, par la même qu'il vous est ordonné de communier, il vous est prescrit de le faire dignement; puisque, pour communier dignement, il faut essentiellement s'y disposer par l'efficace sincérité de la pénitence; que penser de ceux qui communient et qui ne sont pas pénitens? Or, si nous en exceptons ce petit nombre d'ames vraiment chrétiennes, aussi attentives à se préserver des chutes que promptes à s'en relever, ou cette portion choisie d'ames pieuses qui trouvent, dans la communion, une source

de douceurs, parce qu'elles y apportent l'empressement d'un saint désir; que sont dans plusieurs les sentimens et les motifs qui les engagent à participer à l'Eucharistie?

Dirons-nous que ce soit hypocrisie? Le vice, il est vrai, est aujourd'hui trop dominant, pour qu'on se fasse encore gloire d'étaler les apparences de la vertu. Mais, lors même qu'on paroît dédaigner les apparences de la vertu; ne cherche-t-on pas au moins à couvrir les excès du vice? Si l'on ne prétend pas directement à l'honneur d'une conduite édifiante; ne voudroit-on pas pallier la honte d'une vie déréglée? Et, parce que la communion est l'objet d'un précepte qu'il est scandaleux d'enfreindre; parce qu'on redoute l'éclat de ce scandale; parce qu'on ne veut pas se déclarer ouvertement

infidèle à un devoir aussi solennel, aussi sacré de la Religion; ne fait-on pas servir ces dehors de la Religion à voiler le tissu de ses infidélités?

De là, ou cette sacrilége témérité avec laquelle, sans renoncer déterminément au péché, on se présente à Jésus-Christ; ou cette noire dissimulation qui ne quitte le péché, que pour le moment où l'on est forcé de se présenter à J.-C.; ou ces ruses artificieuses par où l'on s'efforce à concilier l'amour du péché avec l'obligation de se présenter à Jésus-Christ; ou cette frauduleuse combinaison par laquelle tant de Mondains s'autorisent à persévérer dans leur attachement au péché, lors même qu'ils se présentent à Jésus-Christ. Il s'agit pour eux, et c'est le soin principal qui les agite, il s'agit de s'adresser à un Ministre

dont on puisse surprendre plus aisément les lumières, ou fléchir plus facilement la sévérité. Il s'agit de trouver une aveugle indulgence qui, dans une interruption passagère et presque momentanée, croye apercevoir la cessation entière de l'habitude; qui s'en rapporte uniquement au témoignage suspect des paroles, malgré la preuve et la conviction opposée des œuvres; et qui accorde légèrement à la circonstance du temps, ce qui n'est dû qu'à la solidité de l'épreuve, à la vérité des promesses, à la sincérité du repentir, à l'éloignement de l'occasion, à la réforme de la conduite. Il s'agit, par ces ressources d'une pernicieuse et criminelle subtilité, de faire illusion à ceux dont la vigilance observe, dont l'estime est nécessaire, dont la faveur intéresse, auprès desquels il est im-

portant de conserver de la réputation et du crédit. C'est-à-dire que, dans leur idée, il s'agit moins de remplir un devoir que d'acquitter une dette; moins de jouir d'un avantage, que de supporter une charge; moins de faire un acte de Christianisme, que de s'assujettir à un usage reçu parmi les Chrétiens. Voilà pourquoi, de leur part, c'est bien moins une œuvre sainte, que l'atrocité d'un attentat contre le Dieu de sainteté. Alors chaque année, en ramenant l'obligation de recevoir J.-C., ramène pour eux l'occasion de lui faire un cruel outrage. Comme la nécessité seule est leur motif dans la communion; une vie plus réglée n'en est jamais la suite. Parce qu'ils se bornent à gémir sous le poids du précepte; ils succombent toujours sous celui de leurs passions. Ils n'apportent,

aux pieds de J.-C., que le cœur des esclaves, comment en rapporteroient-ils l'esprit des enfans? Et, après qu'ils ont aussi sacrilégement transformé ce devoir en une simple cérémonie, ils vont jusqu'à renfermer, dans cet acte extérieur de Religion, tous les autres devoirs. Car, est-il rien qu'on respecte dans la morale de Jésus-Christ, dès qu'on respecte si peu sa personne même?

Et c'est là, mes chers Auditeurs, ce qui nous explique trop bien comment, malgré l'exactitude apparente de quelques Mondains au devoir de la communion pascale, nous n'apercevons dans eux, après qu'ils ont paru les remplir, aucun changement. Pourquoi le plus auguste des sacremens ne produit-il pas, dans eux, les effets les plus salutaires? Pourquoi le temps fixé pour recevoir l'Agneau de Dieu,

qui a effacé les péchés du Monde, n'est-il pas l'heureuse époque d'un saint renouvellement parmi les Pécheurs? Pourquoi la présence réelle de Jésus-Christ, toujours signalée par des bienfaits, ne s'annonce-t-elle pas, dans eux, par des vertus? Pourquoi voit-on toujours autant parmi eux ou de cette haine qui les divise, ou de ce profane amour qui les aveugle, ou de cette envie qui les aigrit, ou de cette cupidité qui les domine, ou de cette ambition qui les dévore? Pourquoi toujours les mêmes fiertés de l'orgueil, les mêmes révoltes de l'indocilité, la même dépravation des mœurs? Pourquoi toujours les mêmes goûts, les mêmes maximes, le même langage, la même dissipation, la même vie du Monde, après avoir reçu le Dieu Sauveur qui l'a vaincu? C'est qu'on ne peut

point participer à sa victoire, dès qu'on ne veut pas livrer à ses propres penchans aucun combat; c'est qu'en se nourrissant de la victime immolée pour nous sauver, on ne lui offre point les œuvres de salut auxquelles est attaché le succès complet de son immolation. Disons tout en un seul mot, c'est qu'on reçoit J.-C. dans un cœur perfide, où il est crucifié de nouveau par le péché, c'est l'expression de S. Paul, *Rursùm crucifigentes in semet ipsis filium Dei.* [Hebr. VI. 6.]. Non, mes Frères, non, il ne suffit pas de lui rendre, comme les Juifs, un hommage extérieur; en allant au devant de Jésus-Christ avec des palmes à la main, pour s'armer bientôt après contre lui. Ce n'est point assez que les passions se taisent à son approche; il ne suffit point qu'enchaînées pour un temps, elles of-

frent une décoration passagère à son triomphe; il faut nécessairement une volonté ferme de leur porter le coup décisif qui en réprime les désordres. Ce n'est qu'à ce prix que le Sauveur vient nous apporter du secours contre leur force toujours renaissante.

Mais, de ce que vous n'avez pas les dispositions nécessaires pour l'obtenir ce secours, conclurez-vous qu'il n'existe pas pour vous une obligation étroite de le solliciter par la communion? Conclusion fausse, si, content de vous épargner l'abomination du sacrilége, vous vous pardonnez le péché de la désobéissance; si, vous bornant à n'être point assez téméraire pour communier sans préparation; vous vous permettez d'être assez indolens pour ne pas vous y préparer; si vous vous rassurez dans l'omis-

sion d'un devoir de cette nature, sur la juste frayeur d'une affreuse profanation.

Vous nous dites, et malheureusement vous dites vrai, vous nous dites que vous n'êtes pas en état de communier. Mais prétendez-vous extraire une excuse solide, de l'obstacle volontaire que vous opposez? Et, puisque cet obstacle est lui-même pour vous un sujet de condamnation; comment essayeriez-vous d'y trouver un principe qui vous justifie? L'obligation de sortir et de sortir sans délai d'un état qui vous empêche de communier, est la conséquence évidente du précepte qui vous oblige à la communion. Tout moyen essentiel à l'accomplissement d'un devoir, en est aussi nécessairement l'objet, que la fin du devoir même. Etrange manière d'éluder la force d'une loi

que de chercher la dispense dans la transgression des autres! Le péché peut-il jamais fournir un titre légitime qui autorise à demeurer pécheur? Ou bien, parce qu'on veut toujours être pécheur, s'ensuit-il qu'on puisse se soustraire aux ordres les plus exprès de Jésus-Christ et de son Eglise, sans se rendre coupable d'un nouveau péché?

Je ne m'arrête point à combattre une prétention dont l'absurdité palpable renferme elle-même la victorieuse réfutation. Mais, de ce que vous êtes obligés de communier et de communier saintement, je conclus qu'au précepte de la communion pascale est inséparablement uni celui de votre conversion, et que le temps spécialement désigné pour recevoir le Sauveur est indispensablement celui qui doit voir éclore en vous les sentimens, les

œuvres et les fruits du salut. Ne vous y trompez pas, ne précipitez pas une fausse marque d'obéissance. Le temps auquel il vous sera permis de communier sera uniquement celui auquel vous y aurez apporté la préparation nécessaire.

Il est donc un milieu entre l'horreur de la profanation qui résulte d'une communion indigne, et la criminelle négligence qui s'abstient de communier, pour ne pas communier indignement; c'est de travailler à remplir saintement le devoir de la communion. Par une conséquence évidemment juste, lorsqu'arrivent ces précieux jours où Jésus-Christ veut faire son entrée dans vos cœurs, nous devons donc voir régner, dans vous, cette sainte agitation, dont Jérusalem fut autrefois remplie à sa vue, *Et cùm intrasset, commota est universa*

civitas. [Math. XXI. 10.]. Agitation d'un effort chrétien qui vous applique à bien connoître ce qu'il y a de griéveté dans les péchés que la conscience reproche; à bien vouloir ce qu'il y a de nécessaire dans la réparation que la pénitence exige; à bien détester ce qu'il y a de coupable dans les déréglemens dont la sincérité fait l'aveu; à bien employer ce qu'il y a d'utile dans les précautions que la prudence chrétienne suggère: agitation de la conscience, dont le calme séducteur cède à de salutaires remords; agitation du cœur où vienne se mêler, aux sentimens d'une vive douleur, celui d'une douce confiance; agitation de l'ame qui se partage alors entre ses regrets, ses résolutions, son espoir et son saint amour.

Les disciples de Jésus-Christ ne

lui demandèrent pas s'ils devoient lui préparer la Pâque; ils ne le consultèrent que sur la manière de cette préparation, *Ubi vis paremus tibi comedere Pascha?* [Mat. XXVI. 18.]. Et c'est à vous que Jésus-Christ répond comme à eux: Mon temps s'approche (non plus le temps de ses douleurs et de sa mort qu'il leur désignoit, mais celui de sa demeure et de son règne dans vous), *Tempus meum propè est.* [Ibid. 18.]. Et je veux, ajouta-t-il, faire la Pâque avec mes disciples, *Facio Pascha cum discipulis meis.* Réponse générale qui vous explique en détail, mes chers Auditeurs, ce que Jésus-Christ exige de vous. Puisqu'il veut célébrer la Pâque avec ses disciples, il faut donc que vous soyez véritablement disciples de Jésus-Christ, pour célébrer la Pâque avec lui. Ah! ce

n'est pas seulement avec vous, c'est dans vous qu'il vient renouveler cette mystérieuse et réelle solennité, *Apud te facio Pascha.* Il est lui-même, pour vous, le véritable Agneau pascal, dont étoit la figure de celui dont il étoit ordonné aux Juifs de se nourrir. C'est donc vous dont il faut écarter tout ce qui peut blesser la sainteté de sa présence; c'est donc vous qu'il faut purifier de tout ce qui peut souiller la sainteté de sa demeure; c'est donc vous qu'il faut orner de tout ce qui peut fixer la sainteté de ses perfections, *Apud te facio Pascha..... Facio Pascha cum discipulis meis.*

N'ajoutons rien à cette idée. Jésus-Christ veut se donner à vous: A la vue d'un si grand bienfait, quels désirs et quelle reconnoissance! Après un ordre si exprès de sa

part, quelle soumission, quelle docilité pour une action si grande et si sainte! Quelle préparation! quelles dispositions! Heureux si vous recevez saintement J.-C. pendant cette vie; c'est là le présage que vous régnerez éternellement avec lui dans l'autre. Je vous le souhaite.

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

LA CONSCIENCE.

Domine, hominem non habeo, ut cùm turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam.

Seigneur, je n'ai personne qui me jette dans la piscine, après que l'eau a été troublée. *Evang. de ce jour, S. Jean*, Ch. 5.

Ce secours nécessaire pour la guérison d'une infirmité corporelle,

et dont le Paralytique de l'Evangile se plaignoit d'être privé, Dieu nous l'offre constamment, Chrétiens auditeurs, pour le salut de notre ame, par la force de sa grâce; et c'est un effet précieux de cette grâce, que le mouvement imprimé dans notre Conscience.

Non-seulement la Conscience nous presse de remédier à nos maux, mais elle est attentive à nous faire prévoir nos dangers. Elle commence par nous instruire; et, si ses instructions sont inefficaces, elle y ajoute aussitôt ses accusations, afin qu'après avoir montré sans succès les routes de la justice, elle nous engage au moins à rentrer promptement dans celle de la pénitence.

Quel est en effet le caractère distinctif de la Conscience? C'est d'offrir des lumières et de produire

des remords. Ses lumières, c'est ce que j'appelle la règle de la Conscience; ses remords, c'est ce qui en devient le tourment, et par là même la ressource. Mais, de sa part, tout est dirigé au bien. Ne nous plaignons donc pas de n'avoir personne qui nous aide à l'opérer, puisque nous renfermons toujours au dedans de nous-mêmes l'activité d'un principe salutaire qui nous porte à la vertu, et qui s'efforce à nous retirer du péché. Il s'agit de nous appliquer à en suivre fidèlement les impressions.

Examinons à ce dessein, et c'est tout le plan de ce Discours, examinons comment il faut profiter des lumières de la Conscience, pour ne pas se rendre coupable; c'est le sujet de la première Partie. Comment, lorsqu'on est coupable, il

faut profiter de ses remords pour cesser de l'être; c'est la seconde. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Vous ne l'ignorez pas, Chrétiens auditeurs, on entend par le mot de Conscience cette lumière intérieure de notre raison, ce jugement de l'ame, qui nous découvrent ce que nous ordonne la loi de Dieu, et ce qu'elle nous défend, quand il s'agit d'en faire les œuvres, et de ne pas en enfreindre les préceptes. Nous sentons tous trop clairement ce que c'est que la Conscience, pour qu'il faille nous arrêter à la définir. Voyons uniquement comment il faut la consulter, pour ne pas nous rendre coupables. Je dis qu'il faut la consulter comme un guide

qui nous est donné par la sagesse de Dieu; voilà, dans nous, la céleste origine de la Conscience. Je dis qu'il faut la consulter par conséquent comme un guide dont la vraie sagesse ne nous permet jamais de nous écarter; voilà, sur nous, la suprême autorité de la Conscience. Développons, d'une manière simple et instructive, ces deux vérités.

Oui, mes chers Auditeurs, c'est Dieu lui-même qui, selon la parole du Prophête-Roi, a fait rejaillir sur nous un rayon de son éternelle lumière, et qui, pour nous faire connoître sa loi, a communiqué à notre raison une portion de cette sagesse incréée, dont la loi émane, *Signatum est super nos lumen vultûs tui.* [Psalm. IV. 7.]. C'est cette sagesse, devenue naturelle à

l'homme, qui a fait dire à S. Paul, parlant des nations qui n'avoient pas reçu la loi, qu'elles trouvoient une loi au fond de leur cœur; que les œuvres de la loi, c'est-à-dire que leurs devoirs y étoient écrits; que la raison publioit ainsi pour elles les ordres de la raison même, *Ipsi sibi sunt lex.* [Rom. II. 14.]. Il le dit plus formellement encore, lorsqu'il fait une mention expresse du témoignage que la Conscience leur rend, *Testimonium reddente illis conscientiâ ipsorum.* [Ib. 15.]. Et, pour ne rien omettre sur un point si important, il entre dans le détail de ces pensées diverses, de ces dissertations que l'ame fait intérieurement avec elle-même, et qui l'accusent lorsqu'elle fait le mal, ou qui la justifient quand elle agit bien, *Et inter se invi-*

cem cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus. [Ibid.].

Que personne, conclut S. Chrysostôme, ne s'écarte donc des routes de la vertu, sous prétexte qu'il les ignore. Dieu a donné à tous un guide qui les leur enseigne; et, au moment même de l'existence de l'homme, continue le saint Docteur, la connoissance de ses devoirs fut enracinée dans son ame, *Simul cum formatione hominis implantata est scientia faciendorum.* La Conscience est ce tribunal secret, ainsi que l'appelle S. Grégoire, que Dieu a établi dans le cœur des hommes, afin que pouvant se juger, ils puissent se conduire; et c'est ce tribunal qui nous représente celui de Dieu même, selon la belle pensée d'un Ancien qui n'a pas craint de dire que la Conscience est, pour tous

les hommes, comme un Dieu. Elle en est au moins sensiblement l'interprète. C'est Dieu qui nous parle par la voix de la Conscience; c'est Dieu qui nous dirige par la règle de la Conscience; c'est Dieu qui se plaint par les reproches de la Conscience; c'est Dieu qui nous menace par les terreurs de la Conscience; c'est Dieu qui nous applaudit par la paix de la Conscience; c'est Dieu qui nous fait entrevoir ses jugemens par les jugemens de la Conscience, *Mortalibus cunctis Conscientia est Deus.*

Et, pour mieux apercevoir comment elle est l'organe de Dieu, remarquez combien elle en retrace les caractères. D'abord, quelle universalité dans ses impressions! Parmi les hommes, il en est dont la simplicité et l'ignorance laisseroient

presque douter s'ils sont susceptibles d'instruction. Mais il n'en est point que leur propre Conscience n'éclaire. Loin de plusieurs d'entre eux, ou les captieuses subtilités du raisonnement, ou les ténébreuses ambiguités des systèmes, ou la marche épineuse des discussions. Une voix plus forte leur dit clairement, avec une éloquente brièveté : Voilà la vertu, voilà le vice. Souvent ils seroient hors d'état de discourir sur l'un et sur l'autre; ils ne savent pas s'exprimer, mais ils savent sentir et connoître. La Conscience parle un langage qui est à la portée de tous. Celui par lequel Dieu s'annonce, et celui par lequel la Conscience s'explique, sont universellement entendus.

Et quel langage! C'est surtout ici, Chrétiens auditeurs, que la

conformité est frappante. Dieu a toujours le droit et le pouvoir de parler à nos cœurs; c'est aussi le propre de la Conscience. En vain nous voulons la fuir, nous ne l'évitons pas. Elle mêle l'énergie de ses avertissemens à l'importance des affaires que nous traitons, à l'ardeur des plaisirs auxquels nous nous livrons, aux artificieuses ténèbres dont nous nous couvrons, à l'illusion des apparences que nous affectons. Ne puis-je pas le dire? Comme rien ne se dérobe à la science de Dieu, dont la présence nous investit, ainsi rien n'échappe à la Conscience. Elle porte sa lumière jusques dans les replis de l'ame, elle en dévoile les intentions, elle en sonde les pensées, elle en démêle les désirs, elle en connoît les agitations; et, lorsqu'elle prononce sur ces divers objets,

quelle équité! quelle inflexibilité! quelle autorité! quelle efficacité!

Non, mes Frères, rien n'est plus équitable que le jugement de la Conscience. Et de là vient que souvent il nous arrive de renvoyer les hommes au jugement de la leur, et de consentir même à la prendre pour arbître des contestations ou des intérêts qui pourroient nous diviser: J'en appelle, et je m'en rapporte à votre Conscience; ainsi, vous entendons plusieurs fois vous exprimer. Pourquoi? Parce que nous savons tous que, quand la Conscience est droite, ses regrets sont justes; et parce qu'un sentiment intime nous apprend qu'il faudroit trahir la nôtre pour trahir la vérité.

Juge incorruptible dont la séduction ne peut fléchir la droiture. La Conscience pourroit nous dire

en un sens, comme le disoit le Fils de Dieu: *Mes paroles ne passeront pas;* tout ce qu'on leur oppose s'évanouit. Les prétextes, elle les rejette; les excuses, elle les apprécie; les justifications, elle les pèse; les motifs, elle les pénètre; l'imposture, elle la démasque. Immuable dans ses décisions, la Conscience ne varie point selon les caprices de l'imagination, les pensées de l'esprit, les inclinations du cœur. Toujours elle condamne ce qui est condamnable. Etouffez sa voix, s'il est possible, ou préparez-vous à l'entendre fulminer toujours contre les vices. Ni le préjugé qui les couvre, ni l'usage qui les enhardit, ni l'habitude qui en accumule les actes, ni les avantages qui en résultent, ne les accréditent auprès de la Conscience. Réveillez un moment la vôtre que vos lan-

gueurs ont peut-être assoupie. Fixez dans elle, avec attention, ce caractère de vérité que, pour un temps, l'erreur des passions altère, sans pouvoir jamais l'effacer; à l'instant, et d'un seul trait de lumière, elle vous peindra fidèlement vous-même à vous-même; il lui suffit d'offrir aux Pécheurs l'image de leurs désordres, pour les effrayer.

Vous serez vous-même soumis à son autorité, vous qui voyez tout subordonné à la vôtre. La voix du Seigneur, dit le Prophête, est une voix puissante qui brise les cèdres les plus élevés. [*Ps.* XXVIII. 8.]. Tel est l'effet de celle de la Conscience; elle se fait respecter de ceux devant qui toute autre voix seroit timide et tremblante. Les Maîtres du Monde ont dans elle un maître qui a le droit de commander. Que la flatterie, la politique, l'intérêt encensent

jusqu'à leurs vices; d'un ton absolu et dominant, la Conscience leur dit, comme Saint Jean-Baptiste à Hérode : Cela ne vous est pas permis, *Non licet.* [Math. XIV. 4.]; comme Nathan à David : Vous êtes le coupable, *Tu es ille vir.* [II. Reg. XII. 7.]. C'est au faîte des grandeurs, au comble de la puissance, au sein de la gloire, au milieu du tumultueux fracas des hommages, qu'elle tonne au fond de leur ame. Plutôt ils réduiroient la Terre au silence, que de surprendre ou de modérer les menaces de la Conscience. Dieu en a fait son ambassadeur auprès d'eux; elle leur parle en son nom, et leur intime ses volontés.

Combien sont efficaces les ordres qu'elle publie! Tel qui, dans l'Univers, ne craint rien, se redoute lui-même. Comme il est, au langage

de l'Ecriture, une flamme pénétrante qui sort de la parole divine, dont l'activité donne la terreur, et qui annonce le pouvoir suprême de celui dont elle vient, [*Heb.* IV. 12.]; plus formidable que toutes les autres, la voix de la Conscience fait, sur le cœur, l'impression la plus vive et la plus profonde; elle agite, elle trouble, elle épouvante, elle confond. Elle n'a besoin que de sa propre efficacité; c'est elle qui la communique à toute voix étrangère, et toute accusation du dehors est sans force pour celui qui n'a pas à soutenir le reproche de sa Conscience. A ces traits, pouvons-nous méconnoître que Dieu l'a destinée à le remplacer en quelque sorte lui-même? Que dis-je? Ne retrouvez-vous pas sensiblement ce Dieu dans votre Conscience? Non, non,

hommes impies! elle ne cesse point de proclamer les droits de Dieu. Tandis que votre raison vous contraint à en avouer l'existence, la Conscience imprime dans votre ame la sagesse de sa loi, la nécessité de la soumission, l'amour de l'ordre, le malheur, le crime, le châtiment de la rebellion. Elle atteste aussi hautement dans vous les droits de la vertu, hommes pécheurs! que la Conscience y rappelle si constamment par l'attrait du bien, par la honte du vice, par les agitations de l'inquiétude, par le sentiment même qui vous force à abandonner vos déréglemens. Ainsi, est-il d'une vérité palpable que Dieu se rend présent à vous et dans vous par la Conscience. L'impiété et le libertinage en laisseront échapper le sincère

aveu, si un reste de bonne foi permet de leur opposer le langage de la Conscience.

D'où il suit, par une conséquence également juste et naturelle, que la véritable sagesse nous défend de nous écarter d'un guide que nous a donné la sagesse même de Dieu. Ce qui a fait dire à un des hommes les plus célèbres parmi les Anciens, et regardé comme un des oracles de la sagesse humaine : Dieu a confié les hommes à la garde de leur Conscience. Aussi, c'est un principe généralement avoué, qu'il n'est jamais permis d'agir contre les jugemens qu'elle forme ; et que, selon la parole expresse de S. Paul, tout ce qui n'est pas conforme à cette règle, est par là même déréglé, *Omne quod non est ex fide, peccatum est.* [Rom. XIV. 23]. La raison en est sensible. Dieu peut-il regar-

der comme innocente, dans nous, une action que la loi de la Conscience, gravée par lui dans nos cœurs, nous représente elle-même comme coupable ? Ses yeux sont-ils moins purs ou moins pénétrans que les nôtres, et leur déroberons-nous un crime qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous déguiser ? Maxime inviolable, maxime sacrée dans la morale, et sans laquelle l'ordre des mœurs seroit visiblement anéanti; puisque l'ordre des mœurs n'est jamais blessé, sans les vives réclamations de la Conscience.

Réclamations, prenez garde, Chrétiens auditeurs, qui imposent une obligation si étroite en matière de devoirs, que le seul doute de la Conscience vous oppose une barrière que vous ne devez jamais franchir. Vérité si conforme à la raison, que nous la voyons appuyée

par des Sages uniquement éclairés par ses lumières. C'est enseigner le vrai, disòit un des plus beaux Génies de la profane antiquité, que d'interdire toute action dont la justice est incertaine, *Bene præcipiunt qui vetant quidquam agere quod dubites æquum sit an iniquum.* [Cic. de Offic.]. Pourquoi ? Parce que vous n'avez point une règle sûre, dès que votre Conscience flottante et douteuse cesse de vous la présenter; parce que vous vous exposez témérairement à vous rendre criminel, dès que vous doutez si ce que vous faites n'est pas crime; et parce que c'est consentir audacieusement à outrager Dieu, que d'oser vous permettre ce que, peut-être, selon vos propres idées, Dieu regarde comme un outrage! Appelez donc alors à votre conseil la saine raison dont il vous a donné

l'appui. Si, trop agitée, trop obscurcie, elle vous refusoit ses lumières, empruntez le secours de celle d'autrui, vous n'éviterez pas l'écueil, si vous marchez imprudemment au milieu des ténèbres qui le couvrent. La suprême grandeur du Maître auquel il faut obéir, exige de votre part l'exactitude des précautions pour la docilité de l'obéissance. Avec quel soin vous les prendriez, s'il s'agissoit pour vous de quelque grand intérêt, de celui de la fortune, de la réputation, de la vie! Vous croiriez-vous permis d'exposer au hasard des intérêts plus grands encore, ceux de la vertu, ceux de votre ame, ceux de la gloire de Dieu et de sa souveraine autorité?

Concluez, mes chers Auditeurs, et c'est la conséquence pratique qui doit être le mobile de vos démarches,

concluez que ce que vous faites dans le doute, et malgré le doute d'une Conscience indécise, est décidément un péché; qu'une parole de vérité, suivant l'oracle de l'Esprit saint, doit précéder toutes vos œuvres, *Ante omnia opera tua verbum verax prœcedat te.* [Eccl. XXXVI. 20.]. Concluez, et c'est la conséquence nécessaire pour chaque jour et pour chaque moment; concluez que la Conscience doit présider à tout, discerner tout, diriger tout, les projets, les affaires, les amusemens. Ne vous alarmez pas de ce détail; il ne faut à l'ame qu'un coup-d'œil, pourvu que la droiture de ses intentions accompagne la pénétration de ses vues. Autant elle est féconde en réflexions, autant elle est prompte à les produire. C'est donc à la sage certitude des décisions à dissiper la

prudence des doutes, (Je dis la prudence des doutes, et je n'ai garde de mettre au nombre des doutes que la prudence forme, ceux qui ont leur principe dans une scrupuleuse timidité); concluez, et c'est la triste conséquence qui doit animer votre repentir, concluez combien de fois vous vous êtes rendus coupables, en ne craignant pas assez de le devenir. Quoi, en effet, de plus ordinaire, parmi les Mondains, que de compter pour rien les indécisions de la Conscience, de regarder comme innocent ce qui ne paroît pas évidemment criminel, et de se croire positivement absous, dès que formellement ils ne se condamnent pas! Obscurité funeste et volontaire d'une conduite dont ils peuvent à peine se rendre compte dans les tardives agitations d'une Conscience qui, à

la lumière de Dieu, se reproche enfin des doutes qu'elle n'eut pas la sagesse d'éclaircir, et qu'elle eut l'imprudence de braver. Ils accusent alors, et ils le doivent, ils accusent ces doutes mêmes destinés à les prémunir contre le danger des occasions, les séductions des sociétés, l'injustice des conventions, la contagion de quelques exemples; et, trop ordinairement, ces doutes que, par une première faute, on négligea d'approfondir, furent suivis des fatales suites qu'on ne peut que déplorer.

Il est donc, pour vous, Chrétiens auditeurs, une règle qui renferme toutes les autres, puisqu'elle en est l'application; c'est la loi de la Conscience, formée par les vrais principes du Christianisme. Règle invariable, et que rien ne doit af-

foiblir. Supérieure à toutes les circonstances, qu'elle soit au dedans de vous un bouclier contre tous les traits réunis. Que les passions frémissent, que les dangers alarment, que l'amitié sollicite, que la répugnance s'oppose, que l'intérêt engage, que la mort même menace; tout doit céder à la voix de la Conscience. Celle des Persécuteurs et des Tyrans ne put pas réussir à faire des Apostats, quand celle de la Conscience animoit l'intrépidité qui fait les Martyrs. C'est répondre à tout, que de dire avec l'Apôtre : Ce qui me dirige, c'est la Conscience, *Propter Conscientiam.* [Rom. XII. 3.].

Règle honorable. Vous le savez, mes Frères, de quels mépris n'accablent point les hommes, ceux qui, en contradiction avec leur

Conscience, pensent d'une manière, agissent d'une autre, et font contraster la perversité de la conduite avec la droiture de la raison! Ames viles et rampantes qui n'ont point de caractère; aussi fragiles que ces arbrisseaux que les vents plient à leur gré, on les voit ne se régler que sur autrui; ne se déterminer que selon l'occasion; n'avoir de fixe que l'inconstance; se prêter, se livrer même à des vues qu'intérieurement ils désavouent, et réunir, à un respect forcé pour la vertu, la honteuse lâcheté qui la trahit Un homme sans Conscience, ou ce qui est le même, un homme qui en viole les lois! Ah! mes chers Auditeurs, j'en appelle ici à vos propres idées, ne vous tracent-elles pas l'odieuse image de tous les excès? Homme sans foi, il se

manque à lui-même; homme sans honneur, il sacrifie ses devoirs; homme sans courage, il connoît la vérité, et il l'immole à l'erreur; homme hypocrite, il dément par ses œuvres ce qu'il atteste par ses paroles; homme dangereux, est-il un crime qui puisse le saisir efficacement d'effroi, quand il est sourd au langage de la Conscience qui en représente l'horreur? Qu'il est différent, celui que son langage trouve docile! A la suite des vertus dont la Conscience est le sûr garant, marchent l'estime, la confiance, le respect qu'elles attirent. Dieu le voit du même œil; il applaudit à la sincérité d'une ame droite qui met sa gloire à mériter le témoignage favorable de sa Conscience. Ainsi pensoit Saint Paul, *Gloria nostra hæc est: testimonium*

Conscientiæ nostræ. [II. Cor. I. 12.].

Règle consolante : Il est des peines attachées à la pratique du bien. Mais, à la générosité qui les supporte, est réunie une douce satisfaction qui en est la première récompense; et le plaisir d'avoir bien fait, dédommage abondamment de ce qu'il en a coûté pour bien faire. Je le sais, mes Frères, depuis longtemps l'expérience a démontré l'injustice des hommes à l'égard de la vertu. La raillerie la travestit, la méchanceté la calomnie, l'impiété l'insulte, la fureur l'opprime; mais, au milieu de tant d'assauts, la Conscience lui ouvre un asile. Calmer les agitations de l'esprit, appaiser les révoltes du cœur, introduire la sérénité dans l'ame, même au sein de l'orage,

imprimer jusques sur le front un air d'innocence qui en devient l'indice; c'est l'ouvrage d'une bonne Conscience. Notre Conscience ne nous dit point : Lequel de nous est le coupable? Les frères de Joseph répondent paisiblement à l'accusation simulée dont on les charge : Notre Conscience ne nous reproche point ce crime, *Non est in nostrâ Conscientiâ quis posuerit eam* [Gen. XLIII. 22.]. Condamnée à la mort, et marchant au supplice, Suzanne oppose le témoignage que sa Conscience rend à sa vertu, à celui de l'imposture qui en veut à sa vie, *Tu scis quia falsum testimonium tulerunt contrà me.* [Dan. XIII. 43.]. Non, celui que sa Conscience console, ne succombe pas aisément sous le poids des malheurs qu'il éprouve. La véritable infortune est dans le

crime; le solide adoucissement est de pouvoir se répondre qu'on n'a pas mérité les rigueurs de la punition, *Nihil mihi conscius sum* [1.Cor. IV. 4].

Enfin, c'est la règle la plus sûre pour se juger soi-même. S'il est vrai qu'il est dangereux de s'aveugler dans sa propre cause; il est certain aussi que nous pouvons être, sur plusieurs objets, nos juges les plus éclairés. Nous nous connoissons trop peu, sans doute; mais les hommes nous connoissent moins encore. Dieu seul nous pénètre; et sa lumière, réfléchie par la Conscience, répand dans notre ame un jour qu'elle seule aperçoit. De notre part, les apparences peuvent faire illusion aux yeux qui nous observent; mais, de la part des hommes, les suffrages ne peuvent pas toujours nous séduire. Et, comme souvent nous n'avons

point à rougir des choses dont on nous blâme; plus d'une fois nous blâmons intérieurement, dans nous, les mêmes actions auxquelles le Monde applaudit. C'est que l'hypocrisie ne peut pas étendre son voile jusques sur la Conscience. Celle-ci nous voit et nous peint tels que nous sommes; et, lors même qu'elle nous condamne, elle nous force à entendre et à respecter ses arrêts. Voilà pourquoi, ames trop craintives! pour vous rassurer contre les terreurs de l'imagination; pour vous rendre la paix que la vertu procure, et que le Tentateur vous dispute; pour vous convaincre que vous marchez dans les voies de Dieu, que vous êtes à lui; nous opposons à vos frayeurs la pureté de vos vues; et nous sommes autorisés à vous inspirer une humble confiance, dès

que vous pouvez emprunter les paroles de l'Apôtre: Ma Conscience m'est témoin de ma droiture, *Testimonium mihi perhibente Conscientiâ.* [Rom. IX. 1.]. Consultons donc ses lumières, pour ne pas nous rendre coupables; et, si nous le sommes, profitons de ses remords pour cesser de l'être.

SECONDE PARTIE.

Qu'il est sensible le changement que le péché opère dans l'homme! Non-seulement aux yeux de Dieu la différence est énorme entre le Pécheur et le Juste; mais l'homme, qui de juste devient pécheur, en est lui-même frappé; et, s'il ne l'étoit pas, une Conscience qui seroit muette dans lui, seroit pour lui le dernier malheur. Que ne perd-on point, en perdant la grâce! Salo-

mon regardoit la sagesse comme le principe de tous les biens. Hélas! tous les véritables biens s'évanouissent en effet avec la sagesse. La paix, le repos, la tranquillité, la solide gloire n'habitent point avec le péché. Il n'est de vrai bonheur que pour la vertu; et, pour me borner à mon sujet, comparez, Chrétiens auditeurs, les effets de la Conscience dans ceux qu'elle dirige, et dans ceux qu'elle accuse. Aux uns, elle est un guide qui les éclaire de son flambeau, aux autres, elle est un bourreau qui les déchire avec son glaive. Ceux-là s'empressent à en entendre la voix, ceux-ci frémissent épouvantés par ses cris; et c'est votre miséricorde, ô mon Dieu, qui laisse encore à ces Coupables la ressource de la Conscience. Mais qu'ils en écoutent donc les reproches avec une atten-

tion exacte, c'est un premier devoir; qu'ils cèdent ensuite à ces reproches avec une docilité entière, c'est une seconde obligation. Ce n'est que par là qu'ils rendront fructueux les secours de la Conscience.

Votre Conscience le sait; c'est l'expression dont use le Sage, en parlant de la conviction que l'on a de son péché, *Scit Conscientia tua.* [Eccl. VII. 23.]. Or, c'est précisément cette conviction de la Conscience qui jette le trouble dans elle; et, lorsqu'elle est troublée par le souvenir du crime, elle est bientôt en proie à la crainte du châtiment. Car, c'est le propre de l'iniquité, dit l'Esprit saint, d'enfanter les alarmes, et de produire contre elle-même un témoignage de condamnation, *Cum sit enim timida nequitia, dat testimonium*

condemnationis. [Sap. XVII. 10.]. Voilà porquoi il ajoute que de noirs augures se forment dans l'esprit d'un homme dont la Conscience est agitée par la vue de ses désordres, *Præsumit sæva perturbata Conscientia.* [Ibid.]. C'est ce qui a fait dire à Salomon: Que le Méchant fuit sans être poursuivi de personne, [*Prov.* XXVIII. 1.]; à Job: Que son oreille est toujours frappée d'un bruit effrayant. [*Job.* XV. 21.]. D'où S. Ambroise conclut que le péché est un fardeau si onéreux à la Conscience, qu'elle en exerce sur elle-même la première punition, *Ita gravis culpa est Conscientiæ, ut sine judice ipsa se puniat.* Remords cruels en eux-mêmes; mais qui, dans les desseins de Dieu, sont une grâce par laquelle il prépare au repentir. Je distingue donc ici le repentir efficace du

simple remords. Le remords, à parler exactement, peut n'être que le sentiment d'une ame coupable; le repentir est le sentiment d'une ame touchée. Le remords est la fuite naturelle du péché; le repentir est le propre de la pénitence. Le remords annonce la griéveté de la faute; le repentir en sollicite le pardon. Le remords remue la Conscience; le repentir la purifie. Mais, s'il est vrai que le repentir suppose la vivacité du remords; malheureusement le remords ne produit pas toujours l'efficacité du repentir. Pourquoi? Le voici, Chrétiens auditeurs, et c'est ce que je vous prie d'observer.

Je le disois, il y a quelques momens, la Conscience parle dans nous, malgré nous. Il est rare, (et c'est alors tout ensemble le prodige de l'iniquité des hommes,

et le plus redoutable effet de la vengeance de Dieu); il est rare que la voix de la Conscience ne force pas les barrières que cherchent à lui opposer l'aveuglement ou l'obstination. Comment donc m'arrêtai-je à exhorter les Pécheurs à écouter ses reproches, si ses reproches sont de nature à se faire entendre même de ceux qui craignent le plus de les écouter? Rien n'est plus facile, Chrétiens auditeurs, que d'en rendre sensible l'explication.

Ce que j'entends par l'attention qu'il faut prêter aux remords de la Conscience, c'est cette discussion réfléchie, dans laquelle on entre pour s'examiner en détail, sur les mêmes objets, contre lesquels la Conscience réclame. C'est ce soin soutenu de confronter, si je puis employer ce terme, la Conscience qui accuse, avec les

œuvres qui sont la matière de ses accusations. C'est ce discernement prudent et sage qui rapproche, de la loi qui nous oblige, le témoignage de la Conscience qui se plaint de nos infractions. C'est la réponse de soi-même à soi-même; c'est enfin l'aveu que la Conscience qui nous a convaincus, fait succéder à la preuve, sur laquelle est fondée la conviction. Ainsi le fit David; il écoute humblement le Prophête; et, à l'instant, il confesse hautement son péché, *Peccavi Domino.* [II. Reg. XII. 13.].

Or, voilà ce que ne font point la plupart des Pêcheurs. Ce n'est pas que l'illusion, portée à son comble, les mette entièrement à l'abri des poursuites de leur Conscience. Non : ses gémissemens ne cessent de les avertir que le péché a blessé leur ame. Mais, au

lieu de s'appliquer à connoître le danger de cette blessure mortelle, et à la sonder, ils ne s'occupent qu'à s'en dissimuler la profondeur. La Conscience leur parle; oui, sans doute, et son langage est accablant; que font-ils alors? Par un intérêt secret, ils s'efforcent à convertir ce langage en un bruit sourd, qui fatigue, à la vérité, qui inquiète, qui importune, et qui cependant paroît moins terrible, parce qu'il est moins décisif. Comme le flambeau de la Conscience répandroit un trop grand jour, ils font servir ou le mouvement des affaires, ou le cercle des plaisirs, ou l'étourdissement du Monde, à réduire son effrayant éclat à d'inévitables, mais stériles lueurs.

Peut être, à ce moment, mes chers Auditeurs, dans quelques-uns de ceux qui m'entendent, la Cons-

cience se réveille. Déja ils cherchent, dans la distraction de leurs pensées, quelque artificieux moyen de se soustraire à ses impressions. Et, parce que l'éloquence d'une conviction intime soutiendroit efficacement, dans eux, la foiblesse de mes paroles, ils mettront leur industrie à en ralentir l'effet. Comment ? En se bornant à quelque idée générale, qui ne puisse avoir aucune influence particulière sur leur conduite. Ainsi, par un aveu rapide, que la force de la vérité arrache, ils se diront à eux-mêmes : Il est vrai, je suis coupable, je le sais, ma Conscience me le dit. Aveu qui embrasse tout, et dont il ne résulte rien. Tout détail leur est étranger, ils le redoutent et ils l'évitent. C'est à moi, puisque ce détail leur est nécessaire, de ne pas le leur épargner.

Je deviens donc ici, mes Frères, l'organe de votre Conscience; et, puisque votre Conscience est elle-même, par rapport à vous, l'organe de Dieu; je puis vous dire aujourd'hui, comme le disoient autrefois les Prophêtes: Voici ce que vous dit le Seigneur: *Hæc dicit Dominus.* De sa part, en son nom, et par son autorité, non-seulement la Conscience vous accuse; mais elle accuse et le principe, et les progrès, et le nombre, et les suites de vos péchés. Elle ne vous dit pas simplement: vous êtes Pécheurs; elle vous rappelle depuis quel temps vous l'êtes; elle vous montre en combien de manières vous l'êtes; elle vous expose jusqu'à quel point vous l'êtes.

Vous entendez murmurer la Conscience d'une vie toute mondaine qu'elle vous reproche. Ce n'en est

point assez. Entendez-la vous développer plus clairement ce que renferme cette accusation. Une dissipation excessive, le plus dangereux peut-être de tous les maux, quoique le moins apparent, puisqu'il peut les produire et les favoriser tous; une continuité d'occupations, dont le vide vous rend oisif, et dont la stérilité remplace l'importance des soins les plus nécessaires, et des plus essentiels devoirs; des amusemens dont la nature forme l'écueil; des spectacles, dont un pernicieux attrait prépare et fait chérir les pièges; des sociétés, dont les principes combattent ceux de la sagesse chrétienne; le sensible affoiblissement de l'esprit de religion; l'idée de ses vertus altérée; le goût de ses maximes éteint; une effrayante tiédeur dans ses exercices;

presque aucun soin de votre ame ; l'oubli de ses plus grands et de ses plus chers intérêts ; les prestiges du temps qui vous dérobent la vue de l'éternité ; la vie qui s'écoule, sans prévoir qu'il faudra en rendre compte : c'est sous ces traits que la Conscience vous dépeindroit la vie du Monde.

Vous ne pouvez pas, sans doute, vous faire illusion sur la sévérité de l'arrêt que prononce la Conscience, dès que vous nourrissez une inclination que la loi défend. Mais voyez plus distinctement ce qu'elle y trouve de condamnable : Des assiduités criminelles, des sentimens passionnés, des discours séducteurs, de scandaleuses leçons, de contagieux exemples ; votre raison obscurcie par le trouble de la passion ; cette même passion dont vous n'accusez que la force, librement

entretenue par la détermination de la volonté; nulle précaution, nul recours, ni dans la prudence de la fuite, ni dans la ressource de la prière; les péchés d'autrui devenus la suite et l'effet des vôtres; un état habituel de dérèglement, caché peut-être aux yeux du Monde, mais qui, surement, aux yeux de Dieu, est un état de mort: Tel est celui dans lequel vous représentera votre Conscience.

Vous essayez presque de justifier, au tribunal de la Conscience, l'indiscrète curiosité qui vous met en main de licencieux ouvrages. A ses plus légitimes réclamations, vous opposez ou le désir de vous instruire, ou le prétendu droit de vous amuser. Mais qu'aurez-vous à répondre, lorsqu'elle vous convaincra, par les funestes impressions qui résultent de ces lectures, de l'im-

prudente et coupable témérité qui en affronte le péril : le cœur amolli par les peintures du vice; l'esprit aveuglé par les impostures de l'erreur; la foi chancelante; l'ignorance des preuves qui l'affermissent, succombant aux calomnies insidieuses qui la combattent; les systèmes de l'impiété adoptés, ses maximes préconisées, ses blasphêmes répétés, sa sacrilége audace vous tenant lieu de témoignage et d'autorité : ah! voilà ce qui fait gémir si vivement votre Conscience.

Il ne vous faut, je l'avoue, qu'un simple coup-d'œil, pour apercevoir l'empire qu'exerce sur vous une cupidité dont est souillée la Conscience. Mais combien une vue plus attentive vous en découvriroit de pernicieux effets! Combien de manœuvres que l'équité réprouve; de

moyens que proscrit la droiture; d'industries dont la probité rougit! Que d'avidité dans les entreprises; que d'injustices dans leur exécution; que de dureté dans les poursuites; et de là, par une insensibilité dont l'aveugle amour des richesses vous dérobe la honte et le crime, quelle indifférence cruelle pour les malheureux que la fortune délaisse! Quel abandon, quels refus sont le détestable fruit de l'attachement odieux que vous avez pour les vôtres! Autant d'objets sur lesquels vous éclaireroit, et, à juste titre, vous effrayeroit votre Conscience.

Eh! que ne diroit-elle point à ces demi-Chrétiens qui se flattent de l'écouter encore et de la suivre, parce qu'ils n'en ont pas décidément rejeté tous les avertissemens? Non, elle ne se borne pas à censurer leur indolence dans le service

de Dieu; aisément ils avoueront leur langueur; reproche vague, dont ils n'ont garde d'analyser les motifs. Mais l'éloignement habituel des temples du Seigneur ou l'irrévérence qui les profane; mais l'omission de certaines observances essentielles au culte divin, telles que, dans les jours marqués, l'assistance au sacrifice de l'autel, ou de pures apparences dans la manière de les remplir; mais la désertion constante de la table de J.-C., ou d'insuffisantes dispositions qui en convertissent l'approche en un monstrueux abus; mais le contraste des principes qu'on paroît respecter, avec la conduite qu'on se permet; mais la profession des dogmes de l'Eglise, souvent démentie par l'infraction de l'abstinence et du jeûne qu'elle prescrit; mais l'opposition de la morale et des mœurs;

mais ce nombre de fautes, suite nécessaire de l'aveuglement qui les méconnoît, et du défaut volontaire d'instruction qui en fait ignorer la grièveté; mais ce peu de réserve dans les pensées, cette légèreté inconsidérée dans les paroles; cet abandon de son esprit, de son cœur, de tout soi-même aux goûts de la nature: dans ce triste et trop sûr détail, quelle ample matière aux réflexions que suggèreroit la Conscience!

Ah! si l'on lui laissoit la liberté de faire sur elle-même un sérieux retour; à la suite de ses recherches, combien d'hommes observeroient utilement dans eux ce qu'ils remarquent si facilement dans les autres! Vous ne l'ignorez pas, Chrétiens auditeurs, c'est le défaut de Conscience que journellement et de toutes parts on accuse dans le

Monde. Entendez le cri public, quelles idées il présente! La négligence dans les fonctions les plus sacrées; les longueurs dans les affaires les plus pressantes; les ruses et les détours dans les objets les plus simples; les excès révoltans dans l'abus du pouvoir, ou, dans son usage, une pernicieuse foiblesse qui favorise les désordres; la distraction des plaisirs qui éloigne les forces de la vigilance; l'inattention d'un esprit frivole, au lieu de l'exactitude d'une ponctuelle fidélité; le vil intérêt qui usurpe le nom de justice; la mauvaise foi sous le masque de l'industrie; la fraude excusée par la misère; de fausses prétentions soutenues à la faveur de quelques véritables droits dans ceux-ci, une indécente vanité, de basses jalousies dans ceux-là.

De la part de ceux qui protègent, des préférences injustes; des voies tortueuses de la part de ceux qui parviennent; ici la malignité de la raillerie; là les traits cruels de la médisance; de tous côtés, les animosités, les haines, les vengeances, la volonté de nuire: tel est, en abrégé, le portrait du Monde, tracé par le Monde même. De là, cette réciprocité de soupçons, cette défiance presque universelle, ces craintes fondées sur le règne des vices; et le règne des vices établi et reconnu, partout où ne règne pas la Conscience.

Or, d'où viennent ces reproches, malheureusement trop justes, à l'égard des hommes vus en général? C'est qu'il en est peu qui se les fassent à eux-mêmes à l'aide de la réflexion. La Conscience les distri-

bueroit à chacun. Qu'il ose les former, celui qui en est à l'abri, leur diroit-elle comme J.-C. aux Pharisiens; [*Math.* XXIII. 26], et, à l'exemple ceux-ci, chacun frappé de ses propres fautes, se verroit forcé à les reconnoître. Au lieu de déclamer, par une indignation stérile, contre les torts de la multitude, on sentiroit l'obligation d'avouer les siens, et de les réparer. Premier effet de l'attention qu'on doit prêter aux remords de la Conscience. Ce n'en est pas assez encore: il est un second devoir à remplir, c'est celui de l'extrême docilité qui leur cède.

Ce seroit, mes chers Auditeurs, joindre le malheur de l'endurcissement au désordre du crime, que de reconnoître son péché, sans vouloir cesser d'être pécheur. Eh!

quel sera, pour vous, le terrible effet de la voix de Dieu qui vous rappelle, si vous n'y répondez que par l'obstination d'un cœur qui lui résiste! Oserez-vous dire: Je me condamne, et je ne puis me résoudre à me réformer? Combien cependant en est-il qui, pleinement convaincus de leurs égaremens, se laissent abattre par les difficultés du retour; et qui, en avouant que leur Conscience n'est pas tranquille, se refusent aux moyens de la tranquilliser! Ils ne peuvent pas gêner dans elle la liberté avec laquelle elle se déclare, et ils lui disputent le triomphe qui doit les lui soumettre. Ils sont coupables, et ils sont éclairés. Ah! ils sont donc doublement malheureux, s'ils persistent à être rebelles.

Est-il, en effet, mes chers Audi-

teurs, une situation plus dure que de renfermer toujours dans soi-même et le péché qui produit le remords, et le remords qui tend à détruire le péché? Tourment affreux pour la Conscience, lorsqu'elle ne réussit pas à étouffer aucun des deux! Supposez le péché sans le remords, du moins on pourroit en goûter les douceurs; supposez le remords qui conduit à l'expiation du péché, du moins on jouit des consolations de la pénitence. Mais, tout ensemble, le péché et le remords, quel état! La violence ne peut en être bien connue que de ceux qu'une fatale expérience en instruit. C'est là cette douleur profonde qui va jusqu'à la division de l'ame: en même temps, elle veut le péché, et elle le déteste; il la contente, et il la ronge; il la flatte et

il la désespère. Chacun à sa manière lui donne la mort; le péché par sa malice; le remords par ses terreurs; le péché par la perte de la grâce; le remords par la perte du repos; le péché par ses effets; le remords par sa stérilité; le péché par ses ravages; le remords par ses supplices. Ah! l'on ne trouve dans sa Conscience que des tortures, lorsqu'on n'y puise pas des secours.

Mais quel est le moyen d'en faire usage? Il n'en est qu'un, mes chers Auditeurs, c'est une obéissance entière à ses ordres. N'espérez pas employer avec succès des voies de conciliation qui, tout-à-la-fois, ménagent et les droits de la Conscience, et l'intérêt des penchans. Volontiers, j'appliquerois à la Conscience la parole de ce Créancier sévère, dont l'Evangile fait mention, et qui exige de son débiteur

tout ce qu'il lui doit. Il n'est ni modération, ni accommodement, *Redde quod debes.* [Math. XXVI. 28]. Je dirois plus encore; et, prêtant à la Conscience la sentence prononcée par J.-C. même, je crois l'entendre vous répéter : Non, vous ne sortirez point du douloureux état dans lequel je vous retiens, que vous n'ayez totalement satisfait. Toujours dans les ténèbres, dans la perplexité, dans la frayeur et dans le danger, parce que vous êtes dans le péché; vous ne reverrez plus ces jours purs et serins que la paisible vertu fait naître; c'est à la vertu seule à opérer votre délivrance, *Non exies indè, donec reddas novissimum quadrantem.* [Math. V. 26.].

Ainsi, par la force impérieuse de son langage, la Conscience veut obtenir ce qu'elle demande par la

vivacité de ses reproches; et, si elle irrite le sentiment de vos maux, c'est pour en accélérer la guérison.

Hâtez-vous donc, hâtez-vous de confier humblement, à un Ministre de la pénitence, le sincère aveu des péchés dont le souvenir vous poursuit. Ils sont pour vous un pesant fardeau dont vous ne vous délivrerez qu'au sacré tribunal que la bonté de Dieu vous ouvre, et où elle vous appelle. Entrez-y avec la réalité d'une douleur chrétienne qui les déteste; j'ose en répondre, vous en sortirez avec la joie sensible et pure que fait éprouver l'espérance de leur pardon. Mais, tant qu'un silence obstiné ou un sacrilège déguisement les concentrera dans un cœur coupable, leur poids accablera votre Conscience. Ce n'est qu'en la purifiant, que vous réussirez à la soulager.

Faites rentrer, dans les mains du possesseur légitime, des biens dont l'usurpation a grossi les vôtres. Qu'importe qu'autour de vous se taisent toutes les lois, et que de spécieux dehors dérobent au mépris des hommes l'iniquité de vos prétentions? Au milieu même de vos possessions, en apparence tranquilles, la loi de la Conscience vous les dispute; elle en empoisonne les douceurs, parce qu'elle les réprouve. Elle fera de votre injuste prospérité, l'instrument de votre infortune. Cédez-lui la portion qu'elle réclame; ou vous ne goûterez jamais paisiblement le prix de ce qui vous appartient.

Vous refusez de rompre cet attachement criminel, de vous arracher à une occasion dont le danger prochain vous est marqué par le nombre de vos chutes. Eh bien! à

l'appas du péril qui vous attire, la Conscience ne cessera pas d'opposer le malheur certain de la perte qui vous attend. Toujours ses menaces vous suivront, si sa voix n'est pas votre guide; elle ne vous laissera entrevoir de sûreté que dans la fuite, et n'hésitez pas. Ou un généreux éloignement de cet objet pendant la vie, ou une éternelle séparation de Dieu à la mort.

Ennemis irréconciliables que dévore l'amertume de la haine, la Charité chrétienne, dont la Conscience vous rappelle la loi, peut seule appaiser les inquiétudes de votre inimitié. Devenue ennemie de votre repos par la continuité de ses cris, la Conscience ajoutera aux ressentimens dont votre cœur est troublé, l'effrayante image du sort qu'ils vous préparent. Elle

vous peindra un Dieu inexorable pour vous, si vous-mêmes êtes inflexibles. Eh! comment jouir du plaisir de vous venger dans le temps, en pensant qu'il n'y aura pour vous qu'un Dieu vengeur dans l'Eternité?

Que la subtilité de l'erreur vous ait séduit; que quelque grand intérêt en appuye encore la séduction; il n'en est pas moins certain que la vérité seule a sur vous des droits. Aussi, conformément à l'oracle exprès de Jésus-Christ, la Conscience ne connoît et n'admet d'autres décisions que celles de l'Eglise. Elle en fera donc toujours retentir les anathêmes contre l'orgueilleuse indocilité qui en rejette les enseignemens. Voulez-vous sincèrement vous y soustraire? Ne mettez à votre soumission aucune réserve, et réunissez-vous aux vrais

Fidèles par les sentimens d'une entière fidélité.

C'est moi que vous persécutez, dit autrefois Jésus-Christ à Saül, d'une manière frappante; c'est à ma volonté, c'est à ma grâce que vous résistez; résistance pénible et dure, *Durum est contrà stimulum calcitrare.* [Act. XXVI. 14.]. Et voilà, Pécheurs, ce que Dieu ne cessera de vous adresser par la voix intérieure de la Conscience. Toujours sensiblement importune, jusqu'à ce qu'elle devienne pleinement salutaire, elle ne vous rendra la paix avec vous-mêmes, qu'après vous avoir remis en paix avec Dieu. Elle ne vous ouvrira la route du vrai bonheur, qu'en vous faisant marcher dans celle de la vertu. Jusqu'alors contraire à vous-mêmes, en faisant le mal, vous gémirez de ne pas faire le bien; vous sentirez

les chaînes de votre esclavage, et vous serez contraints à vous en imputer le crime. D'une part, la force des passions; de l'autre, les efforts de la Conscience, voudront s'arroger le droit de vous gouverner. Votre cœur, cruellement déchiré par l'opposition de ces puissances rivales, sera le malheureux théâtre de ces combats; vous en serez la coupable victime.

Que Dieu en soit béni à jamais! N'en eussions-nous pour témoin que notre Conscience; pourrions-nous méconnoître la volonté qu'il a de nous sauver, par la ressource qu'il nous ménage? Quelle grâce que le langage de la Conscience! Grâce prompte et subtile; c'est au moment même de la tentation que la Conscience nous précautionne. Si elle ne réussit pas à prévenir le péché, à l'instant qui la suit, elle

nous en expose le malheur. Grâce sensible: Hélas! nous trouvons le pernicieux secret d'énerver les impressions de tant d'autres; nous combattons la sagesse des avis; nous interprétons la nature des événemens; nous résistons à l'éloquence des afflictions; nous altérons la force de l'exemple; mais que pouvons-nous opposer à la Conscience? Il faut ou entendre ses clameurs, ou se soumettre à ses arrêts. Grâce habituelle: Nous n'avons pas toujours des Maîtres qui nous instruisent, des Sages qui nous conseillent, des Apôtres qui nous exhortent, des Docteurs qui nous décident; mais toujours la Conscience nous offre ses lumières, ses conseils, ses préceptes, ses décisions; puisque ses doutes seuls sont eux-mêmes un préservatif. Grâce puissante: Il est des momens

qu'on appelle les momens de la grâce, parce qu'il est des grâces dont l'attrait semble s'évanouir avec le moment. Avec un discours touchant, souvent finit l'émotion d'un cœur touché; avec la terreur d'un péril, souvent disparoît la pieuse résolution qu'il avoit fait naître; avec les langueurs de l'infirmité, souvent se dissipe la sainte pensée de se préparer à la mort; avec l'exposition d'une vérité qui éclaire, souvent s'affoiblit une juste persuasion; mais la Conscience ne se ralentit jamais; ce qu'elle a dit une fois, toujours elle le répète; ce qu'elle a exigé, sans cesse elle le demande. Il n'est de sa part ni changement ni interruption. Grâce multipliée: La Conscience réunit et prend la forme de toutes les autres; elle instruit, elle intimide, elle ébranle, elle convainc. L'esprit,

le cœur, la volonté, le courage, tout peut se ranimer à la voix de la Conscience. Grâce qui semble s'étendre plus loin en durée que toutes les autres : Nous trouvons quelquefois des hommes tellement ensevelis dans le péché, qu'ils paroissent ne pratiquer rien, n'espérer rien, ne croire rien; et cependant brille encore dans eux une étincelle de vie jusques au milieu de ce cahos d'iniquité, de ces ombres de mort, de cette espèce de réprobation anticipée sur la Terre; c'est l'énergie de la Conscience. Elle essaye encore de ranimer le feu de la Charité au flambeau de la Foi, et d'éteindre celui des passions dans les larmes de la pénitence. Des scélérats en ont fait l'aveu. Abattus, consternés, désespérés, on eût dit qu'ils étoient sourds à tout; et toujours ils en-

tendoient, au dedans d'eux-mêmes, leur Conscience qui ne leur montroit alors l'étendue de leurs désordres, que pour les engager à solliciter, auprès de Dieu, l'étendue de ses miséricordes.

Eh! que pourront-ils reprocher à Dieu? Oseront-ils lui dire avec Job: Montrez-moi pourquoi vous me jugez ainsi, *Indica mihi cur me ita judices.* [Job. x. 2.]. Le Seigneur leur répondra, comme à ce mauvais Serviteur dont parle l'Evangile: Vous-même avez prononcé votre jugement, *De ore tuo te judico.* [Math. xix. 22.]. Votre Conscience a mis sous vos yeux le tableau de votre vie; elle vous en a détaillé les crimes, elle vous a montré dans vous le coupable, l'accusateur et le juge. La voix de votre Conscience méprisée, voilà la source de vos péchés; le témoi-

gnage irréfragable de votre Conscience, voilà votre condamnation. L'éternité du ver rongeur qui remplacera les remords inefficaces de la Conscience, voilà votre sort.

Prévenez-le, mes chers Auditeurs, et n'attendez pas à la mort. Ah! c'est surtout dans ces momens que la Conscience pousse des cris terribles. Elle les redouble, parce que le danger approche; elle s'épouvante, parce que le temps échappe; et, par la confusion du trouble qu'elle répand, elle retrace celle de la vie. Alors, et jusques dans ces circonstances, faites servir d'utiles remords à une sainte expiation. Ecoutez-les, quand ils vous rappellent vos péchés, c'est une grâce; mais ne vous livrez point à leur excès. S'ils vous interdisent l'espoir du pardon, c'est un écueil. La Conscience est la voix de Dieu,

lorsqu'elle excite vos regrets. Si elle éteint votre confiance en ses bontés, reconnoissez et rejetez le langage du Tentateur. Dieu veut que votre Conscience vous accuse, pourquoi? Parce qu'il veut que votre douleur l'invite à vous absoudre, à vous rendre son amitié, sa grâce dans cette vie, et à vous accorder dans l'autre le bonheur éternel que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

LE BON EXEMPLE.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite.

C'est là mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le. *Evang. du jour. S. Math.* Ch. XVII.

Après avoir parlé aux hommes par ses Prophètes ; Dieu daigne les instruire par son propre Fils,

et, comme en l'introduisant dans le Monde, il ordonne aux Anges de l'adorer, [*Hebr.* I. 6.]; en le manifestant aux hommes, il leur commande d'écouter ses leçons. [*Math.* XVII. 5.]. Jésus-Christ seul, ainsi que le lui disoit S. Pierre, a les paroles de vie, et d'une vie éternelle. [*Jo.* VI. 69.]. Seul, il est la voie, la vérité, et la vie, [*Jo.* XIV. 6.]. Seul, par conséquent, il doit diriger les hommes pour les conduire au salut. Aussi, mes chers Auditeurs, sa parole proposée, conservée et expliquée par son Eglise, est-elle la règle de tous les Fidèles.

Mais, en même temps que l'autorité, qui prescrit les obligations, n'appartient qu'à Dieu, il est au pouvoir des hommes de s'aider les uns les autres à les remplir. Le bon exemple est pour chacun d'eux

une invitation au bien, un moyen qui le facilite; et les vertus réunies des Chrétiens doivent servir à la gloire du Christianisme.

Il est vrai, selon la parole de S. Paul, que, comme Dieu rendra à chacun, selon ses œuvres; c'est aussi du poids de ses œuvres que chacun sera chargé, *Unusquisque onus suum portabit.* [Gal. VI. 5.]. Mais ce seroit abuser de la maxime de l'Apôtre, que d'envisager uniquement ce qu'il y a de personnel dans nos actions, sans penser au rapport qu'elles ont avec autrui. Le mérite de l'édification doit entrer en part du mérite des vertus chrétiennes. Difficilement il arrive qu'on ne soit vertueux que pour soi-même. Quelque désir que l'humble vertu aye de ne pas se montrer, elle ne peut point se dispenser de pa-

roître. Or, ceux dont la vertu peut contribuer plus efficacement à en étendre l'empire, ont un motif plus pressant encore d'en donner l'exemple.

Voyons aujourd'hui sur quoi est fondée l'obligation du bon exemple, et quelle en est l'étendue. Commune à tous les hommes, première Partie: Nous examinerons ensuite comment l'obligation du bon exemple, est plus spéciale pour les Grands. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Obligation de donner le bon exemple; première réflexion.

Exposons en deux mots sur quoi est appuyée l'obligation de donner l'exemple: je la fonde d'après la loi de la Charité, dont Dieu nous a fait un précepte général. C'est Dieu

qui nous l'ordonne; c'est Dieu que l'on sert en donnant le bon exemple. Obéissance à l'ordre de Dieu, zèle pour la gloire de Dieu: Tels sont les deux titres qui nous font à tous un devoir de l'édification.

L'Esprit saint désigne expressément le premier de ces motifs, lorsqu'il déclare que Dieu fait une loi à tous les hommes du soin réciproque de chacun d'eux, *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* [Eccl. XVII. 12.]. Ce qui s'accorde avec l'anathême lancé par J. C. contre celui par qui est donné le scandale, *Vœ illi per quem scandalum venit.* [Math. XVIII. 7.]. De cette menace, adressée à ceux qui y mettent obstacle, résulte évidemment le précepte de l'exemple. Il dérive évidemment du soin dont Dieu nous charge de veiller au

salut de nos frères; puisque, des différens moyens d'y contribuer, non-seulement l'exemple est le plus efficace; mais puisque souvent il est le seul qu'il nous soit possible de mettre en usage. Tous n'ont pas l'autorité nécessaire pour réprimer le mal et pour en arrêter les progrès; tous n'ont pas la faculté ou le droit d'instruire; tous n'ont pas le don de développer les beautés de la vertu et d'en faire goûter les charmes; et tous cependant doivent concourir à en établir le règne, *Mandavit illis unicuique*. C'est donc par l'impression de l'exemple qu'il faut suppléer au défaut de pouvoir; c'est par l'éloquence de l'exemple qu'il faut compenser la stérilité de l'instruction; c'est par l'attrait de l'exemple qu'il faut remplacer l'art de la persua-

sion. Je dis plus: C'est la preuve de l'exemple qu'il faut ajouter à tout cela. Pourquoi? Parce que tout cela, sans l'exemple, n'a presqu'aucune efficacité. En vain, vous Maîtres, vous Chefs de famille, vous Préposés au maintien de l'ordre public; en vain vous proscrivez le vice par la sévérité des réglemens, si vous ne les soutenez pas par la force de vos vertus; en vain vous opposeriez au désordre le frein de la loi, si vous montrez en même temps dans vous une sorte de dispense qui le permet; en vain vous enseigneriez bien si vous agissiez mal. Vos leçons seront d'ordinaire sans effet, si vous n'accréditez pas vos principes par votre conduite. Les actions frappent toujours plus que les paroles; de votre morale, on en appellera à

vos mœurs; même en admirant ce que vous dites, on imitera ce que vous faites, et l'on croira pouvoir refuter tous vos discours, en leur opposant vos mœurs. L'exemple, au contraire, est sans réplique. Il persuade efficacement, en montrant que vous êtes persuadés; il résout les difficultés, en prouvant qu'on peut les vaincre. C'est une leçon muette que nulle éloquence ne peut égaler.

Il étoit donc de la sagesse et de la bonté de Dieu de nous offrir ce secours comme un des plus sensibles, des plus puissans et des plus actifs. Or, il ne pouvoit nous le présenter, qu'en nous ordonnant de nous le fournir mutuellement. Et de là vient qu'il a préparé les foudres de sa colère contre celui qui, au lieu d'exciter à la vertu

par de bons exemples, inviteroit au péché, en en donnant de mauvais. Or, n'est-ce pas en donner de mauvais, que de ne pas en donner de bons? Est-il alors un milieu entre faire le bien et faire le mal? N'est-ce pas incontestablement un mal, que de s'abstenir du bien, lorsqu'il est de précepte? Ne pas donner l'exemple de la soumission aux ordres de Dieu, c'est donner celui de la révolte; et toute infraction visible d'un devoir tend naturellement à détourner les autres de le remplir. Et c'est dans ce sens qu'est vraie encore la pensée de Jésus-Christ: Celui, nous dit-il, qui n'est pas avec moi, est contre moi, *Qui non est mecum contrà me est*; et celui-là dissipe qui ne m'aide point à recueillir, *Qui non colligit mecum dispergit.* [Luc. XI.

25.]. Voilà pourquoi le Sauveur, en recommandant, d'une part, de garder dans le secret le mérite des bonnes œuvres, pour les préserver du poison subtil de la vanité qui les corrompt, ordonne ailleurs d'en rendre les hommes témoins, afin que cette vue les engage à glorifier Dieu, à l'honneur duquel elles se dirigent, *Videant opera vestra bona, et glorificent patrem vestrum qui in cœlis est.* [Math. VI. 1. — Math. V. 16.]. D'où il suit que le mérite des œuvres résulte quelquefois et de l'humilité qui les couvre, et quelquefois de l'éclat qui les annonce. C'est-à-dire que s'il est des œuvres dont il est bon de dérober la connoissance aux hommes, de peur qu'on n'en reçoive toute la récompense dans leurs suffrages, il en est aussi qu'il faut leur mettre

sous les yeux, pour qu'ils apprennent à y conformer les leurs. C'est-à-dire que s'il faut s'assurer qu'on agit pour Dieu, en ne désirant que lui pour spectateur et pour confident des sacrifices qu'on lui fait; il faut aussi montrer aux hommes que c'est Dieu que l'on sert, pour les encourager à le servir. C'est-à-dire qu'il s'agit de concilier ces deux devoirs: l'humilité qui laisse ignorer à la main gauche ce que fait la droite, c'est l'expression consacrée par Jésus-Christ, [Math. VI. 3.]; et l'édification qui publie les honneurs que Dieu mérite et qu'il reçoit.

Conciliation possible, mes chers Auditeurs, non-seulement quand il s'agit de deux actions différentes, mais encore quand il est question de communiquer à la même cette

double valeur. S. Grégoire nous en explique le merveilleux moyen. L'action paroît, dit ce saint Docteur, et l'intention demeure cachée. Or, l'action qui se reproduit aux yeux des hommes offre l'exemple qui les instruit; l'intention qui n'est connue que de Dieu, exprime le vif désir de lui plaire, *Sic autem sit opus in publico, quatenùs intentio maneat in occulto.* Ainsi, l'humilité est dans le cœur, et l'édification est dans la conduite; l'humilité ne recherche point une vaine gloire, l'édification se propose la gloire de Dieu; l'humilité veille contre les surprises de l'orgueil, l'édification donne le signal des louanges du Seigneur; l'humilité épure le motif de l'action, l'édification en multiplie les saints effets; l'humilité est un mérite dans

celui qui agit, l'édification est une grâce pour ceux devant lesquels on agit.

C'est, mes chers Auditeurs, cette grâce extérieure dont nous sommes tous en quelque sorte dépositaires, et dont la Charité ne nous permet pas de frustrer nos frères. En cette qualité, nous leur devons des secours, et le sentiment seul nous en feroit un devoir, quand même une loi expresse ne nous en feroit pas un précepte. Aussi, une des exhortations que S. Paul faisoit aux Hébreux étoit de s'exciter mutuellement à la vertu, par la considération de leurs bonnes œuvres, et de puiser dans cette vue une ardeur nouvelle qui ranimât dans chacun d'eux la Charité, *Consideremus invicem in provocationem caritatis bonorumque operum.* [Hebr. x. 24.]. C'étoit l'exemple

des premiers Fidèles qui nourrisoit parmi eux une ferveur générale. Ils s'édifioient réciproquement; et l'Apôtre ne leur recommandoit rien avec plus d'instance que cette édification dont il connoissoit les fruits; ainsi l'écrivoit il aux Corinthiens, *Omnia ad ædificationem fiant.* [1. Cor. XIV. 26.]. Il va plus loin, il ne craint pas de la faire envisager aux Romains comme un point aussi essentiel entre eux que l'union même et la paix, *Quæ pacis sunt sectemur, et quæ ædificationis sunt in invicem custodiamus.* [Rom. XIV. 19.

Comment, en effet, mes chers Auditeurs, si nous aimons sincèrement nos frères en Dieu et selon Dieu, refuserions-nous de servir de guides à ceux qui s'égarent, et de leur tracer la voie qu'ils paroissent ignorer? Quoi! J.-C. aura

chargé quelques hommes d'instruire la Terre entière, de porter aux extrémités du Monde la lumière de l'Evangile, de coopérer au salut des Nations, au prix des plus grands travaux, au péril même de leur vie? Et ce ne seroit pas pour nous une obligation d'offrir à nos concitoyens, à nos amis, à nos proches les moyens de sanctification que renferme l'exemple? Quoi, nous les laisserions périr sans pitié, tandis que nous n'aurions souvent qu'à leur faire entendre la voix de l'exemple, pour les sauver? Ah! mes chers Auditeurs, combien en est-il que votre exemple détermineroit, qu'il soutiendroit, qu'il fortifieroit dans la science du salut! Combien seroient ramenés à la Foi par le mérite de votre docilité; et, rangés à votre suite sous ses étendards, se

sentiroient encouragés à la soumission, par l'hommage éclairé de la vôtre? Combien n'en est-il pas que rameneroit aux principes de la sagesse chrétienne votre ferme constance à faire céder aux règles de l'Evangile les erreurs du Monde, et qui apprendroient à braver la crainte du Monde, en admirant dans vous la noble supériorité qui fait triompher le Christianisme! Combien n'en est-il pas que rameneroient à la décente simplicité des mœurs, à la pieuse utilité des saints usages, à la fréquentation des temples, à la participation aux sacremens, les démarches soutenues d'une piété qui invite à la suivre ceux qu'elle engage à lui applaudir! Affermissez vos frères, disoit Jésus-Christ à S. Pierre, après que vous vous serez converti vous-même. *Et tu aliquandò con-*

versus confirma fratres tuos. [Luc. XII. 32]. Les préceptes montrent la route, les exemples l'abrègent; les préceptes sont accompagnés d'une sécheresse qui en laissent apercevoir les difficultés; il est dans les exemples une sorte d'onction qui les adoucit. L'exemple contient tout-à-la-fois dans lui-même, et la force du précepte, et l'attrait qui en facilite l'accomplissement.

Vous désirez pour vous des grâces de salut; craignez donc de soustraire aux autres les grâces que par vous Dieu veut répandre sur eux. Ne seroit-il pas injuste de refuser à autrui le secours que vous demandez pour vous-même? Vous avouez que les exemples de vertu vous touchent; et, qu'en la personnifiant, si j'ose parler ainsi, à vos yeux, ils lui donnent nécessairement de l'empire sur votre

cœur. Vous avez donc en quelque sorte entre vos mains le cœur de ceux qui sont les témoins de votre conduite. Infailliblement une telle leçon pénètre; il en coûte de lui résister; et, si elle n'opère pas toujours d'une manière sensible des fruits de salut, elle en jette au moins les principes; elle produit l'estime de la vertu, elle en prépare le succès dans les uns, elle en est la consolation, l'appui dans les autres, elle est pour tous une source cachée de réflexion.

Ce fut là, mes chers Auditeurs, ce qui signala, et tout ensemble, ce qui caractérisa la Charité du Sauveur des hommes. Il eût pu, sans doute, se borner à leur intimer ses ordres, et laisser ensuite à cette grâce intérieure qui leur parle, le soin d'en ménager l'exécution. Il eût pu se contenter de leur expo-

ser la nécessité et le prix des vertus dont il leur ordonnoit la pratique. Et que devoit-il ajouter à cette parole: C'est moi qui vous déclare les volontés de mon Père, *Ego autem dico vobis*, [Math. v. 22.]? Et cependant, comme s'il eût voulu donner un nouveau poids à son enseignement; il a pratiqué avant que d'instruire, remarque l'Historien sacré, *Capit Jesus facere, et docere*. [Act. I. 1.]. J.-C. en explique lui-même le motif à ses Disciples: Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait, *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci, ita et vos faciatis*. [Jo. XIII. 15.]. Comme s'il leur eût dit: Je ne serois qu'imparfaitement votre maître, si je n'étois pas aussi votre modèle. Je veux, pour vous rendre plus sensibles mes préceptes, que

mes actions en soient l'image. Je veux parler à vos yeux, en même temps qu'à votre cœur. Je veux que vous me voyez marcher devant vous, afin que vous soyez plus aisément dociles à ma voix qui vous appelle. Or, ce que je fais pour vous, faites-le vous-mêmes pour ceux que vous appelez de ma part; donnez-leur l'exemple, comme je vous l'ai donné. Ce ne seroit pas m'imiter en tout, que de ne pas devenir vous-mêmes un objet d'imitation, *Exemplum dedi vobis.*

Et ne vous le dissimulez pas, mes chers Auditeurs, cette parole de Jésus-Christ s'adresse à tous; tous doivent l'exemple. Je n'insisterai pas plus longtemps sur une obligation, dont on voit aisément le motif. Il est plus intéressant d'en exposer l'étendue.

SECONDE PARTIE.

Comme l'autorité de Dieu et la Charité qui en est le fondement et la source, l'obligation de donner le bon exemple s'étend à tous; et il n'est aucune exception qui puisse en restreindre l'universalité. Tous doivent l'exemple. On doit l'exemple de toutes les vertus qui sont l'objet des preceptes; cet exemple est dû à tous; et il est dû dans toutes les circonstances. La matière est immense : abrégeons.

1.° Tous doivent l'exemple. J'ai à combattre le vain prétexte d'une modestie apparente dans ceux qui font valoir artificieusement ce qu'il y a de peu remarquable dans eux, pour s'autoriser à croire que rien n'est remarqué dans leur vie. S'agit-il de quelque prétention hu-

maine? On voit aussitôt l'orgueil s'élancer avec effort, pour franchir toutes les barrières qui en arrêtent les impétueux désirs. Mais s'agit-il d'un devoir? La lâcheté s'enfonce et se concentre dans les ténèbres qui lui paroissent favorables, pour s'en faire un asile contre le devoir même. Et, parce que des discours, qui n'ont de l'humanité que les dehors, coûtent bien moins que des œuvres dont l'édification est réelle; on veut se ménager le droit de ne point se gêner dans sa conduite, en protestant humblement qu'on ne se crut jamais destiné à servir de règle à la conduite d'autrui. Ainsi raisonnent de jeunes personnes: Ce n'est point à nous, disent-elles, qu'il appartient de donner l'exemple; à notre âge, on n'est fait que pour le suivre. Ainsi raisonnent des hommes isolés qui

croyent ne tenir à la société que par le lien des amusemens; ils renvoyent, à ceux que l'autorité y dévoue, le soin d'y faire briller les vertus. Ainsi raisonnent ceux dont la condition moins relevée rend l'influence moins étendue; à l'abri de l'infériorité du rang, ils renvoyent, à ceux qui sont assis au premier, ce qu'ils appellent le fardeau de l'exemple. Ainsi raisonnent ceux qui, par une habitude de dissipation et de légèreté, croyent avoir acquis le droit de ne pas en démentir le caractère; à les entendre, aucune fâcheuse conséquence ne résulte de leur manière de vivre, parce qu'elle ne fait aucune impression : leur plan de vie en devient lui-même l'excuse : on n'attend pas des exemples de vertus, de ceux qu'on sait ne s'occuper que de leurs plaisirs.

Faux raisonnemens, vains subterfuges, puisque l'exemple est un acte de zèle, puisque ce zèle est un devoir de la Charité, puisque la Charité est ordonnée à tous, *Mandavit illis unicuique de proximo suo.*

Vous affectez de dire que votre exemple sera sans effet. Je le veux, mais qu'en conclurez-vous? Ce n'est pas des fruits de l'exemple que Dieu vous demande compte; il vous charge de l'exemple même. N'en use-t-il pas ainsi? N'accorde-t il pas des grâces auxquelles on refuse de coopérer? D'ailleurs, qui vous assure qu'aucun succès ne suivra l'édification de vos œuvres? Vous êtes jeunes! Mais c'est singulièrement alors qué l'exemple frappe davantage. S'il est une modeste timidité qui convient à la jeunesse; il est une sainteté chré-

tienne qu'on y admire; la vertu s'y montre avec plus d'éclat, parce qu'elle y est plus combattue; à cet âge, on la célèbre comme un prodige. Vous n'avez, par état, ni relation, ni liaison particulière et importante avec les divers membres de la société; mais n'êtes-vous pas unis à la société des Fidèles? N'êtes-vous pas du nombre des enfans de cette Eglise sainte, la mère commune de tous? Quel titre pour vous intéresser, et pour contribuer à leur vrai bonheur! Vous êtes dans une médiocrité de fortune et de rang qui donne à votre nom moins de lustre, et par conséquent moins de force à vos exemples; mais n'est-il pas des hommes qui, n'étant pas placés plus haut, peuvent vous voir de plus près? L'utile lueur de vos vertus peut donc les éclairer, dès que l'égalité de la

condition vous rapproche. Je dis plus, et n'en doutez pas : du sein même de la plus profonde obscurité, la vertu répand souvent de vives lumières. La sainteté d'un Berger peut porter l'édification jusques dans le palais des Monarques; et plus d'une fois la piété d'un Solitaire a excité l'admiration dans les Cours. Oui, mes chers Auditeurs, et l'expérience répond ici pour moi: Tous les jours on respecte l'exemple de ceux dont on considère peu l'état. Le Serviteur chrétien édifie son Maître; le Pauvre édifie le Riche; le Peuple édifie les Grands. Il est dans l'exemple une force secrète qui en est inséparable. O vous ! qui vous croyez dispensés d'en donner de bons, sous prétexte qu'on ne les attend pas de vous, je vous le demande: Cette frivolité, ou, pour me servir d'une expres-

sion plus adaptée à votre excuse, cette inconséquence de conduite qui, de votre aveu, ne vous fixe sur aucun objet, et qui vous représente comme vous jouant indifféremment de tout, prétendez-vous l'étendre encore sur les devoirs de la Religion? L'avez-vous donc totalement abjurée? Et, s'il vous en reste quelques principes; par quel droit vous croyez-vous permis de ne plus paroître la pratiquer? Etrange paradoxe que le vôtre, cœurs mondains! Quoi! parce que vous n'avez pas solennellement arboré les étendards de la piété; vous ne vous croyez plus obligés à combattre publiquement sous ceux du Christianisme? Parce que vous n'aspirez pas ouvertement à une sainteté éminente; vous pensez ne devoir plus fournir la preuve d'une obéissance nécessaire? Parce que

vous vivez dans le Monde; il vous sera libre de ne plus paroître soumis à la loi de Jésus-Christ? Ah! mes chers Auditeurs, ou vous ne voulez pas sincèrement lui appartenir, ou vous devez publier que vous lui appartenez par vos œuvres. Cette obligation est commune à tous. Il n'est aucune occasion où vous ne deviez la remplir. Montrez-vous en tout un modèle, écrivoit S. Paul à son disciple, *In omnibus te ipsum præbe exemplum.* [Tit. II. 7.].

2.° Mais de quoi devez-vous l'exemple? De toutes les vertus commandées par la loi: second caractère d'universalité dans le devoir que je vous rappelle. Je le sais, il est des vertus, ou plutôt, il est dans les vertus une perfection qui doit être le caractère distinctif de certains états; et, par une consé-

quence nécessaire, il est des états particuliers qui exigent aussi quelque chose de plus particulier dans l'exemple. C'est ce que le Monde observe avec attention, et ce qu'il demande avec justice. Ainsi, la sainteté du ministère qui consacre un homme au service des autels, les engagemens de la vie religieuse qui le séparent du Monde, lui imposent des obligations spéciales qu'il seroit criminel de ne pas remplir; et, dans ce sens, il est vrai qu'il doit, au commun des Fidèles, des exemples que le commun des Fidèles n'est pas obligé de lui donner. Mais, parce que les vertus chrétiennes sont de précepte pour tous les états; dans tous les états, on doit les enseigner par l'exemple. Il y auroit donc un Evangile pour les uns, et un

Evangile pour les autres? Erreur monstrueuse! Telle seroit néanmoins la prétention du Monde qui détruit en détail l'obligation d'édifier, en voulant distribuer, si je puis parler ainsi, les divers genres d'édification; et qui, comme si Dieu eût divisé les commandemens, ose assigner à chacun une partie de leur observation. L'édification de la Piété et de la Modestie, on la confie aux personnes d'un sexe pieux et décent. L'édification de la Charité et de la Paix, on l'exige de ceux qui, faisant profession de servir Dieu, ne doivent point mêler à son amour la haine de leur prochain. L'édification de la Prière et du Culte extérieur, on l'abandonne à ceux qu'y destine la nature même de leurs fonctions. L'édification de la Mortification et

de la Pénitence chrétienne, on en fait le partage de ceux qui ont embrassé par choix une vie pénitente et mortifiée. C'est-à-dire que l'on convient en général qu'il faut édifier, et que l'on se borne à un ou deux moyens d'édification. Une Femme du Monde croit en faire assez pour le bon exemple, parce qu'on la voit paroître souvent dans nos Eglises; mais, avec cette assiduité qui édifie, elle se pardonne la dissipation habituelle de son esprit tout mondain, ou la vanité peu décente de ses parures, ou l'excès de son amour immodéré pour le jeu, ou la vivacité querelleuse de son humeur, ou l'âcreté de ses antipathies; et, après avoir donné le bon exemple dans le temple, elle oublie qu'on la signale ailleurs avec tous ses vices.

Cet Homme parle de la Religion avec respect; il fait solennellement protestation de lui être soumis; il s'en déclare lui-même le défenseur; mais, avec cette soumission qui édifie, il se pardonne des discours tendres, des entretiens séducteurs, un langage passionné; et, après avoir donné le bon exemple de la Foi, il oublie qu'il faut le soutenir encore par celui des mœurs. Celui-ci soulage volontiers les malheureux, il aime à les secourir, et s'acquiert à juste titre la réputation honorable d'avoir le cœur compâtissant; mais, avec cette bienfaisance qui édifie, il se pardonne des ressentimens marqués, des inimitiés durables, des traits de vengeance; et, après avoir donné le bon exemple d'une piété vraie envers ceux qui souffrent, il oublie

d'y joindre encore, à l'égard de tous, les sentimens universels de la Charité. Celui-là veut remplir fidèlement le précepte de l'Eglise. Dans les jours particuliers qu'elle désigne, on le trouve à l'auguste sacrifice, et il se reprocheroit d'y manquer; mais, avec cette exactitude qui édifie, il se pardonne à certains jours des mets défendus par l'abstinence; sa table dément la fidélité qu'il avoit paru montrer au pied des autels; la scandaleuse licence qu'il y prend ne s'accorde pas avec l'hommage public qu'on l'a vu offrir. On ne sait plus s'il adore par conviction, quand on le voit indocile par sensualité; et, après avoir donné le bon exemple de l'observation d'un commandement, il oublie qu'il faut se montrer universellement l'observateur de tous.

Fausse et coupable compensation que celle qui permet de scandaliser sur certains points, en même temps que l'on édifie sur quelques autres !

D'où il suit que ce n'en est point assez de dire, avec quelques-uns : Je suis exempt de reproche; je donne l'exemple des devoirs propres de mon état, par la manière dont je les remplis. Car, s'il est des devoirs particuliers, il est aussi des obligations communes. Il est un état présupposé à tous les autres, c'est celui de Chrétien; et cette qualité fonde, dans tous, l'obligation de donner l'exemple de toutes les vertus du Christianisme. Ainsi, quoique spécialement obligé à donner l'exemple de la fidélité au Prince et à la Patrie, dont il est destiné à soutenir la

cause, le guerrier n'en doit pas moins l'exemple du pardon d'une injure particulière. Ainsi, quoique spécialement obligé à donner l'exemple de la probité et du travail, dans le soin des intérêts qu'on lui confie, l'homme public n'en doit pas moins l'exemple de cet esprit de Religion, qui l'engage à veiller sur les intérêts spirituels de son ame. Ainsi, quoique spécialement obligé de donner l'exemple de la Charité et de l'Aumône, par l'abondance des biens dont il jouit, l'homme riche n'en doit pas moins l'exemple d'une vie chrétienne et régulière. Ainsi, quoique spécialement obligé à donner l'exemple d'une incorruptible équité dans ses fonctions, l'interprète et l'organe de la justice n'en doit pas moins l'exemple des œuvres de la Foi et du Salut. En un mot, puisque

nous devons aux hommes l'exemple de la soumission à tous les préceptes que nous impose la loi de Dieu; nous devons donc l'exemple de toutes les vertus; et cet exemple on le doit à tous: troisième caractère d'universalité dans ce devoir.

3.° Combien de spécieuses raisons semblent d'abord concourir à le borner! Ceux qui vivent bien, n'ont pas besoin du secours de l'exemple; ceux qui vivent mal, ne pensent pas à en profiter. A ceux qui sont instruits, la loi parle; c'en est assez pour les conduire. Pour les ignorans et les foibles, l'édification est sans fruit, parce qu'ils ne savent pas même s'édifier. Les uns observent peu ce qui se passe; les autres, même en l'observant, en sont peu frappés. Ceux-ci sont indifférens; on ne

recherche pas leur estime. Pour ceux là, le bon exemple est moins une invitation à la vertu, que l'occasion de lui attirer des railleries. A plusieurs, on est totalement étranger ou inconnu; il n'est donc alors qu'inutilité, qu'inefficacité, que stérilité dans le bon exemple. De là, où peut en être la nécessité?

Erreur, mes Frères, erreur. Jamais l'exemple n'est sans effet; et, lors même que ces effets échappent aux yeux des hommes, Dieu en connoît tout le prix. Pour les Justes, c'est un encouragement, un soutien; la vertu sert d'aliment à la vertu même; la lumière dont elle brille, nourrit de douces ardeurs dans celui qui l'aperçoit. Pour les Pécheurs, l'exemple est une instruction, un avertissement, un reproche; et, s'il est des cœurs

obstinément égarés qui portent la désolation dans le sein d'une famille chrétienne, ne vous lassez pas, disons-nous à ceux qui en déplorent le malheur, ne vous lassez pas de donner l'exemple. C'est, avec la prière, votre plus solide ressource. Par vos exemples, vous forcerez au moins à rougir celui que vous vous efforciez de ramener par vos discours. L'attrait seul de la vertu lui montrera la honte du vice. L'expérience nous l'apprend fréquemment. C'est l'exemple soutenu d'une épouse vertueuse qui ramène un époux libertin. C'est l'exemple d'un père et d'une mère qui touche un fils déréglé. C'est l'exemple d'un ami qui fait rentrer un ami en lui-même. Ah! l'exemple est presque toujours un des grands ressorts que Dieu fait mouvoir pour la conversion des Pécheurs; et, s'ils

veulent dire vrai, ils ne craignent le bon exemple, que parce qu'ils redoutent plus encore le remords qu'il excite en eux. Pour ceux qui sont instruits, l'exemple est la confirmation des vérités qu'ils reconnoissent. L'accord de la morale et des mœurs rend la première plus frappante; et les actions vertueuses donnent un nouveau poids aux principes de vertu. Pour les ignorans et les foibles, l'exemple est une doctrine visible et palpable. Ce qui parle à leurs yeux supplée à ce qui manque de pénétration à leurs esprits; et, bien loin que l'exemple ne soit d'aucune ressource pour la stupidité même qu'on veut instruire, elle est souvent la seule qui réussisse à l'éclairer. Et ne nous dites pas qu'on observe peu vos actions, ou que l'œil indifférent, dont on les voit, en arrête toute l'influence.

De l'aveu général, le propre des hommes est d'être naturellement et curieux et imitateurs. Du reste, qu'importe que vous ayez des inconnus pour témoins, ou que vous soyez peu jaloux de leurs applaudissemens? Malheur à vous, si, en agissant, vous recherchez ceux des hommes! Et malheur aux hommes, s'ils tournent en railleries des œuvres auxquelles le Seigneur applaudit! Ne refusez donc l'exemple à personne; donnez-le à vos inférieurs, c'est la leçon la plus efficace; à vos égaux, c'est la plus douce; à vos supérieurs, c'est souvent la seule qui vous soit permise; à vos amis, c'est le gage d'une solide tendresse; à tous, c'est l'exercice de la Charité; et le devoir en est plus pressant, à mesure qu'il est fondé sur ce qu'il y a de plus particulier dans les rapports.

4.° Ajoutons enfin un quatrième caractère d'universalité, en adressant à chacun de vous ce que Saint Paul écrivoit à son disciple: Montrez-vous en tout un modèle de bonnes œuvres, *In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum.* [Tit. II. 7.]. L'Apôtre ne dit donc pas, comme on paroît quelquefois l'insinuer dans le Monde, qu'il est des circonstances où l'édification seroit déplacée; que, sans se livrer au désordre, on peut se pardonner un peu de licence; que se dépouiller par intervalle des apparences d'une vertu si exacte, n'est pas un crime; et que c'est méconnoître la vertu, et lui nuire, que de lui supposer toujours la même sévérité.

Principes captieux, mes chers Auditeurs, et dont on abuse, si on ne les renferme pas dans de

justes bornes. Car, s'il est vrai, comme l'a dit le Sage, qu'il est diverses destinations du temps, [*Eccl.* III. 1.], ce qui emporte nécessairement la diversité des œuvres; il n'est pas moins vrai qu'il n'est jamais permis de séparer d'aucune d'elles le bon exemple.

Non, sans doute, on ne vous fera pas une loi de mêler l'ostentation d'une rigidité pharisaïque à d'innocens plaisirs que la Conscience ne dispute point à votre inclination, dès que votre inclination ne blesse pas la Conscience. Vous ne porterez pas dans la société le sérieux qui doit vous suivre dans les temples. La modeste liberté des entretiens se prête à un enjouement que ne réprouve pas la Religion; et, je l'avoue, ce seroit mal entendre ce qu'on appelle édification, que de l'apercey

voir uniquement dans les exercices directs de la piété, moins encore dans des dehors affectés qui n'offrent point le vrai caractère de la vertu. C'en est assez que l'esprit d'une véritable sagesse préside à tout, qu'il règle tout, que, selon la parole de Saint Paul, la gloire de Dieu soit le terme auquel puisse se rapporter tout, *Omnia in gloriam Dei facite.* [1. Cor. x. 31.]. Qu'est-ce donc que cette édification universelle dont je parle? C'est, dans les amusemens, le choix et la modération, pour qu'ils soyent légitimes; c'est, dans les discours, la circonspection, pour qu'ils soyent décents; c'est, dans les manières, la réserve, de peur qu'elles ne soyent trop libres; c'est la sobriété opposée à tous les excès: c'est la vigilance opposée aux écueils de la dissipation, l'amour de l'ordre

opposé à tout ce qui favorise le déréglement; en un mot, toujours de la fidélité à ses devoirs, toujours de la modestie, toujours de la charité, toujours du respect pour la Religion et pour les bonnes mœurs, toujours les marques d'un sincère Christianisme, *In omnibus te ipsum præbe exemplum*. Voilà quelle est pour tous l'obligation de l'exemple; et il me reste à exposer pourquoi elle est plus spéciale encore pour les Grands. Sujet de ma troisième Partie.

TROISIÈME PARTIE.

On le dit communément, et l'on dit vrai: A un grand nom, à de grandes places, à de grands honneurs, sont attachées de grandes obligations. La gloire est un poids qui accable, si l'on n'y joint pas

de grandes vertus pour le soutenir. Or, s'il en est ainsi au jugement des hommes ; que doit-il en être devant Dieu, qui ne reconnoît et n'avoue d'autre gloire que celle de la vertu? Que dis-je, mes chers Auditeurs, il s'agit de la gloire de Dieu même; et, parce que nécessairement il rapporte à la sienne celle des hommes, *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* [Prov. XVI. 4.]; plus il est au pouvoir des hommes de glorifier Dieu, plus aussi ils doivent en employer les moyens. D'où il suit que ceux dont l'exemple peut répandre, avec plus de succès, la gloire du Seigneur, sont plus étroitement obligés au devoir de l'édification; et que plus ils sont grands, plus ils doivent un grand exemple; pourquoi? Le voici en trois mots. Parce que cet exemple a plus d'é-

clat; parce que cet exemple a plus d'autorité; parce que cet exemple a plus de durée.

1.° Non, mes chers Auditeurs, les Grands ne le sont pas uniquement pour eux-mêmes. L'élévation qui les distingue n'est pas une prérogative dont Dieu les décore sans dessein; témoins les reproches et les menaces qu'il adresse à ceux qui ne font pas servir leur grandeur à l'honorer. Je vous ai élevé, dit le Seigneur, je vous ai tiré du milieu de ce Peuple avec lequel vous confond l'égalité de la nature, *Exaltavi te de pulvere,* [III. Reg. XVI. 2.]. Parce que, au lieu de lui montrer les voies de la justice, vous lui avez tracé la route de l'iniquité, *Peccare fecisti Populum meum;* je vais faire succéder, à la magnificence de mes dons, toute la sévérité de mes vengeances, *Faciam*

domum tuam sicut domum Jeroboam. [Ibid. 3.]. Or, par là même que Dieu attribue à l'exemple des Grands les désordres qui en sont la suite; il attend donc aussi, de l'édification qu'ils doivent, les vertus qui en sont l'effet. On peut dire d'eux ce que S. Paul disoit des Apôtres : Ils sont en spectacle au Ciel et à la Terre, *Spectaculum facti... Mundo, Angelis et Hominibus*, [1. Cor. IV. 9.]; et la supériorité de leur rang imprime un caractère particulier sur toutes leurs œuvres. Il en est d'eux comme des astres qui roulent sur nos têtes; la splendeur qui les suit force à remarquer la moindre obscurité qui les voile; et, parce que le grand nombre les contemple, ils ont toujours le grand nombre pour témoin. Or, de l'éclat d'un tel exemple, quelle conséquence plus naturelle,

que l'obligation plus étroite d'en donner de bons ? Car, puisqu'il est nécessairement exposé aux yeux de la multitude; puisqu'il est incontestablement plus visible; puisqu'il devient en quelque sorte l'exemple de tous; il y va donc d'un intérêt plus général; il peut donc produire des impressions plus multipliées; il est donc essentiel que ceux que les hommes voyent au faîte brillant des honneurs, leur montrent en même temps ce qu'il y a de plus brillant dans la vertu.

C'est sans doute un prodige de la Religion que son divin Auteur en ait confié l'établissement à des hommes inconnus et obscurs, et qu'il ait appuyé inébranlablement son règne sur des fondemens en apparence si fragiles. *Qu'il ait choisi les foibles pour confondre les forts :* c'étoit la merveille de son bras. Que des

hommes du Peuple ayent été destinés à éclairer les Puissances de la Terre; c'étoit la preuve sensible que le flambeau de l'Evangile répandoit la lumière de Dieu. Mais il étoit dans l'ordre naturel de la Providence, que les Puissants devinssent à leur tour la lumière du Peuple; et, après que des Pauvres auroient été les premiers instrumens des victoires de la Foi, il étoit réservé aux Grands de mettre le comble à ses conquêtes, à ses triomphes. Ainsi Jésus-Christ a-t-il imposé aux uns et autres l'obligation de lui servir de témoins, *Eritis mihi testes.* [Act. 1. 8.]. Au témoignage de sang et de force par lequel les premiers ont accrédité la vérité de sa doctrine, les seconds doivent ajouter le témoignage de leurs œuvres, pour en faire éclater la sainteté. Il falloit d'abord éton-

mer le Monde pour qu'il reconnût la main de Dieu; et voilà pourquoi il n'a employé que des hommes ignorés pour le convertir. Mais il falloit encore soutenir le Monde, après sa conversion, et lui montrer l'accomplissement des desseins de Dieu; voilà pourquoi il a ordonné aux Grands de l'édifier. S'il n'y eût eu d'abord que des Grands chargés d'annoncer Jésus-Christ au Monde; on eût essayé d'attribuer au pouvoir des hommes ce qui étoit l'ouvrage de la grâce. Et si Jésus-Christ n'avoit aujourd'hui pour adorateurs dans le Monde que le Peuple; on apercevroit moins sensiblement la force de son empire. Toutes les conditions devoient donc contribuer à l'affermir. Le Peuple a rempli sa mission par l'organe des Apôtres. Grands du Monde, c'est à vous à remplir la

vôtre par l'efficace de vos exemples. C'est le genre d'apostolat qui vous appartient. La voix de vos actions se fait entendre au loin; c'est donc à elle à seconder celle des Apôtres qui reçurent ordre d'enseigner les nations. Ne pourroit on pas vous adresser à présent ce que J.-C. dit autrefois à ceux-ci : Vous êtes la lumière du Monde, [*Math.* v. 14.]? C'est vous spécialement, que le Monde observe; ne lui montrez donc que ce qu'il doit imiter.

2.° Je dis imiter; car, si l'imitation est la suite ordinaire de l'exemple, c'est l'effet presqu'infaillible de celui des Grands. Toutes leurs actions portent l'empreinte de l'autorité que le rang leur donne; ils commandent en quelque manière, lorsqu'ils agissent. Souvent même ce qu'ils ordonnent a moins d'efficacité que ce qu'ils font. De

là cette maxime aussi souvent répétée que fréquemment confirmée par l'expérience: que l'exemple des Grands est la règle des hommes. Combien n'en connoissent pas d'autre! Vicieux avec liberté, si cet exemple les y autorise; sincèrement vertueux, si cet exemple les gagne; hypocrites par intérêt, si cet exemple les contient. Tout, ou presque tout dans leur vie se rapporte à l'exemple de ceux qui sont au dessus d'eux. C'est là surtout le principal mobile de ceux qui les environnent. Je ne m'en étonne pas; parce que cet exemple réunit tous les divers principes d'imitation dans l'autorité qui les caractérise.

Autorité d'enseignement. Accoutumé à respecter la voix des Grands, le vulgaire croit trouver des leçons dans leur conduite. Il prend volon-

fiers pour guides ceux qu'il reconnoît pour maîtres. La vénération due à leurs personnes prépare la confiance; l'idée de leurs lumières la soutient. De leur part, tout est imposant; et si, comme l'a dit le Seigneur, c'est sur sa propre autorité que celle des Grands s'appuye, [*Prov.* VIII. 15. 16.], il est vrai aussi que c'est par l'autorité des Grands que celle de Dieu s'affermit.

Autorité d'exhortation. Il n'en est point de plus éloquente. Un tel exemple est mille fois plus pressant que nos discours; et nos discours ont besoin d'être soutenus par cet exemple. Avec quelle énergie la piété des Grands parle au simple Peuple! Quel tableau elle lui présente de la grandeur de Dieu, devant lequel ils s'humilient; de la majesté de ses temples, où

respectueusement ils l'adorent; de la vérité de sa parole, à laquelle ils se soumettent; de la sainteté de sa Religion, qu'ils révèrent; de l'utilité des Sacremens, dont ils s'approchent; de la noblesse du mérite des vertus, qu'ils pratiquent! Exhortation qui accrédite la piété, en même temps qu'elle y excite, puisque la piété reçoit un nouveau lustre de l'illustration de ceux en qui on la voit. Exhortation qui détruit l'un des plus grands obstacles que la piété rencontre, le respect humain qui si ordinairement et si généralement l'effraye; comment redouter la censure du Monde, quand on marche à la suite de ceux qui forcent le Monde à les respecter? Exhortation qui résout toutes les difficultés que l'on oppose à la piété; peut-on regarder ces difficultés comme insurmontables, lors-

qu'on voit la piété triompher dans les Grands de l'orgueil qu'inspire la naissance, de la mollesse que l'opulence favorise, des piéges que l'adulation couvre, de la licence que le pouvoir assure, de l'assemblage des occasions que le Monde réunit?

Voilà pourquoi, dans les circonstances déplorables d'une défection plus universelle, et lorsque le torrent des vices inonde la Terre et la ravage; c'est aux Grands à y opposer généreusement la digue de l'exemple. Le brillant éclat de leur vie ne sauroit être couvert par les nombreux désordres du Peuple. Hélas! dans les conditions communes et ordinaires, on étouffe la voix de l'édification par les clameurs du scandale; on brave l'exemple par l'exemple même; les bons sont presqu'ignorés, dès qu'ils cèdent en nombre

aux mauvais. Mais l'exemple des Grands résiste à la foule; il partage cette supériorité d'empire qui appartient à la grandeur. Toujours visible, jamais il n'est méconnu; toujours puissant, jamais il n'est ouvertement combattu; toujours respectable, jamais il n'est sans effet. La bravoure des chefs suffit quelquefois pour ranimer le courage dans une armée où la terreur veut se répandre. C'est la fidélité de Mathathias qui soutient celle du Peuple; il marche, et à sa suite se rassemblent les zélateurs de la loi, *Omnis qui zelum habet legis exeat post me..... Tunc descenderunt multi.* [1. Mac. II. 27. 29.].

C'est qu'il est encore, mes chers Auditeurs, une autorité de persuasion; et, quoique la vertu représentée au naturel, ne puisse paroître que sous des traits aimables,

il est vrai cependant que, dans les Grands, on est plus porté à l'aimer. Seroit-ce, ou parce qu'on l'aperçoit mieux, ou parce qu'elle a des influences plus multipliées, ou parce que l'admiration des divers objets forme un mélange de sentimens qui les rend plus vifs, ou parce que la douceur de la vertu rassure ceux que le trop grand éclat intimide? Ce n'est point ce que j'examine; ce que je sais, et ce que vous savez tous, c'est que la gloire de la grandeur révèle aux yeux des hommes les charmes de la vertu. C'est que l'exemple de ceux qui réunissent l'un et l'autre, pénètre l'ame et la saisit, qu'il excite la volonté et qu'il l'enflamme, qu'il charme le cœur et qu'il l'attendrit.

Ouvrons les fastes du peuple choisi. Nous y verrons les variations du Culte suivre presque

toujours l'exemple des chefs; l'idolâtrie ou la Religion s'étendre à mesure que ceux-ci étoient ou religieux ou idolâtres; les vices et les vertus d'Israël se régler sur les vertus ou sur les vices des Premiers de la nation. C'est l'instructive leçon que l'histoire nous présente, en nous transmettant, avec le souvenir de leur sagesse ou de leurs égaremens, les suites durables de leur exemple.

3.° Exemple, mes chers Auditeurs, qui, quoique renfermé dans le même espace de temps que celui du commun des hommes, a cependant bien plus de durée. Nous disons aux Grands, et non-seulement notre ministère nous y autorise, mais il nous y oblige; nous disons : Que le Monde ne leur offre qu'une grandeur passagère, et que leur tombeau sera

celui de cette grandeur humaine, puisque nécessairement la mort doit un jour les en dépouiller. Il est vrai : Néanmoins, (et cette considération faite, selon Dieu, peut leur devenir aussi salutaire); il est vrai que, même par rapport à ce Monde, tout ne périt pas avec les Grands. Leur ombre, si j'ose m'exprimer ainsi, subsiste encore après qu'ils ont disparu. Ils ne sont plus pour eux, ils sont encore pour ceux qui leur survivent. La tombe qui termine leur course, ne sauroit effacer leurs traces. Une sorte d'immortalité est leur apanage. D'où je conclus de nouveau : Que la grandeur de leur destinée, aux yeux des hommes, les avertit qu'ils leur doivent de grands exemples.

Dans cette foule innombrable d'hommes qui, successivement, ont

peuplé la Terre, et que successivement la mort a dévorés, quels sont ceux dont le Monde a perpétué le souvenir? Ce sont les Grands. Il a recueilli leurs actions, il a pesé leurs mérites, il a apprécié leurs vertus. Osons-le dire: Il les a jugés; car, de tout temps, la liberté de suffrage a été le droit de ceux qui formoient à leur égard la Postérité. On peut donc leur appliquer, par rapport à l'édification de leur vie, ce que S. Paul dit de la foi d'Abel : Tout morts qu'ils sont, ils font encore entendre leur voix, *Per illam defunctus adhuc loquitur.* [Hebr. XI. 4.]. C'est-à-dire, comme l'explique S. Chrysostôme, que, s'ils ont cessé de vivre, ils se survivent à eux-mêmes dans le souvenir de leurs exemples. Ce fut d'après ces principes, que l'expliqua ce Vieil-

lard vénérable chez les Juifs, lorsque réfléchissant, dit l'Ecriture, sur les impressions que feroit la vue de sa conduite, il fit servir, à animer son courage, l'idée même du respect dont on étoit pénétré pour sa personne. Non, non, s'écria-t-il, il ne sera pas dit qu'Eleazar, sur la fin de sa carrière, ait donné le scandale de l'infidélité. Plutôt j'aurai la force de mourir, et ma mort présentera la force de l'exemple, *Exemplum forte relinquam.* [II. Mac. VI. 28.]. Il meurt avec intrépidité; et il laisse, poursuit l'Historien sacré, à la nation entière, dans le souvenir de sa mort, un exemple frappant et mémorable de générosité et de constance, *Universæ genti memoriam mortis suæ, ad exemplum virtutis et fortitudinis, derelinquens.* [Ib. 31.].

Et c'est encore là, Chrétiens, ce que nous disons tous les jours, en rappelant avec admiration la piété des Grands qui ont fait éclater dans eux la grandeur du Christianisme. Nous retrouvons, dans le détail intéressant de leur belle vie, des motifs qui nous encouragent, des règles qui nous dirigent, des reproches qui nous confondent; et, du sein même de leurs tombeaux, s'élève sans cesse, vers nous, l'éloquence de leurs actions. Que la flatterie fasse donc entendre aux Grands qu'ils vivront toujours dans la mémoire des hommes; le même langage, mais par des vues bien différentes, leur est adressé de la part de la Religion. La flatterie ne cherche qu'à les aveugler; la Religion n'a d'autre dessein que de les instruire. La flatterie ne leur étale qu'une succession d'ad-

mirateurs ; la Religion leur fait envisager une suite nombreuse d'imitateurs. La flatterie ne leur présente que la gloire frivole de l'avenir; la Religion, dans le tableau de l'avenir, leur montre l'image subsistante de leur vie. La flatterie ne veut que leur plaire, en leur exposant les prérogatives de leur grandeur; la Religion ne prétend que les engager à sanctifier l'usage de la grandeur même. La flatterie leur répète : La gloire de votre nom passera aux générations futures; la Religion leur ajoute : Les générations futures fixeront encore sur vous vos regards; quelle doit être votre attention à édifier la Terre, puisque la Terre est comme forcée à ne pas vous oublier? Ah! ne vous y trompez pas; vos momens passent,

vous passerez vous-mêmes avec eux; mais vos exemples ne seront point ensevelis avec vous. Tout ce que vous faites, est, en quelque sorte, éternel devant les hommes; avec quels traits sera-t-il donc gravé dans le souvenir éternel de Dieu!

Heureux donc ceux auxquels on peut appliquer à juste titre ce que dit S. Bernard, lorsqu'il invite les Fidèles à bénir le Seigneur, de ce que dans le sentiment de sa bonté, il leur donne un de ces hommes dont l'exemple est pour plusieurs un moyen de salut, *Indulsit hominem Mundo, cujus multi salvarentur exemplo.* Je ne dis rien de l'estime des hommes, que fixent nécessairement les exemples de vertu: Foible motif, indigne d'une ame chrétienne. C'est Dieu lui-même que je consulte. De quel prix n'est

point à son tribunal, le mérite de l'exemple! C'est justifier publiquement sa Providence contre la lâcheté qui murmure de la sévérité des préceptes; la preuve qu'il est possible de les observer devient sensible à la vue de la fidélité qui les remplit. C'est seconder puissamment les doux efforts de sa grâce; on travaille au salut des autres, lorsque sous leurs yeux on travaille à se sauver. C'est se dédommager authentiquement des scandales du Monde, en leur opposant le touchant contraste de la vertu. Ah! mes chers Auditeurs, puissiez-vous dire à Dieu, en mourant, ce que dit Jésus-Christ à son Père: Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés, *Quos dedisti mihi non perdidi ex eis quemquam.* [Jo. XVIII. 9.]. Je

leur ai manifesté la gloire de votre nom, par mon empressement à vous glorifier, *Manifestavi nomen tuum hominibus.* [Jo. XVII. 6.]. J'ai cherché à leur tracer, dans ma conduite, la règle que vous nous prescrivez à tous pour la suivre, *Verba quœ dedisti mihi, dedi eis.* [Ib. 8.]. Prenez confiance; les hommes ont eu en vous un modèle sur la Terre; Dieu vous recevra dans le Ciel, pour que vous y soyez encore leur protecteur. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

FAUX BONHEUR DU MONDE.

Vos de hoc Mundo estis; ego, non sum de hoc Mundo.

Vous êtes de ce Monde; et moi, je ne suis pas de ce Monde. *Evang. de ce jour, S. Jean,* Ch. 8.

Il est deux maîtres bien différens au service desquels on s'attache, dans l'espérance d'être heureux;

Dieu d'une part; et de l'autre, le Monde. Chargés de vous aider à faire un bon choix, si nous interrogeons l'un et l'autre, Dieu nous répond que son joug est doux et léger, et c'est en son nom que nous vous invitons à le porter. Mais, peu sensibles à nos invitations, vous en êtes toujours alarmés, comme si ce n'étoit là qu'un dur esclavage; et vous nous accuseriez volontiers de chercher à vous surprendre, lorsque nous voulons vous convaincre qu'il n'est de solide bonheur que pour les serviteurs de Dieu.

Mais, nous dites-vous, il en est un bien plus sensible pour les sectateurs du Monde, et cette réponse vous décide aussitôt en sa faveur. Vous vous empressez à marcher à sa suite, parce que vous croyez qu'il traîne après lui la félicité. Vous voulez être

heureux; et sur cela, vous vous déterminez à être mondains. Mais, vous demanderai-je à mon tour, est-il bien vrai qu'il y ait tant de bonheur réservé aux partisans du Monde? C'est la question qu'il faudroit au moins voir résoudre, avant de se déclarer pour lui. S. Paul a dit que ceux qui approchent de Dieu, doivent croire qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent, *Credere oportet accedentem ad Deum quia est; et inquirentibus se remunerator sit.* [Hebr. XI. 6.]. N'est-ce pas là aussi un premier pas pour s'éloigner du Monde, que de se convaincre qu'il n'est point ce qu'il se dit être; et qu'il récompense mal ceux qui ne servent que lui. Et c'est aussi là, mes chers Auditeurs, ce que je me propose d'examiner, non dans l'intention de vous engager à vous séparer du Monde, dès

que l'ordre de la Providence vous y retient; mais à dessein de vous prémunir contre le prestige de l'aveuglement qui vous séduit. Je ne vous dirai pas, d'après les maximes outrées d'une ancienne philosophie, qu'il n'est rien dans le Monde qui puisse exciter vos désirs. Mais, pour vous préparer au saint détachement d'une sagesse chrétienne, je vous dirai, suivant les lumières de la raison, que tous vos désirs ne seront jamais satisfaits dans le Monde. Je n'exagérerai rien, en me bornant à vous dire: Méfiez-vous des promesses que vous fait le Monde; ne vous livrez point au vain espoir dont il vous flatte; n'estimez pas ses dons au delà de leur valeur; agissez par les grands principes de la vertu et du devoir; même en jouissant de certains avantages dans le Monde, n'y at-

tachez pas votre cœur, et ne comptez pas qu'ils puissent vous rendre solidement heureux.

Le Monde promet plus qu'il ne donne en effet. Il ne procure donc pas un vrai bonheur : premier Point. Le Monde donnât-il tout ce qu'il promet ; il ne peut pas procurer un vrai bonheur : second Point. Ce que je vais dire, vous le dites vous-même en général. Ceux-mêmes, qui, dans ce moment, sont le plus épris du Monde, le diront un jour. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Essayer de désabuser ceux qui sont enivrés de l'amour du Monde, quelle entreprise! Est-ce donc auprès de ses adorateurs passionnés, qu'on peut espérer de discréditer

l'idole? A des hommes qui ne veulent connoître d'autre bonheur que celui du Monde, comment persuader que le Monde ne fait pas des heureux? Eh bien, mes Frères, s'il est vrai qu'on trouve dans lui la véritable félicité; que ceux dont il a comblé les vœux, le publient; qu'un nombre égal de ceux dont il a satisfait les désirs, vienne répondre à ceux dont il a frustré les espérances; que les cris de joie de ses favoris se fassent entendre aussi loin que les gémissemens de ses victimes; en un mot, que les sectateurs du Monde nous attestent qu'ils sont heureux, et il ne nous restera plus qu'à les précautionner chrétiennement contre la séduction de leur bonheur. Mais hélas! D'après l'aveu de la multitude, qu'une triste espérance a instruite, et qui nous instruit

si fréquemment à son tour par les plaintes et par les chagrins qu'elle nous confie ; je soutiens qu'il n'est, dans le prétendu bonheur du Monde, que des apparences; que le Monde promet beaucoup, et qu'il donne peu ; qu'il attire toujours, et qu'il ne contente jamais; qu'il se fait aimer, parce qu'il ne se fait pas connoître; et qu'il fait illusion par la double manière dont il trace l'image du bonheur: Ou bien il la présente sous un point de vue général qui semble réunir tous les principes d'une félicité réelle ; et cependant les diverses sources du bonheur ne s'y rencontrent pas ; ou bien il peint chaque genre de félicité, sous un faux jour qui n'en laisse apercevoir que les avantages ; et cependant il n'est aucune sorte de bonheur, à qui quelque peine réelle ne

soit attachée. Double illusion qui paroît sensible, en fixant de près le tableau du Monde.

Sous quelle artificieuse couleur se montre-t-il à ceux qui l'aiment avec transport, dès qu'ils se bornent à l'envisager? Coup-d'œil enchanteur que celui qu'on jette en général sur le Monde; quand il rassemble, d'une manière confuse, tous les biens, sans donner le temps de les démêler; quand il en forme un tissu frappant, sur lequel les yeux se promènent, sans que la réflexion le décompose; quand, de mille attraits particuliers, il fait un attrait universel dont on sent la force plus promptement qu'on ne s'en défie; quand il étale tous ses charmes, pour les faire servir tous à ne préparer qu'un écueil!

A la faveur de la surface éblouissante dont il frappe les regards,

quelle idée ne donne-t-il point de lui-même, à l'avide curiosité qui le contemple, à la crédule jeunesse qui l'admire, à l'ardente ambition qui l'adore, à l'imprudente témérité qui en juge sur les dehors! Voyez le Monde dans les assemblées qui le représentent : La brillante splendeur qui les embellit, la liberté du loisir qui les soutient, les agrémens de la gaieté qui s'y répand, l'enjouement des discours qui y règne, la diversité des intérêts qui les occupent, le ton, l'aisance, tout respire le bonheur. Voyez le Monde dans les divertissemens qu'il multiplie : Il y réunit tout ce qui peut flatter les sens, attendrir le cœur, satisfaire l'esprit. L'imagination invente, l'industrie exécute, la rareté étonne la nouveauté réveille, la variété plaît. Les beautés touchantes d'un

spectacle, les douces impressions d'un sentiment, les productions merveilleuses de l'art, l'ingénieuse imitation de la nature, tout est mis en œuvre pour offrir la riante image du bonheur. Voyez le Monde dans les fêtes qu'il prépare : La magnificence dans l'appareil, le luxe dans les vêtemens, la somptuosité dans les festins, la générosité dans les dons, un faste tumultueux dans l'ensemble des circonstances, tout conspire à mettre sous les yeux le séduisant cortège du bonheur. Voyez le Monde dans le superbe étalage de la gloire : Le lustre de la grandeur, la qualité des hommages, l'assiduité des empressemens, les droits de l'autorité, les prérogatives de la puissance, les priviléges du rang, tout exprime noblement les distinctions du bonheur. Voyez le Monde dans

le sein de l'abondance : L'opulence métamorphose en quelque sorte la Terre, pour n'y recueillir que des fleurs; la nature paroît soumise à ses ordres, les divers climats sont ses tributaires. Tout lui est possible, parce qu'elle n'a qu'à vouloir. Les douceurs de la vie, le raffinement du bien-être, les ressources de l'indolence, les inventions de la mollesse, les délices de la sensualité, tout annonce, tout publie le bonheur.

Et quelle impression cette vue produit-elle naturellement ? Le Prophête nous l'apprend, lorsqu'après le détail des avantages dont jouissoit un peuple ennemi de Dieu, il ajoute que l'on a regardé comme heureux, ceux dont ces biens étoient le partage, *Beatum dixerunt populum cui hæc*

sunt, [Psalm. CXLIII. 19.]. Et telle est encore aujourd'hui l'illusion que le Monde fait aux enfans du siécle, en leur offrant l'idée du bonheur, pour les dégoûter de celui que Jésus-Christ propose à ses serviteurs. Idée flatteuse, je l'avoue, mais idée fausse. Pourquoi? Parce qu'elle promet un bonheur dont elle n'a que la trompeuse image; parce qu'elle rassemble, dans l'esprit qu'elle surprend, des biens toujours séparés dans ceux qui en possèdent le plus; parce qu'elle rapproche diverses portions d'une félicité imparfaite, pour en extraire le tableau d'un bonheur réel qui ne s'y trouve jamais. Il en est comme de ces portraits où l'on prendroit l'homme tel qu'il devroit être, en attribuant à un seul,

toutes les vertus, dont séparément ils sont ornés; portraits qui ne ressembleroient à personne, quoiqu'ils rendissent les différens traits qui conviennent à plusieurs. Non, mes chers Auditeurs, et vous le savez vous-mêmes, on ne reconnoît point, dans le détail de la vie, le Monde qu'on a cru apercevoir au premier coup-d'œil. Le bonheur qu'il expose aux yeux, échappe à la main qui s'empresse de le saisir. Les apparences promettent tout; la réalité n'y est pour rien. Ce n'est qu'un édifice fantastique. Il s'écroule, dès qu'on veut en mettre à l'épreuve la solidité.

Ah! lorsque les assemblées les plus brillantes du Monde se dissipent, lorsque les fêtes se terminent; si nous suivions, jusques dans leurs demeures, ceux qui viennent d'y

paroître comme autant de Divinités; si, des lieux consacrés aux cérémonies, aux usages, aux amusemens du Monde, nous pénétrions dans la retraite particulière de ceux qu'il avoit réunis, souvent, tout-à-coup, quel changement de scène! C'étoient, au moins en apparence, des momens de joie, de dissipation, de félicité; et l'instant qui suit ramène les chagrins, les dissentions importunes, les précautions inquiètes, les alarmes et les sollicitudes, comme il n'est qu'un temps pour l'illusion que le théâtre produit. Ainsi la voyons-nous cesser lorsque celui du Monde se ferme. Il est assez ordinaire de n'y jouer que pour quelques momens le rôle d'heureux; et tel qui paroît en soutenir le mieux le personnage, est quelquefois celui

qui en offre le caractère le plus forcé.

Où trouverons-nous un Mondain qui prononce, avec vérité, avec franchise, ce mot décisif: Rien ne manque à mes désirs : ils sont pleinement satisfaits, je suis heureux. Hélas! A peine voit-on seconder ses espérances, qu'on en forme de nouvelles. Un avantage dont on jouit, n'est qu'un nouvel attrait pour ceux auxquels on aspire. Une seule privation cause souvent plus d'amertume que plusieurs possessions ne produisent de contentement. Or, combien d'objets dont on fait dépendre le bonheur, tous inconciliables entre eux! Combien de fois faut-il acheter, par la rigueur d'un sacrifice, un bien dont on sent la valeur, mais dont on regrette le prix! Combien de

fois faut-il s'arracher aux plaisirs! Par zèle pour sa gloire, on abandonne honteusement le soin de sa gloire, pour se livrer aux plaisirs! Et, lorsque les divers principes du bonheur sont compatibles; est-il ordinaire qu'ils concourent à le produire? Celui qui s'applaudit de son rang, est-il également content de sa fortune; et celui que la fortune comble de ses dons, ne lui reproche-t-il pas, de ne pas lui avoir ménagé l'éclat du rang? L'un est élevé par son crédit, mais il n'est pas distingué par ses talens; et le pouvoir que le Monde lui suppose, le dédommage peu de l'estime que le Monde lui refuse. Est-on en faveur? Il faut la soutenir par le mérite; ou elle paroît déplacée. Peut-on faire parler son mérite? Il faut l'appuyer

de la faveur, ou il est facilement ignoré. Il y a plus encore; et quand même on accumuleroit tous les genres de prospérité, rarement on sait les goûter, dans toute leur étendue, et le même cœur qui soupire après elle, ne connoît pas l'art d'en jouir. Un sentiment secret de rivalité, divise le bonheur, en voyant qu'on le partage avec autrui. Une inquiétude de vanité l'altère, en le voyant plus grand dans autrui. O bassesse humiliante d'un trop grand nombre d'hommes! Il n'est que trop fréquent de trouver son malheur dans ce qui satisfait autrui.

Qu'est-ce donc, à le bien examiner, que ce fantôme de bonheur qu'offre le Monde? C'est ce que tous recherchent, et ce que personne n'obtient. C'est ce qui agite tous les cœurs, et ce qui n'en ras-

sasie aucun. C'est ce qu'à l'envi l'on se dispute, et ce que personne ne peut fixer. Amas éblouissant d'objets sensibles pour l'œil qui le considère, mais foible et insensible parcelle, lorsqu'on croit se l'approprier. Voyez-le de loin; il paroît supérieur à la plus ardente avidité de vos vœux. Approchez; à peine est-il un de vos désirs qu'il puisse éteindre. Tout cet assemblage qui n'existoit réuni que dans votre idée, s'atténue et se dissipe. Vous avez cru voir couler un grand fleuve; et vous y puisez à peine quelques gouttes d'eau qui ne vous désaltèrent pas. Et, plus vous avez laissé vos idées s'étendre; plus vous êtes étonnés du vide dont votre cœur se plaint. On vous croit heureux, et vous sentez que vous ne l'êtes pas; et, par là même que vous voudriez l'être plus, vous cessez

de l'être. La capacité de votre cœur est immense; et tous les biens sont bornés. Ainsi en ont pensé ceux qui ont cherché un vrai bonheur dans le Monde. Et, en raisonnant sur la nature même du vrai bonheur, les plus sages sont convenus que ce n'étoit pas dans ce qu'on appelle le Monde, qu'il pouvoit se rencontrer. Ce n'est pas simplement, mes chers Auditeurs, parce qu'on ne réunit pas tous les biens qui sont renfermés dans l'idée du bonheur; mais encore parce qu'il n'est aucun genre de bonheur qui ne renferme quelque obstacle à la véritable félicité.

Dieu, à qui seul nous devons tendre, et qui peut seul nous rendre heureux, semble avoir pris plaisir à mettre, dans les biens mêmes de la vie, le germe des maux qui la traversent; et, parce qu'elle devoit

finir, il étoit de sa sagesse de nous en détacher. Il falloit au moins tempérer l'excès du sentiment qui nous y attache, et nous préparer à la douleur de la perdre, en mêlant des peines aux avantages qui nous la font aimer; et voilà ce qu'on ne distingue pas assez dans le bonheur du Monde. Saint Bernard, en parlant des austérités de la vie chrétienne, disoit de ceux qui en sont effrayés: Qu'ils en aperçoivent les rigueurs, *Vident cruces;* mais qu'ils ignorent les consolations qui les adoucissent, *Non vident unctiones.* Et nous pouvons dire, au contraire, des Heureux du Monde, que l'on ne fait attention qu'à ce que leur sort offre d'agréable, *Vident unctiones;* tandis que les misères que couvre le masque du bonheur échappent aux regards, *Non vident cruces.*

Ce n'est pas, mes chers Auditeurs, que je n'avoue qu'il est dans le Monde des avantages qu'il est naturel aux hommes d'estimer. Je ne m'étonne pas de voir aspirer aux grandeurs, courir après la fortune, ambitionner la réputation, et rechercher les plaisirs. De tels objets n'ont qu'à se montrer; le cœur vole à leur rencontre; et il n'appartenoit qu'à une Religion divine, d'opposer à leur séduction, un saint courage qui en triomphât. L'homme n'est pas insensible à leurs impressions; et c'est principalement à la force de la grâce qu'il doit le mérite de les modérer. Ce que je prétends uniquement, c'est que, lorsque la réflexion les apprécie, le Monde doit moins réussir à les vanter; c'est qu'on les estime moins, à mesure qu'on les connoît mieux; c'est que la sagesse de la raison

qui les examine, prépare à cette sagesse surnaturelle qui les méprise; c'est enfin qu'il est de grandes peines, même pour les Heureux.

Le Monde propose avec complaisance l'éclat de l'élévation. La prééminence du lieu sur lequel la naissance place les uns, fixe aisément l'attention des autres. La supériorité de ceux-là fait mieux sentir à ceux-ci l'humiliation de leur infériorité; le spectacle de la grandeur semble publier le bonheur des Grands. Mais qu'est-elle néanmoins cette grandeur, dont l'aspect vous frappe? Elle est, mes chers Auditeurs, un principe nécessaire de grandes obligations dont le Seigneur demandera un compte sévère, et dont on est responsable aux yeux même des hommes. Pourquoi ne voyez-vous que la distinction du rang où l'on est, de la place

qu'on occupe, de l'emploi dont on est chargé? Il est vrai, voilà l'illustration; mais voyez donc aussi le nombre des sollicitudes, le poids des affaires, la continuité des travaux: voilà les devoirs. On n'est plus à soi, lorsqu'on tient entre ses mains l'intérêt public. Alors le bonheur personnel consiste dans le succès des peines employées au bonheur commun. Il faut faire des heureux pour l'être. Une maxime aussi vraie qu'elle est ancienne, nous représente de grands honneurs comme un grand fardeau. On est chargé de celui-ci, dès qu'on est décoré de ceux-là. Tel a été de tout temps le prix auquel le Monde a mis la solide gloire; celle qui ne coûte rien cesse d'en mériter le nom.

Le Monde étale avec complaisance les trésors de la fortune,

Vous ne voyez que l'utile effet des richesses dans les agrémens qu'elles enfantent, dans les ressources qu'elles ménagent, dans la considération qu'elles attirent. Et cette heureuse médiocrité, qui n'est le vœu d'un petit nombre, que parce que le nombre des Sages n'est pas le plus grand, ne vous offre point l'image de la félicité que cependant elle procure. Mais voyez donc aussi marcher d'un pas égal, avec l'opulence, l'assiduité des soins qui la conservent, la terreur des dangers qui la menacent, l'animosité des contestations qui la disputent, la nécessité des dépenses qui l'entament, l'affliction des pertes qui l'ébranlent. Un Riche qui peut dire: Je le suis assez; je ne crains point de cesser de l'être; on voit avec un plaisir universel que je le suis, est un phénomène. C'est donc un

phénomène que de trouver un Riche qui soit pleinement heureux. Le Monde préconise avec complaisance la célébrité de la réputation. L'estime des hommes est de leur part le tribut le plus flatteur. Je ne décide pas si c'est parce qu'il est plus rare de la mériter ou de l'obtenir. Quoiqu'on s'accorde à convenir que la gloire n'est qu'une fumée; on applaudit au sort de ceux devant lesquels elle s'exhale, et on appelle heureux ceux que le suffrage public a honorés. Vous n'entendez alors que la voix de la renommée; mais voyez donc aussi les pénibles efforts qu'elle a coûtés. Dans le Guerrier, ce sont les fatigues, les périls et les blessures, qu'elle couronne; dans le Savant, ce sont les épineuses recherches, les laborieuses discussions, les difficiles découvertes, qu'elle récompense;

dans le Juge, c'est le recueillement d'un esprit appliqué, la sérieuse attention de la sagesse, l'éloignement des distractions d'une vie dissipée, qu'elle proclame; et ce qui rend peut-être la réputation si précieuse, c'est précisément la nature des obstacles qu'elle éprouve. Le détail des moyens dont elle dépend relève l'avantage d'en jouir; et, s'il est heureux de l'acquérir, par combien de peines faut-il l'acheter! Que dis-je, heureux? Ah! mes chers Auditeurs, vous en êtes témoins, c'est souvent au bruit de la réputation que se réveille et s'arme la jalousie. A ses yeux, tout mérite étranger devient un outrage; tout excès est un crime; les vertus et les talens provoquent de sa part une vengeance à laquelle la méchanceté prête toutes ses noirceurs. Hélas! combien de fois a-t-elle

rendu malheureux ceux qu'à son tribunal trop de gloire rendoit coupables! Par combien de disgrâces s'est-elle consolée d'une supériorité qu'elle ne pouvoit pas atteindre? Combien d'hommes à qui elle a prodigué les infortunes, parce que le Monde leur avoit prodigué ses applaudissemens!

Le Monde invite avec complaisance aux délices d'une vie qui s'écoule dans les plaisirs. Vous voyez leur succession constante qui les reproduit; leur mélange artificieux qui les diversifie; leur bruyante vivacité qui les anime. Qui croiroit qu'ils sont fréquemment le présage du malheur? Et cependant voyez leur suite ordinaire dans un repos qu'ils troublent, dans une économie qu'ils dérangent, dans de grands intérêts qu'ils exposent, dans une santé

qu'ils altèrent, dans une vie qu'ils abrègent. On dit tous les jours qu'un homme a vécu, pour indiquer qu'il n'a pas longtemps à vivre. C'est-à-dire qu'une caducité prématurée est le fruit de ses déréglemens ; qu'une vieillesse anticipée est l'effet d'une jeunesse voluptueuse; qu'en cherchant un faux bonheur, il a trouvé une infortune réelle ; et que les joies du Monde, auxquelles il se livra, sont aujourd'hui la source des pleurs qu'il répand.

Non, mes chers Auditeurs, non; il n'est point de bonheur complet dans le Monde. Ne parlons pas de celui qu'on croiroit pouvoir acquérir par le crime. L'idée seule du crime anéantit celle du bonheur. Dieu lui-même a placé l'insurmontable barrière qui sépare l'un de l'autre; et sans cesse le remords répète

au coupable qu'il n'est pas heureux. Il est sans doute un vrai bonheur pour la vertu; et seule elle en est le vrai principe. Mais remarquez, je vous prie, que c'est un genre de bonheur qui ne résulte que du sacrifice des autres. Il faut s'arracher au bonheur du Monde, pour goûter celui de la vertu. Ce n'est donc point à elle que le Monde peut le faire espérer. Que n'aurois-je point à dire, si j'entreprenois de rappeler au Monde les différens reproches dont on l'accable? Ne dit-on pas journellement: Pour avoir des amis dans le Monde, il faut être heureux; qu'il abandonne ceux que la fortune trahit; que l'intérêt est son mobile, la fausseté son caractère, la circonstance du moment sa règle? Me contesterez-vous que sans cesse on l'accuse de mal récompenser les

services, d'oublier les bienfaits, de préférer les uns par caprice, de délaisser les autres par prévention, d'établir la fortune de ceux-ci sur les ruines de ceux-là? Terminons un détail auquel aisément suppléera le Monde lui-même. Osez donc, osez encore attendre de lui votre bonheur. Il promet plus qu'il ne donne. Ce n'est pas tout; j'ajoute que, même en donnant tout ce qu'il promet, il ne vous rendroit pas véritablement heureux.

SECONDE PARTIE.

Il est un temps auquel on travaille à préparer le bonheur de la vie. Il est un temps où l'on paroît en jouir; enfin, il est nécessairement un temps où l'on en voit arriver la fin. C'en est assez; j'en conclus avec assurance que jamais on

ne peut être pleinement heureux, et j'appuye cette conséquence sur la juste idée que S. Augustin nous donne en trois mots des biens de ce Monde. Ils sont précédés de l'ardeur immodérée qui les recherche; de là le tourment des désirs, *Concupita inardescunt.* Ils paroissent moins désirables, lorsqu'on les a obtenus; de là, les dégoûts de l'inconstance, *Adepta vilescunt.* Une perte assurée et prochaine annonce qu'ils doivent bientôt s'évanouir; de là, l'amertume des regrets, *Amissa vanescunt.* Seroit-ce vous engager efficacement à vous attacher à Dieu, si nous n'avions à vous offrir, à son service, qu'un pareil bonheur ?

La recherche du bonheur, voilà, mes Frères, ce qui occupe la grande partie de la vie des hommes. C'est le principal mobile qui accélère et

qui perpétue leurs démarches. Tout est dirigé vers ce terme; et le fracas général du Monde n'est que le résultat des agitations particulières des Mondains. Or, c'est précisément cette envie excessive de devenir heureux qui forme le premier obstacle qu'on éprouve avant que de l'être. On court après l'occasion, il faut la saisir; on épie les momens, il est à craindre qu'ils n'échappent; on employe l'industrie, il est essentiel d'en faire mouvoir les ressorts; on multiplie les intrigues, il est intéressant d'en combiner les manœuvres; on accumule les sollicitations, il s'agit de mettre en usage les plus puissantes; on redouble les travaux, c'est à leur activité à leur ménager une heureuse issue. Je le demande: Est-on heureux lorsque, dans les mouvemens tumultueux du trouble,

de l'impatience ou de la crainte, on parle de traverses dans les entreprises, d'incertitude dans les événemens, de perplexités dans l'attente, de difficultés dans l'exécution de ses desseins? Et tel est, néanmoins, le langage ordinaire de ceux-mêmes qui ont vu les leur s'accomplir. L'histoire de leur fortune est accompagnée du détail de leurs efforts; soit qu'ils veuillent faire estimer leur habilité, ou faire applaudir à leur courage; soit qu'ils veuillent, par le récit de leurs peines, effrayer ceux qui sont les témoins de leurs succès: soit qu'ils veuillent laisser douter s'il n'est pas aussi dur de désirer, qu'il paroît doux d'acquérir.

Or, ce qui est vrai du commun des hommes, l'est d'une manière plus sensible encore à l'égard de ceux qui ont reçu, des faveurs de

la fortune, le dangereux privilége d'aspirer à ce qu'elles ont de plus brillant. Les grandes places occasionnent les grandes brigues. La fermentation des esprits se proportionne aux objets qui en raniment les prétentions. La violence des passions se déploye avec la force de l'attrait qui les excite, et l'ardeur de la poursuite s'enflamme par l'importance de ce que l'on poursuit. Il en est de la supériorité du rang dans le Monde, comme des lieux élevés sur la terre. Ceux-ci sont plus aisément battus des orages et des tempêtes; celui-là est plus cruellement agité d'inquiétudes et de soucis. Les moins heureux d'entre les hommes sont communément ceux qui paroissent toucher de plus près au bonheur; et la vanité même avec laquelle ils courent vers lui, l'écarte d'eux. Au

bruit de leurs fougueux mouvemens, la véritable félicité s'éloigne; la confusion des sentimens de l'ame, les sollicitudes de l'ambition, le labyrinthe des projets, le nombre des moyens ne se concilient point avec elle. L'idée du vrai bonheur est douce et riante. Le bonheur n'est donc point où l'on n'aperçoit que des soins, des vœux, des alarmes, des obstacles, des terreurs.

De là ce que mille fois on a répété, en jugeant de l'étendue du bonheur par la modération des désirs, et en avouant que celui-ci est toujours plus grand à mesure que ceux-là le sont moins. Et s'il est un secret de le fixer, (secret que le Monde connoît peu et qu'il n'enseigne pas), c'est de borner, avec ses prétentions, la manière de les faire valoir. De là, ce que tant

de fois on a vu de ses propres yeux, je veux dire le siége du bonheur dans le centre de la médiocrité, les impressions d'une joie pure réunies à la simplicité des mœurs chrétiennes, le calme inestimable de la paix relevant l'obscurité de la condition, l'allégresse habitant le même séjour que l'innocence; en un mot, des heureux sans l'appareil du bonheur. De là, et ces maximes éloquentes de détachement du Monde, et ces peintures ressemblantes de l'infortune de ceux qui se lassent à sa suite. L'expérience a instruit les uns, leur témoignage doit instruire les autres. Et, si vous ne voulez vous en rapporter qu'à vous-mêmes; n'est-ce point assez de la torture de vos désirs, pour vous convaincre qu'on n'est pas heureux, lorsqu'on met tout en œuvre pour le devenir?

Mais supposons, comme en effet il arrive, qu'on parvienne au degré du bonheur que le désir avoit montré. Par quelle étrange fatalité suffit-il de l'avoir atteint pour moins goûter le plaisir d'y être? *Adepta vilescunt.* J'en atteste l'aveu des hommes. Tout ce que l'on désire se peint sous de beaux dehors. On voit les objets tels qu'ils sont, lorsqu'on les approfondit par l'usage. Le prix des biens semble doubler par l'image qu'on s'en forme; et bientôt il baisse par la réalité qu'on possède. C'est une perspective qui, dans le lointain, fait illusion; l'illusion cesse lorsque les objets sont rapprochés. Et ce n'est point un paradoxe que de regarder l'état habituel du bonheur comme son affoiblissement. Pourquoi? C'est que le bonheur consiste surtout dans les impressions

qu'il fait sur l'ame, et que l'habitude les rend moins vives. C'est que le bonheur résulte de la force du sentiment, et que l'habitude l'énerve. C'est que le bonheur, par là même qu'il est ordinaire, n'offre plus ce que le changement a d'agréable, ce que la nouveauté a de délicieux, ce que la comparaison de soi-même avec soi-même, dans deux situations différentes, a de ravissant. Le premier éclat de l'astre du jour frappe la Terre, ensuite elle s'accoutume à la brillante clarté qu'il répand. Nous fixons avec admiration les premiers rayons de l'Aurore, et nous jouissons presque sans réflexion du reste du jour.

Ah! si tout-à-coup les vœux de votre avidité étoient satisfaits, si de simples spéculateurs que vous êtes, des biens qui allument vos désirs, vous en deveniez les possesseurs;

si, par l'événement subit d'une destinée nouvelle, vous n'aviez plus aucun souhait à former pour la vôtre : Puis-je étendre plus loin la supposition? Eh bien! je vais vous peindre vous-même à vous-même. Un transport, un saisissement, une ivresse de joie (vous en imaginez à peine l'excès); tel seroit, il est vrai, pour quelques jours, votre partage. Mais, en s'écoulant, ils entraîneroient insensiblement avec eux les douceurs d'une satisfaction qui paroissoit ne pouvoir s'affoiblir jamais. Vous oublieriez peu-à-peu ce qu'autrefois vous désiriez d'être; et de là vous estimeriez moins ce que vous seriez alors. Votre sort auroit changé; mais, en vous offrant toujours les mêmes avantages, ce nouvel état ne vous offriroit plus les mêmes charmes; et vous ne les

envisagez aujourd'hui d'un œil si jaloux, que parce que jamais vous ne les vîtes de près. Cherchez-en la preuve palpable dans ceux dont ces biens sont l'apanage. Ce qui vous frappe dans leur état, ils ne l'aperçoivent presque pas. Ceux qui sont les plus estimables parmi les Grands ne se font pas une idole de leur grandeur. Si quelquefois un sentiment noble la leur rappelle, c'est pour les encourager à en soutenir les prérogatives par leurs vertus; et, s'il en est qu'elle enfle vainement de l'orgueil de ses titres, ce n'est dans eux que l'indice d'une fierté soupçonneuse, et l'orgueil ne rend pas heureux. Les ressources de leur opulence ne flattent pas toujours les Riches. Accoutumés à ne manquer de rien, ils sentent plus foiblement le plaisir de se

procurer tout. Souvent leur abondance dédaigne ce que la misère envie. Où celle-ci place le bonheur, celle-là ne trouve que du dégoût. ceux que la gloire a couronnés, ne se repaissent pas sans cesse du pompeux étalage qui la suit. Ce qui fut d'abord un hommage précieux que leur rendit l'estime publique, ne leur paroît ensuite qu'une dette nécessaire que la cérémonie acquitte. Les éloges vieillissent; et il n'est qu'un doux instant, celui auquel on les mérite, et tout au plus celui auquel pour la première fois la vanité les entend. Eh ! combien de fois avez-vous dit que les amusemens dégénèrent en ennui; que de leur durée naît la langueur; qu'il est une fadeur qui les émousse, une continuité qui les rassasie; qu'on se lasse de tout dans le Monde; que l'âge,

le temps, les circonstances voyent varier les inclinations; que celles qui avoient été les plus ardentes sont sans objet; qu'à la fureur des empressemens, succède l'inaction de l'indifférence; que celle-ci rend tout insipide, même les biens.

Je parle ici d'après le Monde, j'en répète le langage; et j'en conclus que souvent, dans le sein du bonheur, tout se réduit froidement à n'être pas malheureux. J'ose plus encore. Je m'adresse directement aux Heureux du Monde; et c'est leur réponse que j'attends: Nous voyons autour de vous tous les signes extérieurs de la félicité. Mais le sentiment en est-il aussi vif dans vous, que le spectacle en est frappant pour autrui? N'accusez-vous point en secret le vide des biens qui vous environnent, et que

la foule vous envie. Votre ame est-elle contente? Votre cœur est-il satisfait? En un mot, êtes-vous à vos propres yeux ce que vous paroissez être?

Si quelqu'un d'entre vous l'affirme, je consens à le croire. Mais, réflexion singulière et néanmoins juste et fondée, je vois alors l'annonce d'un malheur inévitable dans votre bonheur même. Pourquoi? Parce que toujours l'incertitude le menace; parce que nécessairement la briéveté le termine, *Amissa vanescunt;* parce que vous êtes malheureux, en pensant que votre bonheur s'enfuit. Je ne rappelle point ici la maxime d'un Ancien, lorsque, considérant les vicissitudes de la vie, il vouloit que l'on attendît jusqu'au dernier moment de la vie pour déclarer une personne heu-

reuse. Je ne dis rien de ces événemens lugubres qui couvrent sans cesse de deuil la scène du Monde, et qui la représentent comme une mer féconde en naufrages et chargée de débris. Envain une multitude éplorée y réclame en soupirant la portion qui lui revenoit; le malheur a tout englouti. Les plus grands projets anéantis, les plus brillantes fortunes renversées, les plus illustres maisons éteintes, les plus douces situations remplacées par les plus accablans revers; révolution cruelle qui, plus d'une fois, du faîte de la prospérité, fait descendre dans l'abîme de l'infortune. Et quel en est alors l'excès? Hélas! le comble du malheur est quelquefois d'avoir été toujours heureux.

Je veux bien vous épargner ces terreurs, Heureux du siécle! Sui-

vez, d'un pas tranquille, la belle carrière qui s'est ouverte devant vous. Elle a un terme, et vous en approchez. Votre bonheur s'est formé des pertes d'autrui; vous êtes enrichis de leurs dépouilles; vous descendez de ceux qui furent heureux avant vous; votre bonheur se prépare aussi à passer à d'autres. Vous n'êtes donc pas heureux, puisque vous ne l'êtes que pour un temps. Pour contrebalancer toute votre prétendue félicité, il ne faut que la triste certitude qu'elle ne doit pas durer toujours. A la vue enchanteresse du présent qui s'écoule, vient se mêler celle du sombre avenir qui s'avance; et vous y découvrez le prompt déclin d'une prospérité que chaque moment abrège, et que bientôt vous verrez finir. Hé-

las! dans l'assemblage même des circonstances qui vous ont rendus heureux, vous lisez l'instabilité de votre bonheur. Vous prévoyez la dispersion de cette famille chérie qui fixe vos complaisances, la séparation de ces amis qui forment pour vous une société choisie, la décadence d'une santé, qui, peu-à-peu, dégénère, le poids de l'âge qui, journellement, se précipite, les avant-coureurs de la vieillesse qui insensiblement arrive, les horreurs du tombeau qui commencent à s'entr'ouvrir. Eloquente voix qui se fait entendre jusques dans le fracas des amusemens, pour vous répéter que tout vous échappe et se dissipe comme une ombre, *Transierunt omnia illa tanquàm umbra.* [Sap. v. 9]. Et c'est aussi, mes chers Auditeurs, ce qui fait la

matière de vos regrets. Vous vous affligez de ce que la vie s'employe à amasser, et de ce qu'elle vous abandonne, lorsqu'il seroit temps de jouir; de ce que le fruit de vos travaux est presque toujours l'annonce de la mort qui vient vous en enlever le salaire; de ce qu'il vous faut infailliblement payer, par le chagrin du dépouillement, la joie momentanée de vos possessions.

Avec quelle énergie accusez-vous alors la fragilité du bonheur de ce Monde! Les momens de votre affliction sont pour vous ceux de la vérité! Celle-ci éclaire vos esprits, lorsque celle-la déchire vos cœurs. Vous ne connoissez jamais mieux les biens de la Terre, que quand ils vous forcent à les regretter. Le prestige de la fortune

qui aveugle, tombe avec elle; il faut avoir à s'en plaindre, pour apprendre à en bien juger.

Mais à quoi d'autre part aboutiront toutes vos plaintes, quand c'est au Monde seul que vous voulez les faire entendre? Elevez la voix, et que la force de vos accens donne du succès à vos prières, disoit autrefois, par dérision, le Prophête Elie aux faux Prophêtes de Baal : Le Dieu que vous invoquez est peut-être occupé à quelqu'entretien, *Aut loquitur;* peut-être est-il engagé dans quelque voyage, *Aut in diversorio, aut in itinere;* peut-être est-il plongé dans le sommeil, *Aut certè dormit.* Redoublez, redoublez donc vos cris, et que leur importunité vous le rende favorable, *Clamate voce majore.* [III. Reg. XVIII. 27.]. Cette insulte

retomboit sur la fausse Divinité, que le Prophête vouloit confondre. Mais si nous l'adressions aux Dieux du Monde, toute l'amertume en rejailliroit sur les Mondains qui ont mis leur bonheur à les adorer. Si, lorsque ce prétendu bonheur s'évanouit entre vos mains, nous vous demandions, comme Dieu le demandoit à son peuple, par la bouche de Jérémie, où sont les Dieux que vous vous êtes faits à vous-mêmes? *Ubi sunt Dii tui?* Pourquoi cessent-ils de vous protéger, vous qui ne cessez pas de les servir? *Surgant et liberent te* [Jérém. II. 28.]; si, lorsque désabusés par la nécessité des événemens, vous nous confiez l'aveu tardif de vos erreurs sur le bonheur de la vie, nous vous disions par l'autorité de Dieu, et en son

nom : Adressez-vous au Monde, que vous m'avez préféré; redemandez-lui cette félicité, dont inutilement vous pleurez la perte; cherchez-y votre asyle, comme vous y aviez cherché votre bonheur, *Ite et invocate Deos quos elegistis* [Judic. XI. 14.]; si, lorsque vous gémissez sur le néant du Monde, nous vous répétions, comme autrefois un Prophête au Roi de Juda; voici ce que dit le Seigneur: Vous m'avez abandonné, je vous abandonne à mon tour, *Reliquistis me, et ego reliqui vos.* [II. Par. XII. 5.]; si vous n'aviez que le Monde pour consolateurs, pour ressource et pour appui; ah! mes Frères, n'insistons pas sur une vérité que le Monde avoue. Puisque tout varie, puisque tout passe, puisque tout se détruit dans le

Monde, c'est donc une chimère que d'y rechercher, et de prétendre y fixer le bonheur.

Mais quelle conclusion tirer de ce principe? Celle qu'en tiroit le plus sage des hommes. Il expose pompeusement tout ce qui a pu contribuer à le rendre heureux sur la Terre: la splendeur du rang; il occupoit le premier, *Fui Rex;* l'abondance des trésors; jamais opulence n'avoit égalé la sienne, *Supergressus sum opibus omnes qui antè me fuerunt;* la magnificence de sa demeure; il y avoit réuni toutes les merveilles de l'art, *Ædificavi mihi domos;* les délices de la vie; il les avoit rassemblées, *Feci mihi delicias;* la satisfaction des inclinations de son cœur; il ne les avoit point étouffées, *Non prohibui cor meum;* la gloire même

de la sagesse; il en étoit l'oracle, *Præcessi omnes sapientiâ:* Peinture frappante du bonheur, s'il en fut jamais! A chacun des traits qui nous la remettent sous les yeux, il ajoute: J'ai vu dans tout cela vanité et affliction d'esprit, *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.* [Eccle. 1. 12. et Seq.].

Il n'est donc rien dans le Monde, qui puisse satisfaire l'homme, puisque l'homme qui avoit accumulé tous les avantages que peut offrir le Monde, n'a pas été satisfait. Il est donc évident que les hommes ne sont pas nés pour le frivole bonheur du Monde, puisque leurs propres désirs les avertissent qu'ils sont créés pour être heureux, et que le Monde ne contente jamais leurs désirs. Où la trouverez-vous

donc, cette félicité réelle, dont malgré vous, le désir vous presse? Ah! par là même, que tous les objets créés vous la refusent; ne vous disent-ils pas hautement qu'il faut la chercher en Dieu, et qu'à Dieu seul il appartient de vous l'accorder?

Essentiellement votre fin, par l'infinité de son être; les biens même qui viennent de lui, ne vous suffisent pas, et vous rappellent à lui. Il n'est aucun de ses ouvrages qui puisse vous dédommager de ce qui est renfermé dans lui; il cesseroit d'être ce qu'il est, si vous pouviez ne pas vous apercevoir que vous êtes privés de lui. Et, parce qu'en vous créant pour lui, il vous a destinés à un bonheur suprême; vous ne pouvez donc être heureux qu'en

lui. C'est un bonheur de le servir; il est incontestablement le premier, et le plus grand de tous les maîtres. C'est un bonheur de l'aimer; il est tout-à-la-fois, et l'objet le plus aimable, et l'ami le plus fidèle. C'est un bonheur d'espérer en lui; il est le protecteur le plus puissant et le rénumérateur le plus magnifique. C'est un bonheur d'être uni à lui; il est le seul dont rien ne sépare ceux qui ne veulent s'en séparer jamais. Il est heureux, j'en atteste l'expérience de ses serviteurs, oui, mes Frères, il est heureux de se sacrifier pour lui. Contraste qui n'étonne que ceux qui ne connoissent bien ni Dieu ni le Monde! Le Monde convertit les plaisirs en amertumes; Dieu convertit en délices les amertumes mêmes; le plaisir qui résulte d'une

passion vaincue est plus grand que la difficulté de la vaincre; la paix de l'ame, seul bonheur de l'homme, est le fruit durable de la sagesse et de l'ordre; et, comme l'a dit Saint Augustin, après en avoir fait l'épreuve sensible, la consolation divine se mêle à la douleur de la contrition; et les joies des théâtres sont moins douces que les larmes des pénitens, *Dulciores lacrimœ pœnitentium quam gaudia theatrorum.* La tristesse s'insinuant toujours parmi toutes les prospérités de la Terre, voilà le spectacle qu'offre le Monde; l'allégresse pénétrant les cœurs des Justes dans le sein même des tribulations; voilà l'impression de Dieu.

Voulez-vous donc être véritablement heureux? Aspirez au bonheur dont Dieu est le principe. Travail-

lez principalement pour le bonheur dont Dieu est l'objet. Estimez par dessus tout, et méritez ce bonheur éternel que Dieu vous promet, qu'il vous réserve, et que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA SECONDE SEMAINE

DE CARÊME.

MODÉRATION RAISONNABLE DES DEVOIRS QU'IMPOSE LE CHRISTIANISME.

Allegant enim onera gravia et importabilia, et imponunt in humeros hominum.

Ils préparent des fardeaux pesans, et qu'il est impossible de porter, et ils en chargent les hommes. *S. Math.* Ch. XXIII.

Ce que Jésus-Christ reprochoit lui-même aux Pharisiens, dont le

zèle faux et aveugle ne cherchoit qu'à aggraver le joug de la loi; c'est, mes chers Auditeurs, ce que nous pouvons reprocher encore à un nombre d'hommes timides qui refusent de se soumettre à la loi de l'Evangile, en se persuadant qu'ils ne peuvent pas en remplir les obligations; ils la jugent, sans l'approfondir; ils la condamnent, sans la connoître; ils en décrient les préceptes, sans en examiner les bornes. Eh! comment, nous dit-on sans cesse, souscrire à une loi si dure, s'asservir à des observances si pénibles, vivre dans une contrainte si gênante, s'immoler soi-même tout entier à l'autorité de la loi?

Injustes alarmes dont malheureusement l'unique effet est de rendre totalement indociles ceux

qui ne regardent pas comme possible une entière docilité. Oui, sans doute, mes chers Auditeurs, la loi chrétienne est austère; elle doit l'être. Il est incontestable qu'il faut de votre part une grande fidélité pour en remplir les devoirs; voilà ce qui doit ranimer votre vigilance, maintenir votre ardeur, et multiplier vos précautions. Pour vous donner cependant aujourd'hui une idée juste du Christianisme; je dis que la modération est un des caractères qui en distinguent la loi. Proposition unique que je me propose de développer, après que nous aurons salué la sainte Mère de notre divin Législateur. *Ave Maria.*

Si l'on ne présentoit la loi de l'Evangile que comme un joug, nous la reconnoîtrions à ces termes

sous lesquels Jésus-Christ lui-même la désigne, *Jugum meum;* et nous n'aurions qu'à ajouter après lui, que sa grâce le rend doux et léger à ceux qui le portent, *Jugum meum suave est, et onus meum leve.* [Math. XI. 30.]. Mais ce n'est point ainsi que la caractérisent ceux qui s'efforcent à s'y soustraire. A les entendre, c'est un fardeau qui accable ceux qui consentent à s'en charger. Selon eux, une raison de ne pas se soumettre à tant de préceptes qu'on dit émanés de Dieu, c'est la nature de ces préceptes mêmes; la bonté de Dieu dément la sévérité des ordres qu'on lui attribue. Tel est le raisonnement des ennemis de la morale chrétienne. Ils en exagèrent les maximes, pour en détruire les devoirs. Montrons-leur aujourd'hui,

sans craindre d'altérer ou d'affoiblir la sainteté de l'Evangile, ce que S. Paul nous apprend de notre soumission, en la nommant un hommage raisonnable, *Rationabile obsequùm.* [Rom. XII. 1.]. Avant que de justifier ce qu'il y a de nécessaire dans la sévérité de l'Evangile, exposons simplement ce qu'il y a de modéré dans ses obligations. Confondons d'abord ceux qui le regardent comme trop austère, j'établirai dans la suite les solides raisons qui en fondent l'austérité.

Il est des actions que le Christianisme prescrit; il est des privations que le Christianisme ordonne; il est des réparations que le Christianisme exige: voilà toute la loi. Parcourons ces trois objets, la matière des trois réflexions

qui vont partager ce Discours, et voyez s'il y a de l'excès dans les obligations que l'Evangile nous impose.

PREMIERE PARTIE.

Je parle en premier lieu des actions qui sont l'objet de nos devoirs. Or, mes Frères, si, pour vous préparer à en écouter le détail, je vous rappelois d'abord la parole par laquelle Dieu s'engage à être lui-même la récompense de ceux qui les remplissent, *Ego ero merces tua.* [Gen. xv. 1.]; si, avant que de vous intimer les préceptes de son autorité, je commençois par vous étaler les promesses de sa magnificence; quelle idée ne vous formeriez-vous point de ce que Dieu exige de vous, à la vue de

ce qu'il vous ordonne d'espérer de lui? Ecoutez, Habitans de la Terre, le Ciel vous est destiné; une éternité de bonheur et de gloire vous y attend; le séjour de Dieu sera le vôtre; le royaume de Dieu vous appartiendra à titre d'héritage; Dieu sera lui-même votre possession et votre conquête; mais apprenez à quelle condition.

Ah! plus l'espoir vous éblouit, plus aussi votre cœur s'alarme; plus il vous paroît heureux d'obtenir, mieux vous prévoyez combien il doit être difficile de mériter. Je n'ai rien dit encore de ce que Dieu vous demande, et je vous ai peut-être découragé par la sublime idée de ce qu'il vous offre. Eh! bien, prenez confiance. Dieu lui-même va l'exciter. Il expose à vos

espérances la félicité de la vie éternelle; et en même temps Jésus-Christ vous en montre la route. Voulez-vous y entrer? Gardez les commandemens, *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* [Math. XIX. 17.].

Et quels sont-ils, ces commandemens? Un Dieu à reconnoître. Mais tout l'annonce à votre raison, tout le découvre à vos yeux, tout le rend sensible dans l'Univers; il faut s'aveugler pour le méconnoître; et ce seroit un prodige de stupidité que cet aveuglement. Un Dieu à adorer. Mais sa gloire elle-même vous y invite; mais les œuvres de sa puissance vous y disposent; mais votre existence propre vous avertit qu'elle est un de ses dons; et votre titre seul de créature dicte à votre reconnoissance

l'hommage qu'elle doit au Dieu créateur. Un Dieu à la parole duquel il faut croire. Mais il compense l'obscurité des mystères qu'il vous révèle, par l'éclat des preuves invincibles qui attestent sa révélation; mais il vous ordonne uniquement de vous soumettre à la vérité de ses Oracles, il ne vous charge pas d'en sonder les profondeurs; mais ce qu'il y a d'impénétrable dans la Foi qui vous captive, doit-il être si étonnant pour vous, qui êtes environnés de tant d'objets incompréhensibles de la Nature? Et que sauriez-vous si Dieu ne vous avoit pas instruits? Un Dieu aux ordres duquel il faut se résigner. Mais vous n'avez rien à opposer à son pouvoir; et cependant il veut bien agréer votre soumission; mais il vous fait un

mérite de la patience, lors même que le malheur est inévitable; mais il attache du prix à vos douleurs, quoique forcées, pourvu que vous consentiez à les souffrir; mais il transforme pour vous, en titre à une couronne immortelle, le bon usage que vous faites des maux qui naissent naturellement de la condition de votre mortalité. Est-il si rigoureux de pouvoir lui offrir comme une vertu ce qui ne seroit sans cela que le triste effet de la nécessité? Un Dieu en qui il faut espérer. Mais quoi de plus consolant que cet espoir? Quoi de plus doux que ce sentiment? Quoi de plus conforme et aux penchans de votre ame et aux besoins de votre foiblesse? Vous plaindrez-vous de la bonté que Dieu vous marque? Vous est-il à charge, parce qu'il

veut être votre soutien? Un Dieu qu'il faut prier. Mais cet hommage, incontestablement dû à sa souveraineté, est aussi une ressource utile à vos intérêts ; mais ce tribut journalier d'un cœur qui implore assidûment les secours du Ciel, ne vous dérobe point aux occupations légitimes de la Terre, et devient un moyen de mieux y vaquer; mais Dieu porte la condescendance, jusqu'à vous abandonner la plus grande portion du temps pour la diversité de vos travaux, en se réservant quelques jours particuliers et les dispositions habituelles de votre amour. Il faut donc l'aimer, ce grand Dieu. Oui, sans doute, il vous en fait un devoir. Mais ce commandement qui, selon la parole de Jésus-Christ, est le plus grand et le premier, *Maximum et pri-*

mum mandatum, [Math. XXII. 38], tout le public, tout le répète, tout concourt à le graver dans vos cœurs. Vous tenez tout de Dieu; vous êtes créés pour Dieu; vous n'avez et ne pouvez avoir de fin essentielle que Dieu. Evidemment il n'est rien de semblable à Dieu, *Domine Deus virtutum quis similis tibi?* [Ps. LXXXVIII. 9.]. Peut-elle donc vous paroître si difficile, la préférence absolue et universelle que vous devez à Dieu? Rapprochons, Chrétiens auditeurs, ce que Dieu mérite, de ce qu'il nous ordonne de lui offrir; nous serons bien moins frappés des obligations qu'il nous impose, que touchés de la modération avec laquelle il nous ménage. Hélas! il paroît moins consulter ce qu'il est, qu'avoir égard à ce que nous som-

mes. Tout lui est dû; et il se contente de peu. Rien d'étudié, rien de recherché, rien d'outré n'entre en part du culte qu'il nous prescrit. Le sentiment vif de ses bontés joint à celui de nos misères; l'humble exposition de nos demandes, et la ferme confiance en ses secours; la docilité qui écoute sa voix et la fidélité qui lui obéit; la simplicité qui lui ouvre notre ame et la sincérité qui lui en consacre les affections, sont-ce donc là des devoirs trop onéreux, quand on les compare avec les perfections du Dieu auquel ils s'adressent, et avec l'infinie libéralité qui encourage à leur accomplissement?

Animée et conduite par l'esprit de Dieu, quels préceptes nous fait son Eglise? Comme une mère tendre qui veut gouverner ses enfans avec zèle, mais sans les accabler

par ses rigueurs, avec quelle bonté elle a égard à la nature des circonstances ! Avec quelle attention elle pèse les difficultés ! Avec quelle douceur elle compâtit aux besoins ! Avec quelle prudence, quand il le faut, elle tempère l'austérité d'une loi générale, par la sagesse d'une dispense particulière ! Je parle au reste, des dispenses que sa sagesse accorde, et je ne prétends pas autoriser celles que la mauvaise foi voudroit surprendre, et dont l'indolence voudroit abuser. Nécessairement invariable dans l'enseignement des vérités dont elle est seule dépositaire, elle sait se montrer raisonnablement indulgente dans les règlemens dont elle est l'arbitre. Hélas ! tristement émue de compassion sur la langueur des Fidèles, n'a-t-elle pas paru consentir quelquefois à moins exiger

d'eux, pour en obtenir davantage? Et, si l'on ose lui faire le reproche de ce qu'elle ne présente plus aujourd'hui la même sévérité que nous voyons dans l'édifiant tableau des premiers siécles; c'est qu'il s'en faut bien que le nôtre lui présente les mêmes exemples de ferveur. Toujours également sainte, également pure, également éclairée, elle n'a cherché et choisi que la convenance des moyens de sanctifier ceux qui lui appartiennent; et c'est méconnoître son esprit et ses vues, que de ne pas admirer les précautions de sa tendresse, dans son ardeur même pour notre sanctification.

Que dirai-je des autres devoirs principaux qui sont la règle générale de notre conduite? Vous-mêmes qu'en direz-vous, mes chers Audi-

teurs? Est-ce un devoir trop dur, je parle à des ames nobles, à des cœurs sensibles, est-ce un devoir trop dur que d'avoir à secourir des malheureux, à leur distribuer le superflu de vos biens que leur indigence réclame, à les soulager dans des maux dont l'idée seule nous attendrit? Est-ce un devoir trop dur que de renfermer, dans les sentimens d'une bienveillance universelle, tous les hommes auxquels vous êtes unis par les liens mêmes de la nature; que d'être disposé à faire pour eux ce que vous auriez droit de désirer qu'ils fissent pour vous; que de respecter l'image du Créateur dans les créatures intelligentes qui sont l'ouvrage de ses mains et l'objet de son amour? Est-ce un devoir trop dur, que de se montrer fidèle à

remplir ceux de votre état; que d'en supporter les fatigues, dès que vous en recueillez l'utilité; que de mériter la confiance par la probité et l'estime par les vertus, la gloire par les services? N'étendons pas plus loin ce détail. Convenez-en, mes chers Auditeurs: Les devoirs du Christianisme sont tels, qu'il n'est aucun homme judicieux qui n'en approuve la sagesse, et qui n'en voie la nécessité.

C'est donc bien ici que je puis vous dire, d'après le Seigneur; (et, remarquez l'énergie de l'expression dont il se sert): Vos obligations sont autour de vous; vous avez sous la main l'occasion de les remplir, *Juxtà te est sermo*, [Deuter. xxx. 14.]; vous êtes les premiers à en reconnoître la justice, lorsque vous parlez sans intérêt

à les combattre, *Valdè in ore tuo;* et vous les retrouvez dans votre propre cœur, quand vous en consultez et quand vous en écoutez la droiture, *In corde tuo, ut facias illum.* [Ibid.].

Eh! qui pourroit donc vous les faire paroître impraticables? Destiné à être la Religion de tous, le Christianisme n'exige rien qui ne soit à la portée de tous; rien qui suppose des dons rares, des qualités brillantes; rien qui ne puisse se concilier ou avec une condition simple et ordinaire, ou illustre et relevée; rien, j'ose le dire, que de commun, pour que tous les hommes puissent obéir à Dieu. Quel aimable Maître! qu'il est donc facile de le servir! Il ne fait point un crime d'une ignorance qui n'est pas coupable. Il se con-

tente de la volonté, lorsque l'action ne peut pas suivre. Il admet la droiture de l'intention, malgré la contrariété d'une erreur involontaire; il tient compte des moindres actes, quand les grandes occasions se refusent. Et, ce qui caractérise principalement les préceptes de la Religion, c'est la grande différence qui se trouve, et que je vous prie de bien remarquer, entre la loi de Dieu et les lois des hommes.

Quel est le caractère propre des lois humaines? C'est d'ordonner ou de défendre sous des peines plus ou moins grandes, à mesure que l'objet de l'ordre ou de la défense est plus ou moins important. De manière qu'enfreindre la loi, c'est être jugé par la loi même qui a énoncé le châtiment. Mais quel est l'avantage de ceux qui s'y con-

forment? C'est uniquement de n'être pas puni. Il est vrai, la justice des hommes est chargée d'assurer, et de venger parmi eux les droits de la loi; mais voyons-nous qu'elle couronne également l'exactitude de ceux qui l'observent? Toutes les lois font un précepte de la fidélité; aussi punissent-elles sévèrement le ravisseur; mais récompensent-elles l'homme juste? C'est un crime capital de ne l'être pas, et ce crime est suivi d'une juste punition. C'est une vertu de l'être; mais cette vertu, n'étant qu'une simple observation de la loi, n'en reçoit d'autre salaire que l'exemption des peines portées par la loi. Il n'a fait que son devoir, disent froidement les hommes; c'est à peine un mérite à leurs yeux, et ce n'est pas au moins un mérite brillant; et, s'il obtient quelques éloges, il est

ordinaire que c'en soit là tout le fruit. A qui sont donc réservées, sur la Terre, les récompenses? A ceux qui vont au delà de la loi, qui, par la noblesse de leurs efforts, surpassent les obligations de la loi, qui font éclater de plus grandes vertus que n'en demande la loi. Tout autre droit est trop foible ou trop commun. Ou la simple obéissance ne paroît pas d'un grand prix, ou il devient impossible de traiter avec distinction tous ceux qui obéissent. Et voilà comment les lois humaines sont plus propres à retenir dans le devoir par la crainte, que capables d'y exciter par l'émulation.

Il n'en est pas ainsi à l'égard de Dieu. Comme il attache la preuve de l'amour qu'on lui doit, à l'observation des préceptes qu'il impose, *Qui habet mandata mea et*

servat ea, ille est qui diligit me, [Jo. XIV. 21.], aussi promet-il expressément d'honorer, comme ses amis, tous ceux qui sont dociles à ses ordres, *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* Remplir ses devoirs, ah! mes Frères, c'est aux yeux de Dieu un grand mérite; c'est un titre incontestable à la possession de sa gloire; c'est un droit assuré à l'éternité de son bonheur. Des menaces qui effrayent les rebelles, Dieu ne sépare point les promesses qui animent la soumission. Il ne se borne point à dire : Entrez dans la voie de votre Seigneur, vous, Serviteurs généreux, qui avez étonné la Terre par votre courage; il l'ouvre au Serviteur qui a été fidèle dans les moindres objets, *Quia super pauca fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui.* [Math. XXV. 23.]. Il

ne dit pas : Je ne vous dois rien, vous n'avez fait qu'exécuter mes commandemens ; il dit : Tout ce qui est à moi vous appartient, parce que vous avez agi selon mes volontés. Il ne dit pas : Vous n'avez d'autre mérite que celui de la fidélité ; c'en est assez de vous soustraire à ma vengeance ; il dit : Votre fidélité fait votre mérite, et je lui accorde toutes mes récompenses, *Quia fuisti fidelis.*

Et voilà, mes chers Auditeurs, la douce et la solide consolation de tant d'humbles Chrétiens saintement alarmés sur le peu de valeur qu'ils croyent apercevoir dans leurs œuvres. A les entendre, ils n'ont rien fait pour Dieu, ils n'ont su que lui obéir. Ils se sont appliqués, il est vrai, à marcher toujours dans la voie de ses commandemens ; mais ils gémissent de n'a-

voir pas été décorés de tout l'héroïsme des vertus les plus signalées. Ils ont été justes, mais ils s'affligent de n'avoir pas vu éclore ces fruits de justice. Heureux et louable regret que Dieu inspire au milieu des plus grandes épreuves ou des plus vives tribulations, que le désir de la perfection autorise, et qui doit servir à l'accroissement de la ferveur! A Dieu ne plaise que je cherche à le détruire; mais aussi me préserve le Ciel de désespérer des vrais Chrétiens, parés du solide mérite de l'obéissance que forme le Christianisme! Oui, que ceux qui en ont rempli les devoirs, disent à Dieu avec l'humilité de la confiance: J'ai fait ce que vous m'avez ordonné, *Feci quod jussisti;* donnez-moi ce que vous m'avez promis, *Da quod promisisti.* Mais, pour l'obtenir, combien de sacri-

fices sont encore nécessaires! Les privations auxquelles condamne le Christianisme : Second reproche qu'il est intéressant d'examiner.

SECONDE PARTIE.

Il est, mes chers Auditeurs, des privations qui font une partie essentielle des devoirs du Christianisme. Or, c'est dans ces privations mêmes que je prétends vous faire envisager de nouveau la modération de la loi chrétienne. Car, enfin, que vous interdit-elle? Les vices et uniquement les vices. Il est vrai, et je dois en convenir à la honte du cœur de l'homme, c'est au vice que ses inclinations le portent; c'est l'attrait du vice qui l'engage. D'où il suit nécessairement qu'il lui en coûte pour ne pas s'y abandonner. Remarquons cependant, d'abord,

que, parmi les vices, il en est de si odieux, qu'ils semblent porter avec eux-mêmes leurs préservatifs, et qu'on en rougiroit devant les hommes, quand même on craindroit peu de s'en rendre coupable devant le Seigneur. L'opprobre qui les suit en fait redouter la tache, le mépris qu'ils attirent en est la première punition; et, loin de se livrer audacieusement à leurs impressions, on se croiroit humilié de témoigner quelque répugnance à les combattre. Ce n'est donc pas un grand effort que le Christianisme exige, en ordonnant de les vaincre et d'en triompher. Est-il une ame bien née qui ose regretter de ne pouvoir pas se permettre les injustices de l'usurpation, les oppressions de la violence, les noirceurs de la calomnie, les excès de la débauche, et tant d'autres déré-

glemens que l'honnêteté seule réprouve, et dont par conséquent on ne dira jamais qu'il est trop dur de s'abstenir? Disons vrai, mes chers Auditeurs; il est surtout deux passions chéries pour lesquelles on voudroit demander grâce; elles sont presque les seules dont il ne paroisse pas si honteux d'écouter la voix, et qu'aux yeux du Monde on ose produire. S'agit-il d'éteindre les flammes criminelles d'un amour profane, ou les feux cruels d'une vengeance irritée? Ah! voilà le double grief que, dans le fond de l'ame, on conserve contre les préceptes du Christianisme; voilà le double objet sur lequel on lui reproche ses rigueurs. Et voilà aussi une des sources les plus ordinaires du découragement qui l'abandonne, ou de l'impiété qui le combat. Or, quelle que puisse être sur ces deux

points sa juste et nécessaire sévérité, je n'en persiste pas moins à regarder ses lois comme modérées. Pourquoi? Pour deux raisons dont je vous prie de peser la force. La première, c'est la nature des biens solides et durables qui sont un dédommagement réel des sacrifices que demande le Christianisme; la seconde, c'est la liberté raisonnable que laisse le Christianisme, en exigeant quelques sacrifices.

Vous m'objectez ce qu'ils ont de pénible; et moi, je vous oppose ce qu'ils ont d'avantageux. Sans m'arrêter à des raisonnemens, quoique justes, sur la nature du vrai bonheur, qui consiste évidemment dans la paix de l'ame; sans vous dire que les passions ne procurent donc qu'une félicité trompeuse, puisque les inquiétudes et le trouble les accompagnent toujours; sans

vous ajouter que la même satisfaction qui, aux yeux de Dieu, seroit un crime, devient, ordinairement, pour celui qui la recherche, un principe de chagrin de la part des hommes; sans vous faire observer que la seule violence des penchans déchire un cœur qui volontairement les nourrit; sans vous répéter que la victoire des penchans n'est si difficile que, lorsqu'en s'accoutumant à les flatter, on augmente leur vivacité, ou qu'on ne cherche pas, dans la sagesse des précautions, le sûr moyen de la résistance; sans vous en offrir la preuve sensible, en rapprochant l'habituelle tranquillité des ames pures qui s'éloignent du danger, de la tumultueuse agitation de ces ames téméraires qui périssent dans l'occasion à laquelle elles s'exposent; sans en conclure qu'il dépend

de nous de nous ménager, et plus sûrement et plus facilement, la gloire du triomphe, en n'affrontant pas imprudemment l'ennemi que nous provoquons nous-mêmes au combat; je me borne à comparer celui qui sacrifie ses inclinations aux lois du Christianisme, avec celui qui fait céder les règles du Christianisme à la force de ses inclinations. Que le premier nous dise si jamais il s'est repenti d'avoir été fidèle; et que le second avoue que souvent il s'est rendu malheureux pour n'avoir pas été soumis. Eh! ne sont-ce pas communément vos propres malheurs qui vengent la Religion des reproches que vous lui faites? Vous vous plaignez de ce qu'elle est trop austère dans ses lois; mais nous vous entendons plaindre souvent aussi des maux qui résultent de vos transgressions.

Vous croyez qu'il n'est pas possible d'être Chrétien et de vivre heureux; mais goûtez-vous un bonheur solide, parce que vous ne vivez pas chrétiennement? Vous dites que la Religion vous interdit les agrémens de la vie; mais vous pouvez nous dire aussi combien de fois, dans la vie, vous avez payé cher les criminelles douceurs que condamne la Religion. D'où viennent, dans vous, cœurs voluptueux et passionnés, ces langueurs et ces perplexités, ces jalousies, ces dépits, ces fureurs? Voilà le triste fruit d'une coupable tendresse. La loi qui vous ordonnoit de l'étouffer vous en eût fait éviter les tourmens. D'où viennent, en vous, jeunes Personnes, ces craintes trop bien fondées des soupçons, de la censure, de la malignité du

Monde? Voilà le triste fruit d'une liaison suspecte, d'un attachement vif, d'un engagement indiscret. La loi qui vous ordonnoit de fuir le péril qui menace la vertu, vous eût fait échapper à celui qui expose la réputation. D'où viennent, dans vous, ames vindicatives et hautaines, ces aigreurs, cette animosité, ce courroux qui altèrent votre repos? Voilà le triste fruit d'une haine qui, en vous soulevant contre un ennemi, l'a armé lui-même contre vous. La loi qui vous ordonnoit de pardonner vous eût épargné la torture de votre propre ressentiment, et le péril d'être la victime de ceux d'autrui. D'où viennent, dans vous, Hommes déréglés, ces regrets amers sur le dérangement de vos affaires, sur la décadence de votre fortune, et peut-

être sur la ruine de votre santé? Voilà le triste fruit de ce goût pour des plaisirs que vous avez achetés par tant de disgraces. Quelques jours heureux, au jugement d'une passion aveugle, vous ont préparé le poids de ces jours infortunés sous lequel gémit aujourd'hui la tardive sagesse de votre raison. La loi qui vous ordonnoit d'écarter de vous tout désordre, eût écarté en même temps les funestes conséquences que le désordre entraîne toujours avec lui.

C'est bien ici que peut s'appliquer ce que dit S. Bernard, du péché et de ses suites. La durée du péché n'a qu'une brièveté rapide, *Peccare transit;* les suites du péché ont pour mesure de leur durée, la mesure même du temps, *Peccasse manet.*

C'est-à-dire, qu'à la satisfaction d'un instant, succèdent des années de peines; qu'une foible lueur de félicité va se perdre dans les abîmes ténébreux du vice; que ses charmes sont passagers, et qu'il n'y a de durable, que les maux qu'il produit. Dès là, qu'y a-t-il donc de si dur dans l'obligation de s'éloigner de ses piéges? Si ce sacrifice coûte à la foiblesse du cœur, la sagesse de la raison y encourage et l'approuve; s'il est rigoureux pendant quelques momens, éternellement on s'en applaudit; s'il exige quelques efforts, il dédommage abondamment par de solides consolations. Ajoutons encore que la générosité qui le fait en diminue la rigueur; que l'habitude de le faire, en rend, chaque jour, les difficultés moins sensibles;

que l'attrait du crime devient toujours moins fort, lorsqu'on y résiste avec force; et que ce qui paroissoit devoir former la matière des plus grands combats, n'est bientôt que l'heureuse occasion d'une victoire facile. C'est, mes chers Auditeurs, que le mérite de la fidelité lui sert d'aliment, et que ce qui déconcerte la timide foiblesse des Pécheurs est à peine une légère épreuve pour la courageuse fermeté des Justes.

Mais vous qui trouvez si onéreuses les conditions auxquelles on acquiert les vertus, vous qui vous récriez si amèrement contre la sévérité de la loi chrétienne; lorsqu'il s'agit de vous-mêmes, dites-moi, pourquoi donc en exigez-vous, de la part d'autrui, l'accomplissement? Chose étrange! Le Monde murmure hautement de l'austérité

du Christianisme, et il est le premier à flétrir impitoyablement ceux qui n'en suivent pas les maximes. Car, le Monde, vous le savez, mes chers Auditeurs, fait une loi de la modestie, de la douceur, de la pudeur, de la probité, de la charité même; et, tandis que d'une part, il paroît prendre le parti de la passion contre la rigueur de la loi; de l'autre, il justifie la loi par le mépris qu'il témoigne de ceux qui se livrent à la passion. Qu'il s'accorde donc avec lui-même; qu'il ne blâme pas en même temps, et les principes du Christianisme, et ceux qui s'en écartent; qu'il applaudise à la sagesse des devoirs qu'il renferme, ou à la conduite de ceux qui s'en dispensent. Et, s'il ne lui est pas possible de protéger les dérèglemens, qu'il avoue donc qu'il n'est

aucun excès dans la loi qui les proscrit.

Modération de la loi qui paroît surtout dans la liberté qu'elle vous laisse; puisqu'elle n'interdit que le vice. Eh! quelle est l'espèce de bien honnête dont elle ne vous permette pas de jouir? Soyez riches; mais sans attache; soyez grands, mais sans orgueil; soyez puissans, mais sans dureté; soyez heureux, mais sans aveuglement; ayez du crédit, mais sans hauteur; ayez de la réputation, mais sans fierté; ayez des amis, mais sans libertinage. En un mot, usez des dons de Dieu; sa loi n'en condamne que l'abus. Ce que vous avez reçu, il vous demande de le lui rapporter. C'est justice, de vous en servir selon ses vues; c'est sagesse, de lui en payer le tribut; c'est subordination, de lui en offrir l'u-

sage; c'est reconnoissance, de ne pas le préférer à lui. Ah! quel nom donner à la noire ingratitude qui tourne contre Dieu ses propres bienfaits, et qui les employe à l'outrager?

Quel est l'état sur lequel les devoirs de la Religion vous gênent? Non, sans doute, mes chers Auditeurs, ce n'est point à un état particulier qu'est attachée la sanctification des hommes; il ne s'agit pour vous que de sanctifier celui dans lequel vous êtes. Vous avez dû, il est vrai, le choisir selon les desseins de Dieu; par conséquent, ne point embrasser celui que vous ne pouviez pas saintement remplir. Mais avez-vous fait prudemment ce choix; que vous reste t-il à faire? A vivre conformément à votre état, et non point à sacrifier votre état. L'élé-

vation du rang vous distingue; ce n'est pas pour vous un devoir d'en descendre. Il vous suffit d'y placer à côté de vous et l'humilité évangélique qui écarte l'enflure de votre cœur ; et l'édification qui, aux yeux d'autrui, jette sur vos œuvres l'éclat des vertus. Des traits brillans de gloire illustrent votre valeur guerrière, vos mérites et vos services; ce n'est pas pour vous un devoir d'en enfouir la splendeur dans une inaction obscure; il vous suffit d'y joindre la gloire réelle d'une modestie chrétienne, qui cherche moins à obtenir des distinctions qu'à s'en rendre digne, et qui, loin de chercher à s'enivrer des vanités humaines, estime par dessus tout ce qui n'est point vanité devant Dieu. La multitude des affaires vous occupe; ce n'est point pour vous un devoir d'en laisser

engloutir tous les soins dans les profondeurs de la retraite; il vous suffit de les subordonner chrétiennement aux soins du salut, d'y vaquer selon l'ordre du salut, de les diriger suivant les principes du salut; ce seroit mal interpréter la loi que de renoncer aux diverses obligations de votre état, puisque les devoirs de votre état font essentiellement partie des obligations de la loi. Une famille vous est chère; ce n'est point pour vous un devoir de rompre les liens qui vous unissent à elle; il suffit de sanctifier, par un amour chrétien, celui de la nature; il s'agit de le régler et non de le détruire. Ce n'est pas, mes Frères, que je me refuse à l'admiration de quelques ames privilégiées en qui Dieu fait briller la puissance de sa grâce, par la générosité de leur renonce-

ment, l'héroïsme de leurs sacrifices. Mais, puisque je parle ici pour le commun des Fidèles, je dois donc ne parler aussi que de ce qu'il y a de commun pour tous les Fidèles, dans les préceptes qui sont la règle de leurs devoirs. Où donc est cette sévérité outrée qu'on leur attribue? Est-ce vous rendre esclaves, que de vous rendre meilleurs?

Quels sont les talens dont l'exercice légitime ne puisse pas compâtir avec vos obligations? Ce qu'ils ont d'utile et de louable, le Christianisme l'autorise; puisqu'il fait lui-même un mérite à ceux qui, par de saintes vues, en mettent en œuvre l'utilité. Et n'allez point l'accuser de flétrir ce qu'il y a d'agréable dans plusieurs. Imputez cette juste flétrissure à la perversité de ceux qui en abusent, et non à une austérité, qui les voit

sans murmure, lorsqu'elle les trouve sans reproche. Oui, mes chers Auditeurs; la loi, parce qu'elle est sainte, réprouve cette espèce de profanation, si je puis le dire, que la corruption du cœur fait si fréquemment des talens de la nature; mais, parce que cette loi est modérée, elle tolère ce que la société peut y trouver d'agrément. La loi, parce qu'elle est sainte, se montre inflexible à l'égard de tout amusement qui corrompt les mœurs; mais, parce qu'elle est modérée, elle admet ceux dont l'innocence s'accorde avec la régularité de la vie. La loi, parce qu'elle est sainte, s'élève contre les charmes séducteurs qui servent d'amorce aux passions; mais, parce que cette loi est modérée, elle ne bannit point ces joies pures qui servent à l'esprit de délassement. La loi, parce

qu'elle est sainte, rejette cette frivole continuité de plaisirs qui absorbent l'ame; mais, parce que cette loi est modérée, elle souscrit à ces récréations décentes qui lui sont nécessaires. Il est possible, et nous en voyons fréquemment la preuve, il est possible d'être uni à Dieu par la fidélité qui le sert, sans se séparer des hommes par une humeur sauvage qui les fuit. Il est possible d'être chéri de la Religion à laquelle on sait obéir, et de la société à laquelle on sait plaire. Il est possible d'être saint, et de rendre aimable la sainteté. Encore une fois, qu'y a-t-il donc de si dur, de si excessif dans les sacrifices qu'ordonne la loi de Dieu? Achevons de la bien connoître; voyons ce qu'il y a de modéré dans nos devoirs jusques dans les réparations qu'exige le Christianisme.

TROISIÈME PARTIE.

En même temps qu'une loi est munie de l'autorité qui assujettit à ses préceptes, elle est armée du pouvoir qui en venge la transgression. Elle énonce l'objet, elle décerne la peine. La docilité ou la punition, telle est l'alternative qu'elle propose, et il ne reste aucune ressource contre la punition à celui qui s'est écarté de la docilité. Ou si quelquefois la clémence fait grâce ; cette grâce, qui dépend uniquement de celui qui l'accorde, ne fonde jamais un espoir certain, bien moins encore le droit de l'obtenir. Où trouverez-vous parmi les hommes une loi qui, après avoir intimé la juste sévérité de ses défenses, laisse aux coupables le choix d'un supplice forcé, ou d'un repentir vo-

lontaire? Dans le recueil des lois que la Terre admire, où est-il écrit que le nombre et l'atrocité des plus grands forfaits ne seront punis par les hommes, qu'autant que celui qui les mérite n'aura pas un sincère regret de les avoir mérités? Quel Législateur a jamais pensé trouver l'expiation du crime dans le cœur même de celui qui l'a commis? Il ne devoit pas en être ainsi; tant de modération ne pouvoit pas convenir aux hommes; ils craignoient avec raison que l'indulgence ne servît d'appas au crime. Il falloit arrêter, par la terreur, ceux que l'obéissance ne pouvoit pas contenir. Voilà pourquoi les lois humaines ne pardonnent jamais. Voilà aussi pourquoi il paroît à plusieurs plus dangereux de les violer, que d'enfreindre les lois divines. Celles-ci offrent des moyens

de réparation; il n'en est pas à l'égard des autres. Réflexion capable elle seule de vous démontrer combien il est juste de vous attacher à Dieu; car, ne pensez pas que dans la facilité de réparer vos offenses, je vienne vous en fournir l'odieux prétexte. Anathême à ces cœurs ingrats, qui sont méchans avec plus d'audace, parce que le Seigneur se montre indulgent avec plus de générosité, *An oculus tuus nequam est, quia bonus sum?* [Math. xx. 13.]. Je veux vous faire chérir sa loi; mon dessein ne sauroit donc être de vous enhardir à la transgresser; et, si je vous la présente sous des traits aimables, qui lui sont propres; c'est pour que vous sentiez mieux combien il est doux de vous y soumettre.

Voulez-vous qu'en deux mots

j'en caractérise plus sensiblement à vos yeux la modération? Supposons quelqu'un de ces grands crimes que condamnent de concert la loi de Dieu et la loi des hommes. Voyons le criminel à ce double tribunal, et pesons, avec attention, les termes des deux arrêts qu'il doit subir. Les supplices et la mort: voilà, contre le coupable qu'elle a convaincu, le cri décisif, le dernier cri de la justice humaine. Mais ce n'est qu'une première faute: C'en est assez, c'en est trop. Mais ce n'est qu'un égarement de jeunesse que répareroit un avenir mieux réglé: Qu'importe, c'est du passé qu'il s'agit. Mais le coupable se reconnoît tel, il s'accuse lui-même, il gémit: Eh bien! que ses stériles gémissemens soyent le prélude de ses peines. Mais il n'en sollicite que la diminution: Inutile demande,

puisqu'il ne peut rien diminuer de la griéveté de son attentat. Il est jugé par la loi; elle n'accorde ni protection, ni faveur, ni exception, ni ménagement; elle ne doit que justice, elle la rend. Que le coupable périsse. L'équité prononce, et l'inflexible fermeté signe la condamnation. Qu'en sera-t-il donc pour lui de la part de Dieu? Que ne doit-il point redouter de cette loi divine, dont on publie de toutes parts les rigueurs? Comment en agira un Dieu outragé; dès qu'il ne reste plus d'asile après avoir offensé les hommes?

Ah! mes chers Auditeurs, quel spectacle! Du tribunal des hommes à la sévérité duquel on ne peut pas soustraire un malheureux, suivons-le jusqu'au tribunal de Dieu lui-même. Frappant contraste, dont l'idée me touche jusqu'au saisisse-

ment! Celui qui n'a trouvé, dans les hommes, que le poids d'une équitable vengeance, confesse humblement à Dieu qu'il a violé ses préceptes; et aussitôt il trouve accès auprès de sa miséricorde! La loi des hommes ne lui a répondu que par la terreur du châtiment; dans la loi de Dieu, il lit sa grâce. Les hommes, interprêtes de la loi, ont puisé dans elle le formidable arrêt qui les condamne; le Ministre de Dieu, en suivant les vues de sa loi, porte la sentence favorable qui l'absout. La loi des hommes n'a vu que le crime; la loi de Dieu plaide en faveur du pénitent. Il est indigne de pitié, qu'il soit puni: Voilà le jugement de la Terre. Il est pardonné, que tous ses droits lui soient rendus: Voilà l'arrêt du Ciel. Qu'il soit retranché de la société humaine: C'est la loi qui gou-

verne sagement le Monde. Qu'il soit inscrit parmi les habitans du royaume céleste: C'est la douceur de la loi qui est émanée de Dieu. Les Scribes et les Pharisiens conduisent à Jésus-Christ une femme coupable d'un crime qui méritoit la mort; ainsi le portoit expressément la loi. Ils s'appuyent de son autorité; ils rappellent les ordres de Moïse; et Moïse étoit un envoyé de Dieu; c'étoit par conséquent une condamnation sans ressource, *In lege autem Moïses mandavit nobis hujus modi lapidare.* [Jo. VIII. 5.]. Que dira donc J.-C., auteur de la loi nouvelle? C'est précisément ce qu'on lui demande, *Tu ergò quid dicis?* [Ibid.]. O bonté ravissante de cet adorable Législateur! Ecoutez avec attendrissement l'oracle de sa clémence: Après avoir dissipé, par sa sagesse,

le nombre des accusateurs qui n'ont parlé que du crime et du supplice; Femme, lui dit le Sauveur, où sont ceux qui, par leurs accusations, menaçoient vos jours? Personne ne vous a condamné; je ne vous condamnerai pas moi-même. Allez, et ne péchez plus, *Vade et jam ampliùs noli peccare.* [Ibid. 11.]. A cette vue, si vous l'osez encore, objectez-nous la trop grande sévérité de la loi.

Eh! à quel prix encore fait-elle acheter le pardon qu'elle offre? Hélas! auprès de Dieu un soupir opère ce que des années de regrets essayeroient envain auprès des hommes. Une larme que verse la sincérité de la douleur, efface en un instant l'arrêt de condamnation mérité par les crimes; et le jour même qui donne naissance aux saints mouvemens de la componction,

prévient, suspend et appaise les justes effets du courroux qu'avoient excité les déréglemens. Dieu l'a dit en termes exprès par son Prophète: *Impietas impii non nocebit ei in quâcumque die conversus fuerit ab impietate suâ.* [Ezech. XXXIII. 12]. C'est qu'il n'est que Dieu qui soit en même temps et Législateur et Père; c'est qu'il n'est que Dieu qui puisse unir efficacement, à l'autorité des lois, la tendresse de la compassion; c'est qu'il n'est que Dieu qui, en se laissant désarmer, ne risque point de se laisser vaincre; c'est qu'il aime à voir sa bonté triompher de sa justice; et, pour diminuer le nombre de ceux qu'il devroit punir comme Pécheurs, il ne cherche qu'à rendre son amitié qui fait les Justes.

Et comment la rend-il, cette amitié précieuse? C'est, mes chers

Auditeurs, ce que j'aperçois de singulièrement admirable dans les réparations qu'exige sa loi. Réparations toujours possibles; ni le nombre, ni l'énormité, ni le scandale des transgressions n'y mettent jamais un obstacle invincible. Malgré les infractions les plus multipliées et les plus excessives, toujours il est permis, que dis-je? toujours il est ordonné de demander et d'espérer grâce. S'il n'est aucun péché que la loi de Dieu ne défende; en est-il un seul dont elle interdise la rémission? Eh! quel est le coupable qui ne puisse devenir pénitent? Et quel est le pénitent auquel Dieu refuse de pardonner? Réparation toujours abondamment salutaire; jusqu'où ne s'étend point son efficacité? Ce n'est point assez que la pénitence puisse effacer la tache

du crime; elle nous rend le trésor de ces anciennes vertus dont le péché avoit éclipsé l'éclat. L'expiation qui appaise Dieu nous enrichit. Ils renaissent et ils revivent, ces mérites qui avoient précédé nos égaremens; et, dès que nous avons cessé d'être l'objet de sa colère, Dieu nous fait jouir de ce qui avoit pu nous rendre dignes de son amour. Réparation toujours consolante; elle laisse au pécheur et au plus grand pécheur, qui revient avec sincérité, l'espoir d'atteindre, de surpasser même en mérite, en récompense et en gloire, ceux qui ne se sont jamais égarés. La ferveur de l'amour divin, qui réconcilie avec Dieu, peut faire succéder, à cette réconciliation, la sublimité des vertus qui en fixent les complaisances. De l'excès du dé-

sordre, on peut parvenir encore à l'héroïsme de la sainteté! Hélas! mes Frères! Tels qui sont aujourd'hui dans l'abîme du vice, seront peut-être un jour plus élevés que vous, dans le royaume des Cieux. C'est l'oracle de J.-C.: *Publicani et Meretrices præcedent vos in regnum Dei.* [Math. XXI. 32.]. Or, voilà ce qui n'arrive point, quand on sert les hommes! Lors même qu'ils accordent le pardon d'un crime, il en reste une flétrissure. Le Monde est un maître impitoyable qui ne pardonne presque rien. Il est des fautes que jamais il n'oublie. De son aveu, il en est que rien ne répare. Dieu est le seul auprès duquel on puisse tout espérer.

Cependant, mes chers Auditeurs, sous prétexte de vous peindre la

facilité des réparations qu'il accepte, je ne dois pas vous dissimuler ce qu'il y a d'essentiel dans les conditions auxquelles l'effet en est attaché. Malheur à moi, si je cherchois à vous attirer par de coupables illusions, et si j'osois élargir à vos yeux les voies du salut, dans la vaine espérance de vous engager à les suivre! A quoi vous serviroit d'y marcher, si ce ne sont pas les voies du Seigneur? Il est donc de mon ministère, non de m'efforcer à les applanir, pour encourager votre indolence, mais de vous les marquer telles qu'elles sont, pour diriger votre ardeur! Et, si, dans le détail, elles vous paroissent plus pénibles; il n'en est pas moins vrai que vous n'en êtes pas mieux autorisés à les trouver trop dures. Vous êtes

évidemment injustes, si vous ne sentez pas la justice de la loi.

Car il est vrai, et c'est un principe certain, que le repentir du cœur et l'aveu de la bouche, sont l'ame de la pénitence. Détester et confesser son péché, voilà les premiers moyens de l'expiation; mais ce ne sont pas là, au moins dans toutes les circonstances, tous vos devoirs. Le repentir est faux, s'il est stérile. L'aveu est insuffisant, s'il est seul. Que faut-il donc encore? Vous ne l'ignorez pas, mes Frères; et c'est précisément ce qui excite vos murmures? Vous voyez à regret, que, pour réparer votre péché, il faille sacrifier ce qui en est la matière, vous dessaisir de ce qui est le fruit de son injustice, vous détacher de ce qui en fournit la pro-

chaine occasion ; voilà pourquoi nous entendons l'amertune de vos plaintes, pourquoi nous éprouvons la vivacité de vos résistances, pourquoi nous avons à gémir sur l'opiniâtreté de vos refus. Sur quoi les fondez-vous ? Sur la difficulté des devoirs qu'on vous propose alors à remplir.

En convenant de la loi qui vous défend de nuire à vos Frères, en avouant que vous leur avez causé du dommage ; vous trouvez trop dure l'obligation d'une restitution nécessaire. Mais l'est elle en effet ? Et ne seroit-il pas plus dur, pour autrui, que vous pussiez retenir un bien que vous possédez par usurpation ? La réparation n'est donc pas excessive, puisqu'elle est juste. En convenant de la loi qui vous défend de blesser la réputation de

votre prochain, en avouant que, par vos discours, vous l'avez flétrie; vous trouvez trop dure l'obligation de lui rendre, autant qu'il dépend de vous, son premier éclat. Mais l'est-elle en effet; et ne seroit-il pas plus dur pour ceux, dont vous avez librement terni l'honneur, que vous n'eussiez aucun effort à faire pour le rétablir? La réparation n'est donc pas excessive, puisqu'elle est juste. En convenant de la loi qui vous défend la haine, en avouant que vous en avez nourri les sentimens; vous trouvez trop dure l'obligation de les étouffer? Mais l'est-elle en effet; et ne seroit-il pas plus dur, pour un ennemi, qui, même souvent, méritoit peu de l'être, que vous pussiez impunément étendre sur lui les mouvemens de votre courroux? Et quand même il en

paroîtroit justement l'objet; ne devez-vous pas au Maître suprême, le sacrifice de tout droit de vengeance qui n'appartient qu'à lui? La réparation n'est donc pas excessive, puisqu'elle est juste. En convenant de la loi qui vous défend toute intrigue criminelle, en avouant que vous en avez formé de semblables, vous trouvez trop dure l'obligation de vous interdire tout ce qui est l'aliment du désordre; mais l'est-elle en effet? Prétendre au pardon du crime, dont la passion est la source, sans vouloir quitter le crime même qui en est l'effet, ce ne seroit pas une douceur dans la loi, ce seroit son anéantissement. Peut-il se faire, qu'en même temps, elle condamne le péché, et qu'elle le favorise; qu'elle tende à le détruire, et qu'elle tolère ce qui en est le

principe? Je l'avoue, à ces traits bizarres, je ne reconnoîtrois point la sagesse de la loi de Dieu. Mais puis-je m'empêcher d'en admirer la modération, lorsque je la vois n'exiger rien que l'ordre ne prescrive, et se contenter même de la pénitence du cœur, lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir d'y joindre celle des œuvres? Y eut-il jamais de loi plus ennemie du péché, et plus compatissante pour le pécheur? Si elle nous montre combien Dieu est saint, elle nous apprend combien il est bon. Dieu ne pouvoit-il pas se borner à nous défendre le mal? Quelle reconnoissance ne lui devons-nous pas à la vue de son inclination à le pardonner?

Que c'est donc bien à juste titre que nous donnons à Dieu le tendre nom de Père, puisqu'il nous gouverne comme ses enfans! Tout

est paternel dans sa conduite à notre égard. S'il nous instruit de nos devoirs, il nous les développe par sa lumière, il nous les fait goûter par sa sagesse, il nous aide à les remplir par sa grâce, il nous encourage par ses récompenses; il nous rend nos devoirs aimables, en nous proposant pour motif et l'amour qu'il nous porte et l'amour que nous lui devons.

S'il nous assujettit à la gêne de quelques défenses, c'est la vue du vrai bien qui les dicte; c'est l'horreur du crime qui les appuye; c'est notre propre avantage qui en est l'objet. Il veut écarter de nous tout ce qu'il y a de mauvais, de nuisible et de dangereux. Il s'applique à nous fermer toutes les routes qui nous égarent; il a dessein de nous soustraire aux piéges que notre imprudence recherche,

parce que notre aveuglement les méconnoît; et c'est de sa tendresse même qu'émanent les ordres qui nous paroissent rigoureux.

S'il est des biens naturels que nous ait communiqués sa propre libéralité; il n'en retient que le domaine, il nous en laisse l'usage; il consent que tout paroisse nous appartenir, pourvu que nous soyons nous-mêmes à lui. Il nous cède des droits sans nombre, et ne se montre singulièrement jaloux que de celui qu'il a sur nos cœurs. Il ménage jusqu'à notre foiblesse, dès qu'elle n'a rien qui nuise à la vertu.

Enfin, s'il est des fautes dont nous soyons coupables à ses yeux, ils sont, il est vrai, et trop clairvoyans pour ne pas les apercevoir, et trop purs pour n'en pas être blessés. Mais, en même temps que son équité les condamne, avec

quelle facilité le repentir les expie, la charité les couvre, la miséricorde les pardonne! Dieu oublie volontiers que nous sommes criminels, et il se ressouvient toujours avec délices qu'il est notre Père. Il désire, plus encore que nous-mêmes, de nous voir rentrer en grâce avec lui, et posséder éternellement son héritage, que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA SECONDE SEMAINE

DE CARÊME.

LE BON USAGE DE LA PROSPÉRITÉ.

Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Mon Père, donnez-moi la portion de biens qui doit m'appartenir. *S. Luc.* Ch. XV.

La hardiesse de cette demande n'annonçoit que trop l'imprudence de la conduite; et l'on voit sans étonnement, dans ce jeune homme,

succéder à l'avidité qui réclame l'héritage, la dépense de la prodigalité qui le dissipe. Il est rare qu'à l'ardeur de jouir des biens de la vie, on réunisse la sagesse qui en jouit modérément. D'où il arrive qu'on prépare souvent son infortune, par l'usage mal réglé de son bonheur, *Dissipavit substantiam suam.....; et ipse cœpit egere.* [Luc. xv. 13. 14.]. Ce n'est point à moi qu'il appartient de tracer des règles aux enfans du siécle, sur l'art généralement assez connu de conserver sa fortune sur la Terre. Mais il est une autre sorte de dissipation bien plus ordinaire et bien plus funeste, dont je voudrois les garantir, en leur montrant comment la fortune temporelle peut devenir, entre leurs mains, un moyen de mériter les vrais biens, les seuls vrais biens de l'Eternité.

N'en doutez pas, Heureux du siécle, il est en votre pouvoir d'employer les prospérités passagères de la vie à exercer les vertus réelles du Christianisme. Les malédictions prononcées contre les biens du Monde, dans lesquels il fait consister le bonheur, tombent particulièrement sur ceux qui en abusent. Le nombre, il est vrai, en est grand; il est vrai encore qu'on peut être facilement de ce nombre; mais il n'en est pas moins certain qu'il est possible de concilier la sagesse chrétienne avec les prospérités; et c'est la consolation que je crois devoir offrir à un nombre d'ames vertueuses, saintement effrayées de leur bonheur! Sentiment louable, et qui lui seul est l'indice d'un cœur vraiment pénétré des principes du Christianisme; sentiment qui leur fait envisager leur bonheur selon

les idées justes du Christianisme; sentiment qui les invite à user de leur bonheur selon les vues du Christianisme. Or, c'est ce sentiment que je viens réveiller dans ces ames vraiment chrétiennes.

C'est à ce dessein, qu'après avoir exposé déja les dangers de la prospérité, pár rapport au salut (*), je veux développer aussi comment elle peut devenir un moyen de salut. En rendre hommage à Dieu, qui est l'auteur de la prospérité; la rendre utile au prochain, dont les besoins implorent les secours de la prospérité; joindre l'exercice des vertus chrétiennes à la prospérité: Voilà comment, même en

---

(*) *Sermon du Dimanche de la Sexagésime*, tome III, pages 73 et suivantes.

étant heureux, on travaille à être Saint. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

C'est une sage disposition de la Providence de Dieu de ménager tellement ses dons, que ceux-mêmes qui ne semblent destinés au premier coup-d'œil qu'à procurer un bonheur passager pendant cette vie, puissent néanmoins servir à mériter l'éternelle félicité de l'autre. Si l'homme en abuse; qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. C'est lui qui convertit en obstacle de salut ce qui pouvoit être un des moyens les plus efficaces. Et la preuve que les prospérités temporelles, qui font tant de coupables, peuvent cependant compatir avec les vertus qui font les Saints; c'est qu'on a vu, plusieurs fois, des hommes se sanctifier au milieu

des dangers du bonheur. Je l'avoue, ce n'est pas la route la plus ordinaire; celle des afflictions est plus sûre, mais enfin il est possible d'y marcher. Il s'agit d'abord de rapporter à Dieu une prospérité dont il est l'auteur, et de faire servir à le glorifier, ses propres bienfaits. La prospérité donne de l'éclat aux vertus, et la gloire de Dieu en résulte d'une manière plus brillante. La prospérité donne du pouvoir aux vertus, et les intérêts de Dieu sont soutenus avec plus de force. Heureux du Monde, tel est pour vous le double moyen de l'honorer.

Que ne renferme point l'idée de prospérité? A la saisir dans son étendue; on y trouve celle de la gloire, de l'opulence, du crédit, des succès. Autant de biens

qu'estiment les hommes, et qui les invitent à considérer de près celui qui les réunit. S'il est vrai que ce tableau réveille l'Envie, c'est qu'il fixe tous les regards; et la Jalousie, qui ronge les cœurs, ne vient qu'à la suite du spectacle qui a frappé les yeux. Parce qu'un état heureux expose au grand jour ceux qui en jouissent; un esprit de curiosité les examine, un esprit de malignité les étudie, un esprit d'ambition les approche. Tout contribue à éclairer leurs actions, leurs démarches, leur caractère, leur conduite, leurs vices et leurs vertus. Ah! lorsque ce sont les vertus qui dominent; lorsqu'on voit la soumission de la Foi unie aux prérogatives de l'autorité, la pureté des mœurs se préserver des écueils du Monde, le recueillement de l'ame ne point céder au fracas

de la dissipation, l'humble modestie prévenir la vaine enflure des honneurs, le soin de servir Dieu illustrer le droit d'être servi soi-même; en un mot, lorsque dans un Heureux, on aperçoit un Chrétien; l'éclat du bonheur rejaillit sur le Christianisme; et le Dieu qui distribue les prospérités, retrouve alors sa propre gloire dans le bon usage qu'on en fait.

Car, prenez garde, mes chers Auditeurs, aux artifices du Monde. Pour dégrader la vertu, il ne cherche qu'à avilir ceux qui la pratiquent, au lieu de reconnoître que la pratique de la vertu relève ce qu'il peut y avoir d'obscur dans l'état de ceux qui se montrent vertueux. Ainsi, à n'en juger que selon les idées du Monde; on diroit que la Religion n'est qu'un asile contre l'infortune, une consolation

dans les disgrâces, un supplément aux avantages que la nature refuse, une voie que la nécessité ouvre, lorsque le malheur ferme toutes les autres. De là vient qu'on voudroit faire regarder la piété comme l'apanage du peuple, l'esprit de piété comme la ressource des simples, les œuvres de piété comme l'occupation de ceux qui n'en ont point, l'éclat de certaines démarches de piété comme l'effet de l'amertume des chagrins. De là vient qu'on voudroit croire qu'un homme se retire du Monde, parce que les revers l'en éloignent; qu'une femme affecte de fuir le Monde, parce qu'elle désespère d'y briller; que le poids de l'âge engage lui seul à faire divorce avec le Monde, parce qu'il n'est plus temps de le goûter. De là vient, en un mot, qu'on voudroit réduire le nombre

de ceux qui s'attachent à Dieu, à ceux qui n'ont rien à attendre du Monde.

Et c'est précisément cette idée, aussi fausse qu'injurieuse à Dieu, que combat et que détruit le saint usage de la prospérité. Quoiqu'il soit vrai que Dieu n'estime que la vertu, il est vrai aussi qu'à l'extérieur et aux yeux des hommes, la gloire de Dieu reçoit un accroissement de la qualité de ceux en qui la vertu se montre. Oserai-je le dire, sans prétendre établir une comparaison : il en est presque comme des Monarques ; c'est sans doute leur propre gloire qui se répand sur ceux qui ont l'honneur de les approcher, et cependant la gloire de ceux qui forment leur Cour, sert à en étaler la splendeur ; leur grandeur brille plus encore par le nombre et le ca-

ractère des Grands dont ils sont environnés.

Or, tel est le glorieux hommage que peuvent rendre à Dieu les Heureux de la Terre, lorsqu'ils sont et lorsqu'ils paroissent empressés à le servir. Le Monde apprendra à connoître Dieu, lorsqu'il verra respectueusement courbés devant sa Majesté suprême ceux qui sont regardés eux-mêmes comme les Dieux du Monde. Ce Dieu paroîtra ce qu'il est en effet, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, lorsque les Seigneurs et les Rois seront fidèles et soumis à Dieu. Tous ceux qui invoquent mon nom, disoit Dieu par la voix d'Isaïe, je les ai créés pour ma gloire, *Omnem qui invocat nomen meum in gloriam meam creavi eum.* [Is. XLIII. 7.]. Quelle est donc la gloire de Dieu, lorsque son saint nom

est publiquement invoqué par des hommes en qui tous les autres respectent l'éclat d'une florissante prospérité! Ah! ils vengent alors ouvertement le culte de Dieu des reproches qui semblent retomber sur lui, lorsqu'ils sont adressés à la multitude injustement méprisée de ceux qui le professent. Non, l'on ne dira pas que Jésus-Christ n'a que des pauvres à sa suite, que sa Religion ne se soutient que parmi le vulgaire, que l'on n'adore sa croix que quand on en partage le fardeau, qu'on ne connoît les vertus de l'Evangile que quand la fortune laisse ignorer ses douceurs, dès qu'on verra l'esprit et les maximes de l'Evangile, régler et conduire ceux qui pourroient n'écouter que la voix séduisante du bonheur.

Je m'en rapporte à vous, mes

chers Auditeurs, quelle impression ne font point sur vos esprits et sur vos cœurs, quelle haute idée ne vous donnent point de la sainteté de Dieu et du pouvoir de sa gloire, la régularité de cette jeune Personne, dont tout pourroit favoriser les penchans, et qui ne veut suivre que ses devoirs; la piété de cette Femme chrétienne que tout invite à jouir des agrémens de la vie, et qui ne goûte que les plaisirs de la vertu; la sage conduite de cet Homme que la fortune comble de ses dons, et que le Christianisme voit assidu à toutes ses observances; la gloire de ce Héros que la victoire couronne, et qui s'occupe du soin de se vaincre lui-même? Quel brillant spectacle la sagesse ne présente-t-elle pas, lorsqu'elle se fait admirer dans les Heureux?

C'est donc spécialement à eux qu'il est possible de suivre l'invitation du Prophète, lorsqu'il s'écrie : Rendez à Dieu les honneurs qu'il mérite, rendez à son nom la gloire qui lui est due, *Afferte Domino gloriam et honorem, afferte Domino gloriam nomini ejus.* [Ps. XXVIII. 2.]. Hélas ! la fidélité du Pauvre est ensevelie avec lui dans son obscurité ; il glorifie Dieu presque sans témoins, parce qu'il n'a pas de quoi fixer l'attention des hommes, et Dieu n'en tirera sa gloire en présence de la Terre, que, lorsqu'en jugeant la Terre, il manifestera les divers mérites de ceux qu'il se dispose à récompenser. Mais le Juste qui vit dans la splendeur, anticipe le moment que Dieu a marqué pour la révélation de sa gloire ; ses vertus honorent

Dieu devant le Peuple, parce que l'éclat même qui l'investit en rend le Peuple spectateur. Autant qu'il est en lui, il rend à Dieu ce qu'il en a reçu Dieu lui a accordé la gloire de la prospérité; il rend à Dieu la gloire du tribut solennel que la prospérité lui offre; et tel est le premier avantage qui peut en dériver pour le salut.

Il en est un second: C'est d'user, pour soutenir les intérêts de Dieu, du pouvoir qui accompagne ordinairement la prospérité. Elle est sans doute un effet de la libéralité de Dieu; c'est par lui que vous êtes heureux; vous devez donc l'être pour lui; car il est essentiellement la fin de tout ce qu'il opère, *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* [Prov. XVI. 4.]. Et quand même la suprême

autorité de ses droits ne réclameroit pas auprès de vous le bon usage de ses dons; la reconnoissance ne devroit-elle pas les lui consacrer? Or, c'est l'active efficacité de ce sentiment que le bonheur aide à manifester. Et, s'il y a quelque chose de vraiment estimable dans le sort des Heureux du Monde; c'est qu'ils peuvent s'intéresser avec plus de succès à la cause de Dieu. Salomon fit servir ses trésors à lui construire un temple; Esther employa son crédit à sauver son Peuple; Josaphat profita de son autorité, pour faire fleurir ses lois; Josias réussit à lui ramener des cœurs idolâtres, et à renverser les idoles. Ouvrons les annales de l'Eglise: Combien y verrons-nous de pieux monumens devenus l'hommage authentique que l'esprit de

Religion offrit à Dieu de la part des Heureux de la Terre, comme un tribut de leur bonheur. Combien d'œuvres saintes devenues les leurs, par l'efficacité du zèle durable qui en a perpétué et l'utilité et l'édification !

Je ne sais, mes chers Auditeurs, si vous en avez fait la remarque, mais il est néanmoins assez ordinaire que les hommes se trompent sur la nature des circonstances où Dieu les place, relativement au salut. Ceux qui ne peuvent que souffrir avec résignation leurs propres maux, voudroient pouvoir remédier aux maux que souffre si souvent la Religion elle-même; et peu s'en faut qu'ils ne méconnoissent le prix de la patience, lorsqu'ils n'ont à offrir à Dieu que cette vertu. Ceux, au contraire, qui ont peu

à souffrir, craignent, en apparence avec plus de raison, que Dieu ne dédaigne leur vertu, dès qu'il l'exempte des épreuves; et ils se croyent destitués de tout mérite, parce qu'ils n'ont pas celui qui résulte des grandes tribulations. Ainsi, malgré l'opposition sensible de leur état, les Heureux et les Infortunés ont-ils des frayeurs communes qu'il me paroît possible de modérer.

A ceux que l'infortune accable, je n'ai qu'un mot à dire : Vous êtes sur la croix ! Ah ! voilà votre plus sûre ressource. C'est la croix qui a a ouvert le Ciel ; ne laissez point échapper les mérites que la croix produit, et vous aurez infailliblement les récompenses que le Ciel prépare. Mais n'aurai-je donc aucune consolation à vous donner, vous que la prospérité environne ?

Pour être Justes, faut-il nécessairement que vous deveniez malheureux? L'éclat de la vertu ne peut-il orner vos ames, que lorsque le glaive de l'affliction déchire vos cœurs? N'est-ce donc absolument que sur les débris de votre fortune que peuvent se lire les augures de votre salut? Je sens, mes chers Auditeurs, qu'il faut vous méfier de votre bonheur comme d'un écueil; opposer une vigilance chrétienne, qui en redoute les piéges, au sentiment naturel qui en goûte les charmes; et suppléer, par la générosité libre de la pénitence qui le tempère, aux salutaires rigueurs que Dieu n'envoye point encore pour le troubler. Mais enfin, respectons les desseins de la Providence qui conduit les hommes par diverses routes; appliquons-nous à suivre la voie qu'elle nous

marque. Si c'est Dieu qui nous la trace, elle peut donc nous conduire à Dieu.

Jusqu'à présent quelle est la vôtre? C'est un état heureux. Eh bien!.. mes chers Auditeurs, en offrant à Dieu un cœur préparé aux disgrâces, s'il est dans sa volonté qu'elles interrompent le cours de vos prospérités; regardez ces prospérités comme le moyen présent que Dieu vous met en main pour le servir. Plusieurs siécles avant la naissance de Cyrus, Isaïe l'avoit expressément désigné par son nom, et en avoit prédit les exploits. C'est que Dieu avoit destiné ce Conquérant à faire cesser la captivité d'Israël. L'éclat de ses succès entroit donc dans les desseins de Dieu qui vouloit se servir de lui pour les accomplir; et par conséquent les prospérités de ce

Prince pouvoient donc être de sa part l'occasion favorable et précieuse de seconder les grandes vues de Dieu, par l'usage même des biens qu'il tenoit de lui. Il en fait lui-même l'aveu solennel, lorsque reconnoissant qu'il doit au Dieu du Ciel tout ce qu'il possède, *Omnia..... dedit mihi Dominus Deus Cœli*, il ajoute: Dieu m'a ordonné de lui bâtir un temple dans Jérusalem, *Præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem.* [II. Par. XXXVI. 23.]. Il permet en conséquence aux Juifs de travailler à la construction de la maison de Dieu; il donne, pour premier motif de l'usage qu'il fait à cet égard de sa puissance, la puissance même dont Dieu l'a revêtu à ce dessein.

Or, je ne craindrai pas de le dire avec la proportion que suppose la nature des évènemens et

des circonstances, l'heureuse destinée que Dieu vous accorde sur la Terre, doit elle-même vous manifester les vues qu'il se propose et qu'il a sur vous pour les intérêts de son nom. Non-seulement votre prospérité peut n'être point un obstacle à votre sanctification; mais je prétends qu'elle en est un moyen arrangé et préparé par la sagesse de Dieu qui veut, par votre ministère, parvenir à ses fins, et voir remplir ses intentions par les saints effets de votre prospérité. Moyen tellement lié avec votre sanctification, que votre prospérité entre dans le plan et dans l'économie du genre de sainteté que Dieu exige de vous; moyen qui peut et qui doit tellement contribuer à votre sanctification, que vous seriez peut-être moins saint, si vous aviez moins de prospérité.

Comment cela? Le voici, mes chers Auditeurs; c'est que la prospérité devenant, pour un cœur chrétien, le motif d'une juste reconnoissance, cette vertu croissant en vivacité et en étendue avec la prospérité même; elle s'applique à imprimer, sur tous les avantages du bonheur, le sceau du Christianisme, et à faire ainsi remonter à Dieu tous les dons dont il est la source. De sorte qu'on peut lui dire alors, avec le Serviteur fidèle de l'Evangile : Je vous offre les cinq talens qu'ont produits entre mes mains les cinq autres que j'avois reçus de vous; vous m'avez donné beaucoup, et j'ai fait ce qui a dépendu de moi, pour que vous trouvassiez, dans l'ardeur de mon zèle, la preuve du désir que j'avois de faire beaucoup pour vous. [*Math.* XXV.]. Il ne s'agit, mes chers Auditeurs,

que de bien connoître ce que vous pouvez faire pour Dieu, en examinant, dans l'humble simplicité de la reconnoissance, ce que Dieu lui-même a fait pour vous.

Il vous a revêtu d'un pouvoir que les hommes respectent. C'est donc à vous à imiter, en quelque sorte, celui de la Divinité même, dont la Sagesse, au langage de l'Ecriture, arrange tout avec force, et dispose tout avec douceur, *Attingit... a fine usquè ad finem fortiter et disponit omnia suaviter.* [Sap. VIII. 1.]. La force résiste aux torrens des vices, elle en arrête l'impétuosité, elle en réprime les scandales, elle en diminue les effets, elle en affoiblit les impressions. Le crime est effrayé, malgré son audace, quand il aperçoit, sur la Terre, l'image de la justice divine qui le

poursuit. La douceur accrédite la vertu, elle la rend aimable, elle la persuade; et, lorsqu'elle est jointe à l'autorité, elle communique à la vertu une sorte d'empire plus efficace quelquefois que l'autorité même. Voilà comment tant de fois Dieu a trouvé les intérêts de sa gloire, dans ceux auxquels il avoit confié l'exercice de sa puissance. Des abus réformés; de coupables usages proscrits; la licence des mœurs intimidée; la vraie vertu appuyée, applaudie, honorée; la loi de Dieu et la Religion soutenue, affermie, respectée; c'est ce qui fait, en grande partie, la sainteté du bonheur.

Dieu vous a donné du crédit auprès des Grands; c'est à vous à être respectueusement, auprès d'eux, les organes fidèles de la

vérité. J'envisage la prospérité que Dieu vous ménage dans la faveur des maîtres de la Terre, comme une espèce de titre, dont il vous décore pour être ses ambassadeurs auprès d'eux, pour leur parler le langage que leur droiture aime à entendre, que la politique supprime, ou que la flatterie dénature. Sainte habilité que celle qui fait servir les grâces dont ils honorent, à leur faire mériter les grâces de Dieu! Sentiment également noble et chrétien d'une grande ame, que de vouloir se rendre digne d'une confiance honorable, par le mérite inestimable de la sincérité! Cœur vraiment attaché et vraiment utile à ses maîtres, que celui qui s'ouvre devant eux, avec franchise pour qu'ils puissent y lire, et l'amour et la fidélité;

voilà où je reconnois des traits frappans de la sainteté du bonheur.

Dieu vous a donné de grands talens; c'est donc à vous à en faire résulter de grands avantages pour l'utilité générale des hommes. Le bien solide de la société, le maintien de l'ordre, l'harmonie de la paix, peuvent quelquefois en être le fruit. Un seul génie, guidé par la prudence chrétienne, devient quelquefois la ressource de tout un Royaume. Un héros que la Religion anime, suffit quelquefois pour le salut d'un Etat. Qu'il est beau d'employer, à en être le soutien, les mêmes qualités par lesquelles on en est l'ornement; de changer en vertus utiles à ses concitoyens, ce qui ne paroît au premier coup-d'œil qu'une exception privilégiée de la nature; et

de relever ainsi la gloire dont on jouit aux yeux des hommes, par le pieux désir d'acquérir devant Dieu, en vue duquel on travaille, la glorieuse immortalité! C'est bien s'y prendre pour réunir la sainteté au bonheur.

Dieu vous a donné, avec de grands biens, une famille brillante; c'est à vous, qui en êtes le chef, à vous efforcer à y établir le règne de Dieu. Les justes dépenses pour une éducation nécessaire selon le Monde, je ne les blâmerai pas sans doute, en n'y supposant rien de blâmable au tribunal de la Religion; mais ce n'est point aussi l'objet sur lequel il me soit si intéressant d'appuyer. L'énergique piété des instructions qui représentent Dieu à vos enfans, comme leur premier Père; le soin de leur transmettre la connoissance exacte et pure des

lois de ce souverain Maître; l'empressement à leur tracer, par la leçon de l'exemple, la route où le devoir de la Religion les engage; se procurer ainsi à soi-même, la plus douce de toutes les satisfactions, celle de revivre dans des enfans vertueux, et de leur laisser, avec un grand nom et de grandes richesses, l'héritage plus précieux mille fois d'une sagesse vraiment chrétienne, voilà comment la sainteté se trouve dans le surcroît même du bonheur.

Non, mes Frères, de tous les genres de bonheur que le Christianisme avoue, il n'en est aucun qui ne vous facilite des œuvres saintes, et qui, par conséquent, ne puisse contribuer à votre sanctification. Dieu n'est point opposé à lui-même. En lui, l'auteur des biens de la Nature n'est point en

contradiction avec l'auteur des biens de la Grâce; en vous donnant les premiers, il vous invite à accumuler les seconds. Si de grands honneurs sont une grande charge, c'est parce qu'ils imposent de grands devoirs; et s'ils imposent de grands devoirs, ils peuvent donc aussi voir former de grandes vertus. Or, puisque les vertus semblent croître avec les devoirs, et les devoirs avec le bonheur; j'ai donc eu raison de dire, que de grandes prospérités pouvoient faire, de vous, de grands Saints. Jusqu'ici je n'ai parlé que de l'usage qui regarde directement le Seigneur, et qui s'adresse immédiatement à lui; voyons encore l'usage que vous pouvez et que vous devez en faire relativement au prochain.

SECONDE PARTIE.

Quelle idée se présente à moi, lorsque j'envisage un nombre d'heureux sur la Terre, placés au milieu de tant d'autres qui ne le sont pas? Savez-vous, mes chers Auditeurs, par quel endroit leur bonheur me frappe? Non : ce n'est point par l'éclat des biens qu'étale la prospérité; mais par la multitude des moyens qu'elle fournit à la bienséance. Ce n'est point au faste de la grandeur et de l'opulence que j'applaudis. Ce que j'admire, c'est l'étendue des ressources que la Charité peut trouver dans l'une et dans l'autre. Séparez ce sentiment de la prospérité; vous verrez encore des Heureux, mais qui ne le sont qu'à demi. Que dis je? Ils ne le sont pas, dès qu'ils le sont

pour eux seuls. La plus belle prérogative du bonheur, aux yeux de Dieu et des hommes, c'est de pouvoir le partager. Anathême et mille fois anathême à la fortune que l'insensibilité concentre. Les hommes n'ont pour elle que du mépris; Dieu ne lui doit que des châtimens. Que le bonheur soit donc sans ressource pour ceux qui voyent des Malheureux sans pitié.

C'est, mes chers Auditeurs, cette pitié chrétienne que j'ose vous présenter comme un des préservatifs contre les périls de la prospérité. Celle-ci a des douceurs souvent funestes; mais il est dans celle-là des douceurs plus délicieuses encore que vous pouvez leur opposer. Triomphez du plaisir séducteur d'être heureux, par la sainte satisfaction de contribuer au bonheur d'autrui. Le vôtre est pour

vous une source de vertus, dès qu'il devient pour vos frères une source de consolations. Les avantages qui en rejaillissent sur eux, sont dans vous des mérites personnels; et si la Foi vous représente l'affliction comme le propre des disciples de Jésus-Christ; sachez que Jésus-Christ dit aussi lui-même que la Charité en est la marque à laquelle on les reconnoît, *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* [Jo. XIII. 35.]. Le bonheur auquel la Charité préside dans cette vie, peut donc vous aider à mériter la félicité de l'autre. Commencez par unir à la prospérité les sentimens que la Charité inspire; ajoutez-y les œuvres qu'elle prescrit.

Je parle d'abord, en peu de mots, des sentimens que produit la

Charité. Ah! mes Frères, est-ce mettre à votre bonheur des conditions trop dures? En serez-vous moins heureux, parce que vous vous montrerez sensibles? Et, si vous n'étiez pas sensibles, seriez-vous dignes d'être heureux? Reprocherez-vous à la Religion d'exiger de vous ce que vous ordonne l'humanité? Consultez les hommes: vous apprendrez d'eux que ce qui souvent leur rend odieuse la félicité dont ils sont témoins, c'est la nature des sentimens qui l'accompagnent; et c'est aussi ce qui lui attire la haine de Dieu. Sentiment d'indifférence; on regarde à peine ceux que la fortune oublie. Sentiment de dédain; on fuit les Malheureux presque avec autant de soin que le malheur. Sentiment de fierté; on ajoute affliction sur affliction, en accumulant les mépris

sur les disgrâces. Sentiment de dureté; on voit d'un œil sec les maux, parce qu'on ne les voit que de loin. Sentiment d'ingratitude; on méconnoît, dans le bonheur, ceux auxquels on le doit. Sentiment dénaturé; on en vient jusqu'à rougir de ses amis et de ses proches, lorsque leur situation blesse la délicatesse de l'orgueil. Sentiment de cruauté; on s'élève sur ceux qu'on écrase; on achète, au prix des larmes qu'on fait couler, le surcroît d'avantages dont on veut jouir; on rapporte tout à soi-même et à son bonheur. Ah! je ne m'étonne pas des malédictions que lancent, de concert, le Ciel et la Terre contre la prospérité, lorsqu'elle présente un seul de ces caractères, et bien plus encore, lorsqu'elle les réunit.

Craignez moins la vôtre, ô vous

qui avez un cœur supérieur à votre fortune. Comment la prospérité seroit-elle dans vous un crime, si les dispositions qui la suivent sont votre gloire? Vous êtes heureux, mais un esprit de compassion vous attendrit sur le sort des Infortunés; mais un esprit de douceur leur facilite l'accès et leur prépare l'accueil; mais un esprit de zèle vous rend leur consolateur; mais un esprit de sagesse leur offre l'utilité de vos conseils; mais un esprit de désintéressement consent, en leur faveur, à mettre au rang de vos premiers intérêts celui des hommes. Vous êtes heureux; mais les Malheureux ne remarquent pas dans vous ce faste qui les humilie, ces hauteurs qui les rebutent, ces airs qui les intimident, ce ton qui les déconcerte, cet abus de pouvoir

qui leur refuse la justice, sans même leur permettre de la demander. Vous êtes heureux; mais la rivalité ne vous anime point contre ceux dont les succès égalent les vertus; mais vous avouez pour vos frères ceux qui n'ont pas le même héritage; mais l'ivresse de l'opulence n'étouffe pas dans vous le respect dû au mérite; mais le stupide aveuglement des honneurs ne vous dérobe point le prix des vertus. Vous êtes heureux; mais vous ne perdez pas de vue ceux par qui vous l'êtes; mais vous écoutez favorablement ceux qui peuvent l'être par vous; mais vous êtes porté à la clémence, quand on l'implore, et à la générosité, quand elle est nécessaire; mais vous êtes équitable, bon, libéral et tendre! Ah! s'il en est ainsi; pour vous que d'heureux

augures! La prospérité peut sanctifier ceux qu'elle n'a pas endurcis. Du cœur où le sentiment de la charité réside, il est prêt à se communiquer aux œuvres; or, c'est surtout dans les œuvres de la charité que consiste le saint usage du bonheur.

Je l'avoue, à la suite des menaces que l'Evangile fait aux Riches, il est effrayant pour eux d'apprendre, de la bouche de J.-C. même, le sort de celui qui mourut, et dont l'Enfer fut le tombeau. [*Luc.* XVI.]. Remarquez cependant, Chrétiens auditeurs, avec les Pères de l'Eglise, et en particulier S. Basile et S. Chrysostôme, que si, d'une part, l'Evangile détaille les excès blâmables de son luxe; de l'autre, il représente l'excès des maux qu'il ne daigne pas soulager. Lazare, au comble de

l'indigence et de la misère, tandis que le Riche étoit au comble de l'opulence et des délices : Ah! voilà manifestement le grand crime de la prospérité, parce qu'en voilà manifestement l'abus. Non : le Riche n'étoit pas coupable, précisément parce qu'il étoit heureux ; mais il fut justement réprouvé, parce qu'il n'étoit heureux que pour lui. Si, du sein d'une abondance toujours tempérée par les bornes de la modération et de la sagesse, il eût étendu une main bienfaisante jusques dans le sein de l'infortune qui en sollicitoit les secours ; s'il eût su reconnoître que la prospérité des uns, selon les vues paternelles de la Providence, ne doit point être un prétexte de désespoir pour les autres ; et que ceux que Dieu choisit pour être

les dépositaires de ses dons, il les destine à en être aussi les dispensateurs; si, à quelques joies innocentes que le bonheur excite, il eût mêlé les soins efficaces que le malheur réclame; si, comme la vue de tant de maux devoit affliger son cœur, il eût écouté la voix de son propre cœur, en consolant cet infortuné; si, en un mot, la Charité avoit élevé près de lui, un asile aux Malheureux; le sein d'Abraham pouvoit s'ouvrir aussi pour le recevoir lui-même dans le séjour de l'éternel bonheur.

Et telle est, mes chers Auditeurs, la satisfaisante réponse que nous avons à vous faire. Vous nous demandez quelquefois, dans le mouvement d'une salutaire frayeur, comment vous pouvez prévenir le terrible effet de cet oracle de J.-C. :

Malheur à vous, Riches, parce que vous avez dans ce Monde votre consolation, *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram*, [Luc. VI. 24.]. Nous vous disons, selon le vrai sens de plusieurs autres paroles de J.-C. même, que cet arrêt n'est point porté contre vous, si vous faites vous-même la consolation d'autrui. Car, dès que vous partagez cette consolation avec vos frères; dès quelle leur devient en quelque sorte commune avec vous: ce n'est donc plus uniquement la vôtre; j'entends celle qui se dirige uniquement à vous, qui se termine totalement à vous, qui n'est absolument que pour vous. Or, voilà celle que Dieu frappe de ses anathêmes, *Consolationem vestram.* Mais une consolation qui de vous passe à autrui, qui par vous se répand et se multiplie sur autrui, qui dans

vous est la source de celle d'autrui; voilà ce qui vous rapproche, comme ses enfans, du Père que vous avez dans les Cieux, et qui fait briller son soleil aux yeux des bons et des méchans qui habitent la Terre. La générosité a quelque chose de divin; elle est donc vraiment digne de Dieu, quand c'est en vue de Dieu qu'elle s'exerce, *Sitis filii Patris vestris qui in Cœlis est, qui solem suum oriri facit super bonos et malos.* [Math. v. 45.].

Vous nous demandez quelquefois, dans la vivacité d'une juste reconnoissance, ce que vous pouvez rendre à Dieu pour les biens dont il vous a comblés. Nous vous disons qu'à la vérité on a vu des ames assez nobles et assez généreuses pour remercier Dieu de la prospérité, par le sacrifice entier de la prospérité même; que le Monde a

été forcé d'admirer le courage de ces grands cœurs qui, dans la magnanimité d'un héroïsme chrétien, prenoient le calice du Seigneur en signe d'actions de grâces, [*Ps.* cxv. 13.]; que, librement dépouillés de leurs richesses et de leurs grandeurs, ils érigeoient, dans l'obscurité d'une retraite choisie, un trophée éclatant à la gloire de la Religion; prodige de grâce que nous laissons à Dieu le soin d'opérer. Mais, sans faire aux Heureux du Monde une loi d'immoler ainsi, par un renoncement effectif, la substance même du bonheur, nous nous bornons à leur dire: Usez-en pour le bonheur commun; rendez-le utile à vos frères; payez le tribut à Dieu dans leurs personnes; Dieu n'a pas besoin de vos biens, il vous le déclare par son Prophête, [*Ps.* xv. 2.]; mais, comme vous les tenez de lui, il

vous dit en termes exprès que ce que vous en communiquez aux Misérables devient l'hommage que vous lui devez; et qu'il reçoit lui-même, par leurs mains, tout ce que vous leur donnez, *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* [Math. xxv. 40.].

Vous demandez quelquefois, dans l'ardeur d'une piété fervente, quelles en sont les œuvres que le Seigneur agrée principalement. Nous vous disons que, quoiqu'il y en ait d'autres que Dieu demande et qui lui plaisent, nous remarquons, conformément à l'esprit de sa loi, qu'il a singulièrement à cœur, qu'il loue fréquemment, et qu'il récompense miraculeusement, les actions qui ont pour principe et pour objet la Charité. Soutenez le Foible par votre pouvoir; défendez l'Opprimé par votre protection; consolez l'Affligé par vos

secours; aidez l'Indigent par vos largesses; appuyez, encouragez, favorisez ceux qui recourent à vous: Tels sont ses oracles. Lorsque l'éclat du bonheur leur montre dans vous une ressource, que la Charité la leur offre. Et, puisque la Charité est la reine des vertus; puisque c'est surtout dans la prospérité que la Charité peut agir; il est donc évident que c'est précisément parce que vous êtes heureux, que vous pouvez être spécialement vertueux; et que l'étendue de vos vertus peut se mesurer sur l'étendue même de votre bonheur, par l'efficacité d'une bienfaisance dont l'histoire nous a transmis les traits, et dont la postérité la plus reculée célébrera la gloire. Un Monarque, dont la Terre a respecté le nom, et dont elle voudroit éterniser les exemples, regardoit comme perdu pour lui

le jour qu'il n'avoit pas signalé par quelques bienfaits : Belle leçon de la part d'un Héros profane! C'étoit une bienfaisance naturelle, et aux yeux des hommes il mérita d'être grand. Ah! combien le serez-vous aux yeux de Dieu, si, par un principe surnaturel de Charité, vous vous occupez à être le bienfaiteur des hommes, et Dieu inscrira dans le livre de vie chacune des œuvres qui sera marquée du sceau de cette sublime vertu. Elle vous aura rendu l'image de Dieu sur la Terre par la multitude de vos dons, et elle vous appropriera dans le Ciel les possessions de Dieu même. Vous aurez su distribuer les biens que vous accorda sa libéralité; il déployera sur vous sans réserve sa magnificence. Dieu en usera envers vous comme vous en aurez usé envers vos frères, *In quâ*

mensurâ mensi fueritis remetietur vobis. [Marc. IV. 24.].

Vous nous demandez quelquefois, dans un désir louable de pénitence, ce que vous pouvez offrir à Dieu en expiation de vos péchés. Nous vous disons que la sagesse de Dieu vous ménage un moyen secourable de compensation dans votre prospérité. Ce n'est pas sans doute, mes chers Auditeurs, qu'en faisant du bien aux hommes, on puisse acquérir le droit chimérique d'outrager Dieu; que sous le vain prétexte d'observer généreusement la loi de la Charité, on puisse se permettre l'infraction des autres; et que le spécieux nom d'une vertu puisse jamais autoriser aucun désordre. Ce que nous prétendons, et ce qu'il seroit presque superflu d'expliquer, c'est que, comme le bonheur a ses dangers, il a aussi

ses ressources ; c'est que, s'il vous rendit coupables par l'abus que vous en fîtes, vous pouvez devenir pénitens par le bon usage que vous en ferez. C'est que Dieu agrée que vous réparîez en partie ce que vous accordâtes à des passions qu'il condamne, par les œuvres d'une sainte bienfaisance qu'il accepte. Ainsi donc, vous disposez Jésus-Christ à vous faire part de ses mérites, si, en vue de lui, vous faites part de votre bonheur. Vous l'invitez efficacement à guérir les infirmités de votre ame, si, pour lui, vous adoucissez les malheurs de votre prochain ; vous vous préparez l'abondance de ses grâces, si, en son nom, l'on obtient des grâces de vous ; vous le déterminez à être miséricordieux à votre égard, dès que vous l'êtes vous-mêmes à l'égard des hommes. Ah ! pouvez-vous en

avoir d'assurance plus positive? Jésus-Christ a solennellement engagé ses paroles et ses promesses, *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* [Math. v. 7.].

Terminons, mes chers Auditeurs, ces consolantes vérités par l'instruction sensible de l'exemple. Jamais peut-être il n'y eut de prospérité plus subite et plus frappante que celle qui, de l'abîme des disgrâces, éleva immédiatement au dessous du trône, l'un des enfans de Jacob. Le voilà tout-à-coup à la tête de l'Egypte, dont le Souverain lui confie la principale administration. Bientôt, envoyés par leur père commun, ses frères viennent chercher, auprès de lui, sans le connoître, le remède nécessaire au péril pressant dont une famine cruelle les menace; et ils trouvent, dans

la générosité de son cœur, tous les secours que sollicite leur situation. Passons sous silence ce que les circonstances jettent d'attendrissant dans le récit, pour ne nous arrêter qu'à ces sublimes sentimens que je voudrois pouvoir graver dans l'ame de tous les Heureux. Celui-ci, Joseph, est au faîte des grandeurs et de l'opulence ; voilà la prospérité. Ecoutez les oracles que sa tendresse prononce, et apprenez à quel usage il consacra son bonheur.

C'est pour vous, dit-il à ses frères, c'est pour votre avantage, que le Seigneur m'a envoyé; il ne dit pas : C'est pour moi, c'est pour ma satisfaction, *Pro salute vestrâ misit me Deus.* [Gen. XLV. 5.]; c'est pour vous soutenir sur la Terre, c'est pour vous fournir ce qui est nécessaire à la vie. Il ne dit pas : C'est pour me rassasier, c'est pour

m'enivrer des douceurs de l'abondance, *Ut reservemini super terram, et escas ad vivendum habere possitis.* [Ib. 7.]. Vous ne pensez peut-être qu'à la liaison des événemens qui m'ont placé où je suis. Si vous vous arrêtez là; moi, je vais plus loin; j'y remarque les desseins de Dieu et les vues de sa Providence; *Dei voluntate hùc missus sum.* [Ib. 8.]. Dieu a soumis l'Egypte à mes ordres, voilà ses bienfaits; et voici la conséquence que j'en tire. Allez donc, hâtez-vous, faites à mon père le détail brillant de ma gloire, *Nunciate patri meo universam gloriam meam.* [Ibid. 13.]. Mais loin de moi tout esprit de vanité qui ne chercheroit qu'à l'éblouir par le frappant tableau de mon bonheur. Ce que je vous charge de répéter à ce père chéri, c'est que je l'attends pour le partager ce

bonheur avec lui. Dites-lui que je suis heureux, pour qu'il ne soit jamais infortuné; que ce qui me rend précieuse ma fortune, c'est de pouvoir l'employer à le consoler, lui, sa famille et tout ce qui lui appartient; que je dédaignerois les biens que ma situation me présente, s'il ne m'étoit pas libre d'en user pour vous préserver tous des calamités qui vous environnent; que la plus douce prérogative de ma prospérité, c'est de vous en former un asile, *Ibi te pascam, ne et tu pereas, et domus tua.* [Ibid. 10.]. Ce discours finit par des larmes. Eh! qui n'en répandroit pas encore aujourd'hui d'attendrissement et d'admiration, si l'on entendoit s'expliquer ainsi les Heureux? Si chacun d'eux se regardoit comme membre de cette vaste famille qui peuple la Terre;

et, en conséquence, la prospérité dont il jouit, comme l'adoucissement que la Providence prépare aux adversités de ses frères? Si, dans le sentiment d'une tendresse chrétienne, chacun d'eux disoit aux Infortunés, par l'éloquence des bienfaits : Ce n'est point pour moi seul que Dieu m'a si abondamment fait part de ses dons? Sans doute, le Père commun des hommes, Dieu, qui vous adresse à moi, ne veut pas que les uns périssent de misère; tandis que les autres nagent dans les délices. Je vous dois, selon ses vues, une portion des biens qu'il m'a destinés; et, loin de vous les disputer, je sens que vous contribuez vous-mêmes à la plus solide partie de mon bonheur, si c'est par moi que vous sentez moins l'amertume de vos revers; et je cesserois d'être heureux, si

vous m'offriez le touchant spectacle de vos maux, sans que je pusse vous ménager des consolations. Ah! mes chers Auditeurs, que pensez-vous que seroit devant Dieu le mérite d'un si saint usage de la prospérité?

Vous le pouvez; usez donc ainsi de la vôtre. Il y a bien plus de véritable noblesse dans les dons de la bienfaisance, que dans les superfluités du luxe. Une générosité utile honore bien plus qu'une vaine magnificence. Il est bien plus doux d'attirer les bénédictions de la Reconnoissance par les bienfaits, que d'irriter l'Envie par le spectacle de son opulence; et l'on brille bien moins par un superbe éclat dont la vanité seule se glorifie, que par l'efficacité d'un secours dont un grand cœur s'applaudit. Ce que vous ne pouvez

pas pour tous, faites-le pour quelques-uns. Le nombre des Malheureux ne vous accableroit point, si tous les Heureux se partageoient le soin de les aider. Il est assez de bonheur sur la Terre, pour en tempérer les disgrâces. La mesure des biens suffiroit, si l'on savoit les répandre. Et ce qui trouble l'ordre du Monde, c'est lorsque les Heureux, occupés à tout envahir, oublient que Dieu les donna pour protecteurs aux Infortunés. Vous les aurez protégés; ils vous protégeront à leur tour. Dieu vous charge de les secourir; il leur permet de plaider efficacement auprès de lui pour vous. Il vous le dit clairement lui-même, en vous invitant à acheter, au prix de vos biens, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. [*Luc.* XVI. 9.].

Achevons et montrons, en peu de mots, l'usage que les Heureux peuvent faire de leur bonheur, relativement aux vertus personnelles : dernière réflexion sur laquelle j'ai besoin encore de tout votre recueillement.

Il faut porter sa croix à la suite de Jésus-Christ : C'est lui-même qui l'a déclaré. Or, d'après ce seul oracle, qui renferme, en abrégé, tous les autres; quel espoir de sanctification reste aux Heureux? Comment concilier la sainteté et le bonheur ? Telle est, mes chers Auditeurs, la difficulté que je me propose de résoudre. Malheur à moi, si j'altérois l'Evangile, pour en rendre les maximes trop favorables à la prospérité ! Mais aussi me préserve le Ciel, de laisser croire à ceux qui sont dans la

prospérité, que par là même ils sont réprouvés par les maximes de l'Evangile. Consolons les Heureux du Monde, sur ce que leur état a de dangereux, en leur développant ce qui peut résulter de salutaire de leur état. Si cet état de bonheur leur fournit l'occasion de pratiquer les différentes vertus; et si les différentes vertus peuvent recevoir un nouveau degré de perfection de cet état de bonheur; il n'est donc pas incompatible avec le salut; on peut donc faire servir la prospérité à la sanctification.

Oui, sans doute, la loi est la même pour tous les hommes. Il n'est point un Evangile particulier pour les Pauvres, et un Evangile particulier pour les Riches. Le Sujet et le Monarque ont le

même Dieu, le même Sauveur, la même Religion; et c'est à tous, sans exception, que cette Religion annonce, je ne dis pas seulement le mérite et la vertu de la croix, mais l'obligation de pratiquer les vertus, et de s'approprier les mérites de la croix. D'où il résulte d'abord que le bonheur d'un homme chrétien ne sauroit jamais être celui que des passions désordonnées recherchent; et, dans ce sens, il est incontestablement vrai qu'il n'est pas possible d'être heureux et d'être saint. Mais voilà aussi, mes chers Auditeurs, comment une prospérité légitime et bien réglée, laisse néanmoins à chacun de ceux qui en jouissent une portion, et la portion essentielle de la croix. Car, c'est sans doute porter la croix, que de lutter

sans cesse contre les affections de son cœur; que de les réprimer et de les vaincre. C'est porter sa croix, que de captiver ses sens sous le joug de la loi, que de les soumettre, et de les crucifier. C'est porter sa croix, que de faire céder, à la voix de la Grâce, les plus violentes inclinations de la Nature; que de ne se permettre rien de ce que la Religion défend, que de se combattre, et de triompher de soi-même. Or, comme c'est là un devoir dont n'affranchit point ce que nous appelons la prospérité; il est donc certain que ceux qui, dans la prospérité, accomplissent fidèlement ces devoirs, peuvent être comptés parmi ceux qui portent leur croix à la suite de Jésus-Christ.

Je vais plus loin; et, parcourant

en détail les vertus que recommande le Christianisme, je soutiens que la prospérité leur ouvre la plus vaste carrière, et que le bon usage de la prospérité peut la remplir. Oui, c'est votre bonheur même qui prépara un aliment à vos vertus. Je crois les trouver toutes dans celle d'un cœur détaché que Dieu seul possède jusques dans le sein des plus abondantes possessions. Eh! combien verrons-nous, au grand jour des révélations, de ces cœurs généreux, dont Dieu seul est l'objet, comme il en connoît seul aujourd'hui les sentimens, parce que le Monde ne voit que les dehors du bonheur! Des ardeurs de la Charité vive et pure, dont ils auront été pénétrés, quel assemblage de mérites! Ils étoient heureux; mais ils

craignoient de goûter trop leur bonheur; voilà le mérite de la modération. Mais ils se refusoient une partie des avantages que leur offroit leur bonheur; voilà le mérite des privations. Mais ils supportoient sans murmure les contretemps passagers dont le bonheur n'est jamais exempt; voilà le mérite de la résignation. Mais ils suppléoient, par la sainte utilité des bonnes œuvres, aux peines que leur épargnoit le bonheur; voilà le mérite de l'expiation. Mais ils se tenoient en garde contre les dangereux attraits que présente le bonheur; voilà le mérite de la circonspection. Mais ils tempéroient, par des rigueurs secrètes, les douces prérogatives qui accompagnent le bonheur; voilà le mérite de la mortification. Mais, plutôt

que de perdre la Grâce par le péché, ils étoient disposés à sacrifier mille fois leur bonheur; voilà le mérite, voilà l'esprit, voilà l'héroïsme de la Religion. Elle peut donc quelquefois mettre au nombre de ses enfans soumis ceux que le Monde place parmi les Heureux.

Que dis-je? et par là même qu'on est heureux, ne devroit-on pas se sentir plus porté à être fidèle à Dieu? Etrange dépravation du cœur des hommes! Nous voyons que la prospérité les pervertit; et c'est dans le sein des prospérités qu'on devroit voir fleurir les vertus. De qui la tenez-vous, cette prospérité, Heureux de la Terre? Et, puisque, évidemment, Dieu en est l'Auteur, la reconnoissance vous appelle donc à lui. L'horreur de l'ingratitude vous retrace celle du

péché! Qui vous la conserve, cette prospérité? Et, puisque Dieu peut aisément punir par les revers ceux qu'elle rend rebelles; la crainte de trouver en Dieu un maître irrité vous invite donc à vous montrer dociles. Qu'est en elle-même, cette prospérité? Et, puisque Dieu en répand plus souvent les faveurs sur ses ennemis que sur ses enfans; de sincères et d'humbles alarmes doivent donc vous avertir que votre bonheur n'est rien devant Dieu, qui n'estime que la vertu. Quel sera le dernier terme de cette prospérité? Et, puisque Dieu vous citera à son tribunal, pour en rendre compte; l'idée des jugemens de Dieu vous rappelle donc que votre bonheur n'a qu'un temps, et que vous ne pouvez l'éterniser que par le bon usage. Oui, mes chers Au-

diteurs, j'ose le dire, il est dans la prospérité une éloquence qui peut produire, dans une ame attentive, des impressions conformes aux leçons du Christianisme. Envisagez d'un œil tranquille la prospérité; sa nature et sa briéveté vous en détachent, ses écueils et ses dangers excitent vos précautions; l'égalité du sort qu'elle met parmi les hommes que l'humanité rend égaux, vous indique le changement de destinée qui doit venger un jour la vertu des Malheureux. Le vide du cœur, qu'elle ne remplit jamais, vous prêche l'infinie grandeur du Dieu qui peut seul le satisfaire; personne ne peut mieux juger de l'insuffisance des biens de la Terre que ceux qui les possèdent. Ce que les aveugles désirs de l'ambition exagèrent, bientôt le mépris de

l'expérience l'apprécie; ce fut parce qu'il possédoit tout, que Salomon ne goûtoit rien; et voilà comment le bonheur du Monde, par ses dégoûts, peut vous préparer à goûter le seul vrai bonheur, celui des Saints. Je n'en dis point assez encore, et je prétends que la prospérité est une sorte d'épreuve qui peut donner un nouveau degré de perfection aux vertus chrétiennes, et qu'elle peut ainsi devenir véritablement avantageuse pour le salut.

J'ose l'avancer, mes chers Auditeurs : Ainsi que la tribulation, le bonheur est une occasion de signaler son courage. La première paroît plus dure; la seconde est peut-être plus périlleuse. Ne décidons rien. Ceux qui souffrent, imputent à leurs adversités tous leurs torts; ceux qui

sont heureux, font retomber leurs égaremens sur les piéges du bonheur. Mais, s'il est vrai que la prospérité est environnée d'écueils; il est donc beau de s'en garantir. S'il est vrai que Dieu distribue souvent les revers comme autant de grâces de conversion; il est donc glorieux de ne point le forcer à employer la violence de ce remède; un fils que la seule docilité soumet à son père, est-il moins estimable que celui dont l'obéissance cède à la force des châtimens?

Qu'est-ce, en effet, que la vertu réunie à la prospérité? C'est le sentiment d'une ame que Dieu trouve fidèle, sans qu'il doive armer son bras pour s'assurer de sa fidélité; c'est la disposition d'une volonté que Dieu règle par la sienne, sans la manifester par son courroux;

c'est le mouvement d'un cœur droit qui se porte à Dieu, sans qu'il faille en triompher par le glaive de l'affliction. Il est sans doute un mérite inséparable de la vertu; mais il est aussi des circonstances propres à en relever le mérite. La patience brille dans l'infortune; c'est parce qu'il est ordinaire que l'infortune excite les murmures : De même, parce qu'il est ordinaire que la prospérité irrite les passions; c'est singulièrement dans la prospérité qu'il est grand de s'en rendre maître. Un cœur pur au milieu de tout ce qui peut le séduire; les réserves et la retenue de la modestie, malgré tous les agrémens et les avantages de la nature; la douceur et la bonté dans les splendeurs de l'autorité et du rang; la fuite des occasions et des dangers, tandis

que les dangers et les occasions poursuivent; la sainte austérité de la croix préférée et choisie, lorsqu'on peut d'un seul mot appeler les amusemens et rassembler les délices de la vie : Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui vous frappe, ce que vous admirez, ce que vous faites remarquer; voilà donc l'héroïsme que peut offrir la prospérité. Et si, malgré le prix inestimable des grandes tribulations qui montrent la Religion dans toute sa force, on voit quelquefois des Justes heureux; c'est qu'il étoit de la gloire de cette Religion divine, que chaque état de la vie offrît à Dieu des héros.

L'Esprit saint, en parlant de ceux qui ont souffert, nous dit que Dieu les a éprouvés, et qu'il les a trouvés dignes de lui, *Ten-*

tavit eos, et invenit illos dignos se. [Sap. III. 5.]. Ne peut-on pas le dire encore des Heureux, dont le bonheur n'altère point les vertus? Et ne se montrent-ils pas dignes de Dieu, dès qu'ils font servir ses bienfaits à la gloire de leur bienfaiteur? Comme il faut un secours puissant de la Grâce, pour supporter patiemment les revers; n'en est-ce pas aussi le prodige, que de résister aux amorces séduisantes de la prospérité? Les Tyrans qui cherchèrent à ébranler les Chrétiens par la terreur des supplices, n'employèrent-ils pas aussi des promesses pour les pervertir? Et n'est-il pas quelquefois moins difficile de braver les menaces, que d'échapper à la séduction? Tel que l'infortune sanctifie, se seroit peut-être perdu

dans la prospérité : nous le disons tous les jours. Elle amollit le cœur, elle aveugle l'esprit, elle flatte les passions, elle favorise le vice. Or, par là même, qu'elle peut si facilement faire naître le danger de la tentation et la force des obstacles, elle peut donc aussi faire éclater la générosité d'une vertu qui se montre invincible aux divers assauts du bonheur.

C'étoit sans doute une disposition admirable, que celle de S. Paul, lorsqu'il disoit, dans le mouvement d'une sainte confiance en la Grâce : Qui pourra éteindre, dans mon cœur, l'ardeur qui m'attache à Jésus-Christ, *Quis nos separabit a caritate Christi?* [Rom. VIII. 35.]. Il étoit beau d'entendre cet Apôtre défier, avec courage, tous les genres de tribulations, et opposer le

sentiment d'une Charité constante, comme un bouclier impénétrable à tous les traits de l'affliction. J'admire la touchante sublimité d'une grande ame qui dit à Dieu : Vous m'envoyez des disgrâces, et je m'estime heureux de les supporter, parce qu'elles viennent de votre main. Je la baise avec tendresse, lorsque j'en éprouve les coups ; j'adore vos desseins, je souscris à vos ordres ; et les répugnances de la nature cèdent à la force de mon amour, *Quis nos separabit a caritate Christi ?* Mais qu'il est grand encore de pouvoir proposer ce défi à la prospérité même ! Qu'il est héroïque, le détachement d'une ame chrétienne qui dit à la Fortune : Tu n'es rien ; Dieu est mon trésor : aux honneurs ; vous ne m'éblouis-

sez pas : Dieu est ma gloire : aux douceurs de la vie ; je méprise vos attraits, Dieu est ma félicité.

Job étoit dans la prospérité, lorsque Dieu parloit avec complaisance du spectacle qu'offroient ses vertus, *Numquid considerasti servum meum?* [Job. I. 8.]. Mais, sans vouloir diminuer le prix de celles qui sont épurées par l'infortune; ne pourroit-on point, pour connoître la solidité des vertus qui brillent dans le malheur, proposer aussi pour elles l'épreuve de la prospérité? Voyons si cet homme, soumis et patient dans l'humiliation, sera humble dans l'éclat des distinctions et de la gloire; si la sobriété que demande la médiocrité de la fortune, sera remplacée par la modération dans les ressources de l'abondance; si le sage éloignement

des joies dangereuses du siécle subsistera avec la facilité de jouir des agrémens et des plaisirs de la vie; si la régularité de la conduite se soutiendra au milieu des applaudissemens et des hommages; en un mot, si l'on sera sincèrement et constamment attaché à Dieu, lorsque tout inspire à faire aimer la Terre.

Avouons-le, mes chers Auditeurs, l'épreuve seroit délicate et dangereuse; et, parce que le bonheur est un écueil où souvent la vertu fait naufrage, il est donc singulièrement admirable le spectacle, malheureusement trop rare, de la vertu réunie au bonheur.

Et c'est votre avantage, Heureux du Monde, de pouvoir le présenter à Dieu. Plus il vous a comblés de ses faveurs, plus vous pouvez à ses

yeux amasser de mérites. Plus vous êtes heureux, plus vous pouvez être saints. Plus vous devez à Dieu, plus aussi vous pouvez lui rendre. Montrez pour sa gloire que c'est lui que vous préférez, puisque ce ne sont point les créatures qui vous abandonnent; que ce sont ses biens que vous désirez, puisque ce n'est pas le Monde qui vous refuse les siens; que c'est la vertu que vous choisissez, puisque vous en faites votre partage, sans que le malheur vous le présente comme une consolation; que c'est le péché que vous craignez, puisque ce ne sont point ses fausses douceurs qui vous fuyent; que c'est la foi d'une autre vie qui vous anime, puisque ce ne sont point les revers de celle-ci qui vous abattent. Montrez que Dieu seul est grand à vos yeux, qu'il

est seul l'objet de votre cœur, qu'il est seul le terme de vos désirs, qu'il est seul la fin que vous vous proposez sur la Terre, comme il sera la plénitude de votre éternelle et véritable béatitude dans le Ciel. Ainsi soit-il.

TABLE

ET

ANALYSE DES SERMONS

DU CARÊME,

Contenus dans ce quatrième Volume.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article analysé, et le second celle où il finit.

Sermon pour le Mardi de la première Semaine de Carême. Fuite du Monde.

SOYEZ détachés du Monde. Craignez le Monde. Le détachement du Monde: première Partie. La crainte du Monde: seconde Partie.

PREMIÈRE PARTIE. — Qu'est-ce que

le Monde? S. Cyprien nous apprend à le connoître dans la description qu'il en a faite; le Monde lui-même n'en porte pas un jugement plus favorable : Jésus-Christ n'a pour lui que des anathêmes. L'Evangile ne prêche que le détachement du Monde. Qu'est-ce donc que le détachement du Monde. Si ce n'est pas un divorce absolu qui nous en sépare à l'extérieur; toujours sera-ce un détachement de cœur qui élève au dessus de ses biens, de ses joies, de ses espérances; éteigne, dans la volonté, toute affection pour le Monde, et se manifeste par les œuvres que Jésus-Christ commande. Pag. 1-12. Avec l'attachement au Monde, point de salut à espérer; parce que le Monde combat les vertus chrétiennes qui mènent au salut; parce qu'il préconise les passions contraires au salut; parce qu'il étouffe le sentiment des vrais biens, en quoi consiste le salut; parce qu'il est impossible d'être véritablement chrétien en aimant le Monde. Pag. 12-17. Qu'est-ce donc qu'être Chrétien? Pag. 17-20.

L'êtes-vous dans le sens que le veut l'Evangile, dont vous faites profession d'être les disciples? Je suppose que le Tentateur vous offrît, comme autrefois à Jésus-Christ dans le désert, la possession de ses biens : à quelle félicité cette possession vous conduiroit-elle? A une ombre vaine d'un bonheur stérile, et bientôt évanoui. Pag. 20-26. Mais 1.° comment ce détachement est-il possible à l'homme? 2.° Comment accorder, avec l'utilité publique, ce détachement imposé à chaque particulier? Quoique nous ayons déja répondu ailleurs à cette double question; l'importance du sujet permettra de nouveaux développemens. Je réponds à la première, par la conciliation facile et nécessaire des vertus chrétiennes, avec les devoirs de la profession. On peut rester dans le Monde, sans aimer le Monde; et comment? Pag. 26-39. A la seconde, que les meilleurs Chrétiens sont aussi les meilleurs citoyens. Pag. 39-42. Vous direz que les passions, réprouvées par le Christianisme, ont pu produire des ré-

sultats heureux pour l'utilité publique: mais de plus grandes calamités en ont été la déplorable suite. Pag. 42-43. On nous oppose l'intérêt personnel. Eh! n'êtes-vous pas les premiers à convenir que c'est là la source la plus féconde des maux qui pèsent sur la société; les premiers à en accuser l'amour des richesses, l'ambition, la poursuite des plaisirs? Le Christianisme qui les condamne, et qui ordonne les vertus contraires, est donc plus utile à l'intérêt public et individuel. Pag. 43-47.

Seconde Partie. — Quel doit être l'effet de la crainte du Monde? De tenir le cœur dans une défiance continuelle des dangers du Monde, des richesses et des prospérités, de la confiance en ses propres lumières, des exemples et des plaisirs du Monde. Pag. 47 57. Disciple de Jésus-Christ, qu'allez-vous faire dans un Monde où Jésus-Christ est méprisé? Pag. 57-59. Règles de conduite pour se détacher du Monde, et le craindre efficacement, toutefois en vivant au milieu du Monde. Pag. 59, jusqu'à la fin.

Sermon pour le Mercredi de la première Semaine de Carême. Morale de la Religion chrétienne.

La morale du Christianisme, intéressante pour l'homme considéré personnellement: première Partie. La morale du Christianisme, intéressante pour la société des hommes: seconde Partie. Pag. 76.

Première Partie. — Elle excite l'admiration de l'esprit; elle est conforme à la droiture du cœur; elle devient la source de la tranquillité de la vie. 1.° *Elle excite l'admiration de l'esprit.* Si la simple lumière de la raison suffit pour applaudir à la beauté d'une morale qui approuve toutes les vertus, et condamne tous les vices; la morale de J.-C., qui renferme universellement toutes les vertus, s'attire à elle seule cette admiration que chacune d'elles a droit de partager. Or, la raison seule ne

rend-elle pas hommage aux vertus même purement humaines, dont l'éclat la frappoit jusques dans le Paganisme; comment n'y applaudiroit-elle pas dans le Christianisme, où ces vertus d'un ordre plus relevé, à force d'être fréquentes, on finit presque par ne plus les apercevoir? Pag. 79-85. Et prenez garde qu'il n'en est pas de cette morale comme de ces belles spéculations qui peuvent tout au plus occuper l'esprit; mais qui ne règlent point la conduite. Son influence sur les mœurs attestée chaque jour. S'il est impossible de refuser son estime au spectacle touchant des vertus que présente le Chrétien dirigé par les maximes de l'Evangile, quels hommages ne réclame donc pas l'Evangile lui-même! Pag. 85-89. Est-il en effet une vertu, dont la Religion chrétienne ne soit la source abondante. Pag. 89. 2.° *Elle est conforme à la droiture naturelle.* J'en appelle à vous-mêmes, cœurs droits et généreux... cœurs vrais et fidèles... cœurs tendres et compatissans... cœurs nobles et magnanimes : quelle analogie secrète

entre la loi de Jésus-Christ et vos affections, quand elles cèdent à l'attrait naturel qui les porte vers le bien! Alors même que les séductions du vice vous ont détourné de la vertu; vous êtes les premiers à vous accuser de vous en être écartés; et tout l'empire que les passions ont pu prendre, pour vous en éloigner, n'a pu anéantir ce sentiment intérieur. Pag. 89-98. 3.° *Elle devient la source de la tranquillité de la vie.* Où résident en effet la véritable satisfaction et le vrai bonheur de la vie? Qui croyez-vous le plus heureux? Est-ce cet homme que la soif des richesses tourmente? Est-ce cette femme, dont l'ame est déchirée par une passion coupable? Est-ce ce jeune homme, qui, sans réserve et sans frein, se livre aux emportemens de l'âge? N'est-ce pas plutôt celui qui se rend maître de ses passions? Pag. 98-104. Il est vrai qu'il en coûte pour les combattre. Mais comptez aussi les inquiétudes et les agitations, les repentirs et les calamités qu'elles amènent. Pag. 104-106. Point de préservatif plus

sûr que la soumission à la morale chrétienne. Pag. 106-111.

Seconde Partie. — Utilité, douceur, et gloire; tels sont les fruits que la morale chrétienne répand sur la société. 1.° *Utilité.* Il y a, parmi les hommes, diversité d'états, et par conséquent d'obligations : or, puisque la nature des devoirs suit la nature de la condition, il falloit une loi, et une loi tellement générale qu'elle s'étendît à tout; tellement particulière, qu'elle pourvût en détail à tout. C'est à l'école de la morale chrétienne que se puisent les leçons propres à tous, et à chacun. Maîtres et sujets, grands et petits, riches et pauvres, c'est elle qui vous apprend vos obligations respectives, et qui, par le lien d'une dépendance générale, de l'ordre, et de la charité, établit l'harmonie et le bien général. Pag. 111-118. Partout où elle règne, les désordres qui affligent la société disparoissent; et, à proportion de son dépérissement parmi nous, croît le dérèglement dont le Monde est le premier à se plaindre. On ne parle que

de raison, de loi naturelle : quels sont les fruits de ces doctrines? Ecoutez-les ces modernes législateurs ; parcourez leurs systèmes; et jugez entre les dogmes des ennemis de la Religion, et ceux de ses défenseurs. Pag. 118-127.

2.° *Douceur.* Il est bien vrai que cette Religion condamne les fausses douceurs des passions qui corrompent et troublent la société; et c'est là son crime aux yeux de ceux qui n'envisagent la société que selon les règles, ou plutôt selon le dérèglement de leur amour pour le Monde. Mais figurez-vous ce que seroit une société présidée et dirigée par la loi de la Religion. Comme il n'est aucune des vertus que l'on appelle vertus de société, dont le principe ne soit évidemment renfermé dans les vertus du Christianisme; il est certain aussi que les douceurs mêmes de la société, naîtroient plus abondamment de la source de la Religion. La politesse y seroit modestie, la complaisance, charité; l'amitié y seroit franche, affectueuse. Pag. 127-132. On l'accuse d'être austère : mais entrez dans

les asiles où elle régne : vous êtes les premiers à vous écrier que l'on y est plus heureux que dans le Monde. Pourquoi? Pag. 132 - 135. C'est là l'image réelle que présenta la société des premiers Chrétiens, de l'aveu des Payens eux-mêmes. Pag. 135-137.

3.° *Gloire.* Il y a, dans l'enseignement des vérités du Christianisme, un caractère de sublimité qui nous ennoblit et nous enlève. Lorsqu'interrogé sur ma Religion, je réponds: Je suis Chrétien; qu'annonçai-je par la noblesse de ce témoignage, sinon que ma Religion enseigne toutes les vertus; et que, par conséquent, ma plus solide gloire, aux yeux mêmes des hommes, seroit dans moi de soutenir celle de ma Religion? Ah! si elle étoit universellement respectée et pratiquée, quel spectacle offriroit la Terre? Et que prétendez-vous donc, Impies de nos jours, en voulant substituer à la morale de l'Evangile les mots de bien public, d'honneur, de patrie, de bienfaisance, d'humanité? Laissez-nous les pures lumières de l'Evangile;

là, et là seulement, le vrai bien public, le véritable honneur, le noble sentiment de l'amour de la patrie, de la bienfaisance, de l'humanité. Pag. 137-148.

Sermon pour le Jeudi de la première Semaine de Carême. Précepte de la Communion.

Le seul objet de ce discours, étant de rappeler ce que la Foi enseigne par rapport à la Communion; dans l'autorité des dogmes de la Foi, nous puiserons les lumières qui nous inspireront le désir de la Communion; dans l'autorité des préceptes de la Foi, nous reconnoîtrons l'ordre exprès qui nous fait un devoir essentiel de la Communion; dans l'autorité des règles de la Foi, nous apprendrons les dispositions nécessaires, qui doivent nous préparer à la Communion. Pag. 151 152.

1.° La Foi vous dit, en vous mon-

traut le pain sacré : voilà l'Homme-Dieu qui doit et qui veut régner sur vous, *Ecce Rex tuus.* Ce n'est point une simple figure de son corps; c'est son corps réel. Ce n'est point là un langage nouveau. Mystère, sans doute; mais appuyé sur le solide fondement de la Charité d'un Dieu, sur la parole expresse d'un Dieu. Or, dès que c'est là un pain sacré; c'est donc pour que vous en fassiez votre nourriture et l'aliment nécessaire à votre salut; il y a donc relation nécessaire entre l'institution du Sacrement de la part de Jésus-Christ, et le désir d'y participer, de la part des Chrétiens qui aspirent sincèrement au Salut. D'où il faut conclure qu'il y a peu de désir de salut, dans ceux qui ont peu d'ardeur à communier. Pag. 152-165.

2.° Jésus-Christ nous en fait un précepte formel. Parabole des Conviés à la table du Festin. En dédaignant de s'y rendre, on mérite d'en être exclus. On commence par n'apercevoir, dans la Communion, qu'un devoir onéreux; on

finit par faire, de ce devoir, la matière d'une infraction criminelle et scandaleuse. Criminelle; par la révolte contre la loi qui ordonne de communier; par la détermination que cette révolte suppose à rester dans le péché. Pag. 165-173. Scandaleuse; la violation de ce devoir étant devenue aujourd'hui si générale, que le nombre de ceux qui s'y conforment encore, sera peut-être bientôt aussi remarqué, que l'étoit autrefois le petit nombre de ceux que l'irrégularité de leur vie engageoit à s'en dispenser. Le seul moyen de faire cesser ce scandale, seroit que tous se pénétrassent fortement de la nécessité d'obéir au précepte. Pag. 173-181. (Ces deux divisions font la première Partie).

3.° Il est, pour communier, une préparation absolument nécessaire; ce n'est point une excuse qui justifie, en ne communiant pas, que le défaut volontaire de préparation. Se préparer mal à la Communion, se dispenser de la Communion, parce qu'on ne veut pas s'y préparer: voilà le double écueil qu'il

faut éviter. Il n'est qu'un moyen, c'est celui d'une sainte Communion. Pag. 184.

1.° Que l'homme s'éprouve soi-même, dit S. Paul, avant de manger de ce pain sacré; autrement, on se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. Cette épreuve consiste à purifier son ame par le Sacrement de pénitence. Pag. 185-186. Crime de la mauvaise Communion; châtiment à quoi elle expose. Pag. 186-188. Quels sont néanmoins les sentimens et les motifs d'un trop grand nombre de ceux qui participent à la Communion? Hypocrisie, qui ne cherche qu'à pallier la honte d'une vie déréglée, et bien moins à faire un acte de Christianisme, qu'à s'assujettir à un usage reçu parmi les Chrétiens. De là, nul changement de vie; toujours les mêmes passions. Pag. 188-197.

2.° Vous dites que vous n'êtes pas en état de communier. Mais un obstacle qu'il dépend de vous de lever, est-il une excuse solide de vous dispenser du devoir? Le péché peut-il jamais fournir un titre légitime pour demeurer dans

le péché? De ce que vous êtes obligés de communier et de communier saintement, je conclus qu'au précepte de la Communion est inséparablement uni celui de la conversion. Il est donc un milieu entre l'horreur de la profanation qui résulte d'une Communion indigne, et la criminelle négligence qui s'abstient de communier; c'est de travailler à remplir dignement le devoir de la Communion. Jésus-Christ veut faire avec vous sa Pâque comme avec ses disciples; il faut donc que vous soyez véritablement les disciples de Jésus Christ. Pag. 197-204. (Cette seule division remplit la seconde Partie).

Sermon pour le Vendredi de la première Semaine de Carême. La Conscience.

Comment il faut profiter des lumières de la Conscience, pour ne pas se rendre

coupable : première Partie. Comment, lorsqu'on s'est rendu coupable, il faut profiter de ses remords pour cesser de l'être : seconde Partie.

Première Partie. — La Conscience doit être consultée comme un guide qui nous est donné par la sagesse de Dieu : voilà, dans nous, la céleste origine de la Conscience; la Conscience doit être consultée comme un guide dont la vraie sagesse ne nous permet jamais de nous écarter; voilà, sur nous, la suprême autorité de la Conscience.

1.° La Conscience est le tribunal secret que Dieu a établi dans le cœur de l'homme, afin que, pouvant se juger, il puisse se conduire; et ce tribunal nous représente celui de Dieu lui-même, dont elle retrace les caractères : par l'universalité de ses impressions, elle parle à tous un langage que tous peuvent entendre : par l'équité de ses jugemens; combien de fois ne nous arrive-t-il pas de renvoyer, à l'arbitrage de leur propre Conscience, ceux avec qui nous sommes divisés d'intérêt ou de manière de voir?

Et pourquoi? Parce que nous savons que quand la Conscience est droite, son jugement est celui de la vérité, inflexible,... invariable,... souveraine comme elle. Sa voix accusatrice se fait entendre à tous; elle tonne au fond de l'ame coupable; elle est la voix de Dieu lui-même, exposant ses oracles, exerçant la justice de ses droits. Pag. 202-221.

2.° Les Payens eux-mêmes ont senti que Dieu nous a donné la Conscience comme un guide dont il ne nous est pas permis de nous écarter; et jamais il n'arrive que l'ordre des mœurs soit blessé sans que la Conscience ne réclame; et, pour peu qu'elle réclame, il est défendu de passer outre: Pourquoi? Parce qu'il n'y auroit plus de règle sûre, dès que la Conscience flottante et douteuse cesseroit de la présenter; parce que l'on s'exposeroit témérairement à se rendre criminel, dès que l'on doute si ce que l'on fait n'est pas crime. D'où il faut conclure, que ce que l'on fait dans le doute, et malgré le doute d'une Conscience indécise, est décidément un péché;

que conséquemment, la Conscience doit présider à tout, diriger tout, les projets, les affaires, les amusemens. Pag. 221-226. Rien de plus ordinaire, parmi les Mondains, que de compter pour rien les indécisions de la Conscience, de regarder comme innocent ce qui n'est pas évidemment criminel; et ces doutes que, par une première faute, on néglige d'approfondir, amènent des suites déplorables. Pag. 226-227. Il y a donc une règle, celle de la Conscience : règle invariable, règle honorable, règle consolante, règle enfin la plus sûre, pour ne pas devenir coupable, ou pour cesser de l'être. Pag. 227-235.

Seconde Partie. — Si l'on s'est rendu coupable, écouter les reproches de la Conscience; premier devoir: céder à ces reproches avec une entière docilité; second devoir.

1.° Quand vous avez mal fait, votre Conscience le sait; elle vous accuse, elle vous trouble, elle vous effraye par la crainte du châtiment. Remords cruel, mais qui, dans les desseins de Dieu, est

une grâce par laquelle il prépare au repentir. Différence entre le remords et le repentir. Pag. 237-240. Mais on ne veut pas entendre ce remords; on s'étourdit sur les reproches de la Conscience; on se refuse aux détails de l'accusation; on se dit bien que l'on est pécheur; mais on craint de se répondre à soi-même depuis quand on l'est, en combien de manières, et jusqu'à quel point. Pag. 240-254.

2.° Se reconnoître coupable sans vouloir se réformer; renfermer en soi-même, et le péché qui produit le remords, et le remords qui tend à détruire le péché, tourment affreux! Comment y échapper? Par la docilité à la voix de la Conscience, par l'accusation sincère de ses péchés au tribunal de la Pénitence, par la réparation des péchés, par la réconciliation avec Dieu, avec vos frères, avec vous-mêmes. Pag. 254-263. Jusques-là, toujours en proie aux reproches de la Conscience, vous entendrez la voix de Dieu, vous crier, comme à Saul : C'est à ma grâce que vous ré-

sistez : résistance pénible et dure; *Durum est contra stimulum calcitrare.* Pag. 263. Grâce prompte et subtile..... grâce sensible.... grâce habituelle... grâce multipliée... grâce qui semble s'étendre plus loin en durée que toutes les autres. Pag. 264-269. N'attendons pas le moment de la mort, pour nous rendre dociles à ses impressions. Pag. 269-270.

Sermon pour le second Dimanche de Carême. Le Bon Exemple.

Sur quoi est fondée l'obligation du bon Exemple, et quelle en est l'étendue. Elle est commune à tous les hommes, et plus particulièrement imposée aux Grands.

Premiere Partie. — Ce qui fonde cette obligation, c'est la loi de la Charité dont Dieu nous a fait un précepte général. C'est Dieu qui nous l'ordonne; c'est Dieu que l'on sert, en donnant le

bon exemple. Obéissance à l'ordre de Dieu; zèle pour la gloire de Dieu. Pag. 274-275

Dieu nous commande à tous de pourvoir au salut les uns des autres, *Mandavit unicuique Deus de proximo suo*, et Jésus-Christ menace celui par qui le scandale est pour les autres un obstacle au salut. Or, des différens moyens de contribuer au salut des autres, non-seulement l'exemple est le plus efficace, mais souvent il est le seul que l'on puisse mettre en usage. Les actions frappent plus que les paroles; l'exemple est sans réplique; c'est une leçon muette que nulle éloquence ne peut égaler. Pag. 275-278. Ne pas donner de bons exemples, c'est en donner de mauvais. Voilà pourquoi le Sauveur, en recommandant d'une part de garder, dans le secret, le mérite des bonnes œuvres, pour les préserver de la vanité qui les corrompt, ordonne ailleurs d'en rendre les hommes témoins, afin que cette vue les engage à glorifier Dieu, à l'honneur de qui elles se dirigent. Conciliation fa-

cile qui unit le devoir de l'humilité au devoir de l'édification. Pag. 278-282. Or, c'est là une grâce extérieure dont nous pouvons être les dispensateurs; une obligation imposée à tous, recommandée par S. Paul, une sorte d'apostolat qui nous est confié à chacun de nous, et dont la loi de la charité nous fait un devoir rigoureux, parce que s'il n'est pas donné à tous d'instruire par les préceptes, tous peuvent instruire par les exemples; parce que si vous êtes vous-mêmes touchés par les bons exemples que vous recevez, les autres ne peuvent manquer de l'être de ceux qu'ils recevront de vous. Pag. 282-288. Avant de répandre les préceptes de sa Loi, Jésus-Christ voulut préluder par le précepte du bon exemple, *Cœpit Jesus facere et docere*; nous servir de modèle, avant d'être notre maître. Pag. 288-290.

Seconde Partie. — Tous doivent l'exemple. On doit l'exemple de toutes les vertus qui sont l'objet des préceptes; cet Exemple est dû à tous, et il est dû dans toutes les circonstances.

1.° Tous doivent l'exemple. S'agit-il de devoir; on répond que l'on ne se crut jamais destiné à servir de règle à la conduite des autres. Ainsi parlent de jeunes personnes, des hommes isolés, obscurs ou livrés à une dissipation habituelle. Faux raisonnement. Ce n'est pas des fruits de l'exemple que Dieu vous a chargés, mais de l'exemple même. Pag. 290-298.

2.° De quoi devez-vous l'exemple? De toutes les vertus commandées par la loi; de celles particulièrement qui sont recommandées à votre profession. Pag. 298 306.

3.° On doit à tous le bon exemple, parce qu'il n'est jamais sans effets; et, que lors même que ces effets échappent aux yeux des hommes, Dieu en connoît toujours le prix. Pour les Justes, c'est un encouragement; pour les Pécheurs, une instruction, un avertissement, un reproche; pour les ignorans et les foibles, une doctrine visible et palpable. Pag. 306-311.

4.° Il est dû dans toutes les circons-

tances, dans les amusemens, dans les discours, dans les manières, *In omnibus præbe te exemplum.* Pag. 311-314.

Troisième Partie. — L'obligation du bon Exemple, plus particulièrement imposée aux Grands, parce que leur exemple a plus d'éclat, plus d'autorité, plus de durée.

1.° Plus d'éclat. L'élévation de leur rang les expose de plus près aux regards de tous. Dieu a choisi d'abord des hommes obscurs pour annoncer sa doctrine; il étoit dans sa Providence que des hommes de condition plus illustre devinssent à leur tour la lumière des Peuples; ce sont les Grands qu'il destine à cette mission. Pag. 314-329.

2.° Plus d'autorité. Par la disposition générale où l'on est de les écouter et de les imiter. De là, autorité d'enseignement, d'exhortation, de persuasion. Pag. 322-328.

3.° Plus de durée. Même après leur mort, ils se survivent à eux-mêmes dans la mémoire des hommes, par les exemples qu'ils ont donnés, et qui se

perpétuent, même alors qu'ils ne sont plus. Eleazar, se dévouant pour la loi de Dieu, laisse à toute sa nation, dans le souvenir de sa mort, un exemple frappant de générosité et de constance. Pag. 328 et suiv.

Sermon pour le Lundi de la seconde Semaine de Carême. Sur le faux Bonheur du Monde.

Le Monde promet plus qu'il ne donne en effet; il ne procure donc pas un vrai bonheur: première Partie. Le Monde donnât-il tout ce qu'il promet, il ne peut pas procurer un vrai bonheur: seconde Partie.

Première Partie. — Il n'est, dans le prétendu Bonheur des Mondains, que des apparences. Ou bien, le Monde présente le bonheur sous un point de vue général qui semble réunir tous les principes d'une félicité réelle; et cependant les diverses sources du bonheur ne

s'y rencontrent pas; ou bien, il peint chaque genre de félicité sous un faux jour qui n'en laisse apercevoir que les avantages; et cependant il n'est aucune sorte de bonheur à qui quelque peine réelle ne se trouve attachée.

1.° Voyez le Monde dans les assemblées qui le représentent, dans les divertissemens qu'il multiplie, dans les fêtes qu'il prépare, dans l'appareil de la gloire, dans le sein de l'opulence: Quelle impression cette vue générale produit-elle dans ceux qui en sont témoins? Impression flatteuse, mais fausse; elle promet un bonheur dont elle n'a que la trompeuse image; elle rassemble, dans l'esprit qu'elle surprend, des biens toujours séparés dans ceux qui en possèdent le plus; elle rapproche diverses portions d'une félicité imparfaite, pour en extraire le tableau d'un bonheur réel qui ne s'y trouve jamais. Pag. 341-348. Au sortir de ces assemblées et de ces fêtes, sous ce cortége de gloire et d'opulence, souvent quel changement de scène! Quel Mondain prononça jamais avec franchise

ce mot décisif: Rien ne manque à mes désirs: Je suis heureux? C'est que les désirs renaissent et croissent à mesure qu'on les satisfait; c'est que si l'on jouit d'un côté, l'on manque de l'autre; c'est que la capacité de l'ame est immense, et que tous les biens de la Terre sont bornés. Pag. 348-355.

2.° Pas un genre de bonheur qui ne renferme quelqu'obstacle à la félicité. Dieu à qui seul nous devons tendre, et qui seul peut nous rendre heureux, semble avoir pris plaisir à mettre, dans les biens mêmes de la vie, le germe des maux qui la traversent, pour nous en détacher. On voit les douceurs, on ne voit pas les amertumes; mais, en les examinant de plus près, que de peines réelles, même pour les plus heureux? Parcourez les diverses sortes de bonheur. L'élévation? Elle est le principe nécessaire des plus grandes charges. La fortune? Avec elle marchent l'assiduité des soins qui la conservent, la terreur des dangers qui la menacent, l'animosité des contestations qui la disputent, la néces-

sité des dépenses qui l'entament, l'affliction des pertes qui l'ébranlent. La réputation? Qu'il soit heureux de l'acquérir; par combien de peines faut-il l'acheter? Les plaisirs? Voyez leur suite ordinaire dans un repos qu'ils troublent, dans une renommée qu'ils dérangent, dans une santé qu'ils altèrent, dans une vie qu'ils abrègent. Pag. 355-364.

Si le bonheur est incompatible avec le crime, il ne l'est pas même ici-bas avec la vertu. Pag. 364-366.

Seconde Partie. — Saint Augustin nous donne en trois mots cette vive idée des biens de ce Monde. Ils sont précédés de l'ardeur des recherches; de là le tourment des désirs, *Concupita inardescunt.* Ils paroissent moins désirables lorsqu'on les a obtenus; de là les dégoûts de l'inconstance, *Adepta vilescunt.* Une perte assurée et prochaine annonce qu'ils doivent bientôt s'évanouir; de là l'amertume des regrets, *Amissa vanescunt.* Est-ce là le bonheur?

1.° La recherche du bonheur, voilà ce qui occupe la grande partie de la

vie des hommes; et cette ardeur, dans la recherche du bonheur, est l'obstacle même qui l'écarte, par les agitations qu'elle enfante. Cette ardeur augmente avec la possession elle-même; aussi dit-on souvent que, si le bonheur est quelque part, il n'est que dans la médiocrité des désirs. Pag. 366-372.

2.° Mais, à peine est-on arrivé au terme de ses désirs, le bonheur se détruit par sa continuité même: pourquoi? Parce que l'habitude en rend la jouissance moins vive; elle amène une satiété qui la corrompt; l'inconstance naturelle du cœur, le seul changement de circonstance enfantent de nouveaux souhaits; et, heureux au jugement d'autrui, on l'est bien rarement dans sa propre opinion. Pag. 372-379.

3.° Le bonheur même devient l'annonce d'un malheur inévitable: pourquoi? Parce que toujours l'incertitude le menace; parce que nécessairement la brièveté le termine, parce qu'on est malheureux en pensant que le bonheur s'enfuit. Est-on heureux, quand on ne doit l'être

que pour un temps? Indépendamment de tant de vicissitudes qui peuvent le détruire; pour contrebalancer toute cette prétendue félicité, il ne faut que la triste certitude qu'elle ne doit pas durer toujours. A la vue enchanteresse du présent qui s'écoule, vient se mêler celle du sombre avenir qui s'avance, et vous y découvrez le prompt déclin d'une prospérité que chaque moment abrége, et que bientôt vous verrez finir. Autour de vous, dans vous, tout s'échappe, tout fuit successivement. Et vous vous plaignez vous-même que la vie s'employe à amasser, et de ce qu'elle vous abandonne lorsqu'il seroit temps de jouir. Avec quelle énergie alors vous accusez la fragilité du bonheur du Monde! Plaintes inutiles, quand c'est au Monde seul qu'elles s'adressent. Elles ressemblent à celles que le Prophête Elie adressoit par dérision aux faux Prophêtes de Baal. Pag. 379-387. Ah! plutôt comme Salomon, plaignez-vous des faux biens du Monde, pour chercher ailleurs le bien véritable, celui-là qui réside en Dieu

seul, et que lui seul peut accorder. Pag. 387-392.

Sermon pour le Mardi de la seconde Semaine de Carême. Modération raisonnable des devoirs qu'impose le Christianisme.

Les ennemis de la morale chrétienne en exagèrent à dessein les maximes, pour en détruire les devoirs. Montrons-leur, sans craindre d'altérer ou d'affoiblir la sainteté de l'Evangile, ce que S. Paul nous apprend de notre soumission, en la nommant un hommage raisonnable. Il est des actions que le Christianisme prescrit, il est des privations que le Christianisme ordonne, il est des réparations que le Christianisme exige; voilà toute la loi. Parcourons ces trois objets.

Premiere Partie. — *Actions qui sont l'objet de nos devoirs.* Pour mériter

la récompense promise par Jésus-Christ, il faut garder ses commandemens. Quels sont-ils, considérés soit dans eux-mêmes, soit dans l'économie des conséquences attachées à leur accomplissement ou à leur inobservation? Un Dieu qu'il faut reconnoître; un Dieu qu'il faut adorer; un Dieu à la parole de qui il faut croire; un Dieu aux ordres de qui il faut se résigner; un Dieu en qui il faut espérer; un Dieu qu'il faut aimer. Qu'y a-t-il en tout cela que la raison seule ne recommande? Comparez maintenant ce que Dieu mérite avec ce qu'il nous ordonne de lui offrir: vous serez bien moins frappés des obligations qu'il impose, que touchés de la modération avec laquelle il nous menace. Pag. 397-405.

Animée et conduite par l'esprit de Dieu, son Eglise nous impose des préceptes. Invariable dans l'enseignement des vérités dont elle est seule dépositaire; comme elle sait se montrer raisonnablement indulgente dans les réglemens

dont elle est l'arbitre! Pag. 405 - 407. Que dirai-je des autres devoirs qui sont la règle générale de notre conduite? Est-ce un devoir trop dur pour des cœurs nobles et sensibles, que celui de la Charité et de la Bienfaisance? Que d'avoir à remplir fidèlement les obligations de son état? Pag. 407-409. Ces préceptes, combien ils sont faciles, à la portée de tous! Pag. 409 - 410. Aussi, comparez la loi de Dieu avec les lois des hommes. Quel est le caractère propre de celles-ci? C'est d'ordonner ou de défendre, sous des peines plus ou moins grandes, à mesure que l'objet de l'ordre ou de la défense est plus ou moins important. Quel est l'avantage de ceux qui s'y conforment? Uniquement de n'être pas puni. A qui sont réservées, sur la Terre, les récompenses? A ceux qui vont au delà de la loi, en faisant éclater de plus grandes vertus que n'en demande la loi. Tout autre droit est trop foible ou trop commun. De là vient que les lois humaines sont plus propres à contenir par la crainte,

que capables d'exciter à la vertu par l'émulation. Il n'en pas ainsi à l'égard de Dieu. Remplir ses devoirs, est à ses yeux un titre assuré à la plus magnifique récompense; il suffit, pour y prétendre, d'avoir exécuté ce qu'il ordonne.

Seconde Partie. — *Privations qu'impose le Christianisme.* Que nous interdit, après tout, le Christianisme? Rien que les vices; et il en coûte pour en triompher. Il en est que la sagesse humaine elle-même flétrit. La loi de l'Evangile qui les condame, est-elle plus rigoureuse? Il en est d'autres, deux surtout pour qui l'on voudroit demander grâce; l'amour profane, et la vengeance. Sur cela même, modération raisonnable dans la légitime sévérité de la loi évangélique à l'égard de ces passions, et des passions en général. Sans entrer dans le fond des raisonnemens divers qui les combattent avec tant d'avantage; je me borne à comparer celui qui sacrifie ses passions aux lois du Christianisme, avec celui qui fait céder les règles du Chris-

tianisme à la force de ses passions. Que le premier nous dise s'il s'est repenti jamais d'avoir été fidèle; le second avouera sans peine qu'il s'est rendu souvent malheureux, pour n'avoir pas été soumis. Quel est celui qu'une déplorable expérience n'ait point amené à cet aveu? Je le demande, à vous, cœurs voluptueux et passionnés; à vous, jeunes personnes engagées dans des liaisons suspectes et de coupables attachemens; à vous, vindicatifs, etc. Quelques momens d'une jouissance fugitive ont amené les funestes conséquences que le désordre entraîne toujours avec lui. Il vous en eût trop coûté, dites-vous, pour vous vaincre; il vous en a coûté bien davantage pour céder. Pag. 417-427.

Ce que demande le Christianisme, le Monde n'est-il pas lui-même le premier à le demander? Tandis que, d'une part, il paroît prendre le parti de la passion, contre la rigueur de la loi; de l'autre, il justifie la loi par le mépris qu'il témoigne de ceux qui se

livrent à la passion. Qu'il s'accorde donc avec lui-même, et il sera forcé de reconnoître la modération de la loi évangélique. Modération qui paroît surtout dans la liberté qu'elle laisse, puisqu'elle n'interdit que le vice. Pas une espèce de bien honnête, dont elle ne permette de jouir; pas un état sur lequel les devoirs de la Religion soyent gênans; pas un talent, dont l'exercice légitime ne puisse pas compâtir avec les obligations de la vie chrétienne; pas une profession, où il ne soit possible d'être Saint. Pag. 427-435.

Troisième Partie. — *Réparations que le Christianisme exige.* Toute loi veut une réparation de la part de celui qui l'enfreint. Les lois humaines ne savent point pardonner; elles ne le peuvent pas; l'impunité seroit un appas offert au crime. La loi de Dieu seul, en exigeant une réparation, ménage au coupable un pardon qu'il dépend de lui d'obtenir. Nouveau témoignage de la modération de la loi chrétienne, dans l'économie des

réparations qu'elle ordonne. Supposez, en effet, quelqu'un de ces grands crimes que condamnent de concert la loi de Dieu, et la loi des Hommes. Voyons le criminel à ce double tribunal, et pesons les termes des deux arrêts qu'il doit subir: les supplices et la mort; voilà, contre le coupable qu'elle a convaincu, le dernier cri de la justice humaine; qu'il se repente, il est pardonné: le Ciel lui est ouvert; voilà l'arrêt de la justice divine. Pag. 435-443. Et à quel prix obtiendra-t-il ce pardon? Un soupir, une larme peuvent suffire. Si Dieu est législateur, il est Père. Dieu est le seul qui pardonne ainsi, Dieu est le seul de qui on puisse tout espérer. Pag. 443-447. Seulement n'oublions pas à quelles conditions. Et c'est là ce qui excite les plaintes. Point de réparation sans repentir; point de repentir sans conversion; et c'est alors que l'obligation paroît dure. Mais, en convenant de la loi qui vous défend, par exemple, de nuire à votre frère, en avouant que vous lui avez causé du dommage, soit

dans ses biens, soit dans son honneur; en reconnoissant la justice de la loi qui vous défend la haine, toute intrigue criminelle, tout péché en général; vous trouvez trop dure l'obligation de restituer, de réparer l'honneur du prochain, de vous réconcilier avec votre ennemi, de renoncer à l'occasion du péché; mais cette obligation est-elle trop dure en effet? la réparation n'est donc pas excessive, puisqu'elle n'est que juste. Ennemie du péché, la loi est compatissante envers le pécheur. Dieu pouvoit se borner à nous défendre le mal; quelle reconnoissance ne devons-nous pas à sa bonté paternelle, de nous offrir le pardon, et à sa suite, des récompenses immortelles? Pag. 447-456.

Sermon pour le Mercredi de la seconde Semaine de Carême. Sur le bon usage de la Prospérité.

Comment la prospérité peut devenir un moyen de salut: En rendre hommage à Dieu, qui en est l'auteur; la rendre utile au prochain, dont les besoins implorent ses secours; joindre les vertus chrétiennes à son usage; voilà comment, même étant heureux, on travaille à être Saint. Pag. 460-461.

Premiere Partie. — Il est vrai que la prospérité n'est pas la route qui mène le plus ordinairement au salut; celle des afflictions est plus sûre; mais on peut s'y sauver; témoins tant de saints personnages qui en ont su éviter les dangers. Comment? En rapportant à Dieu une prospérité dont il est l'auteur, et faisant servir à sa gloire ses propres bienfaits. La prospérité donne de l'éclat

aux vertus; et la gloire de Dieu en résulte d'une manière plus brillante : la prospérité donne du pouvoir aux vertus, et les intérêts de Dieu sont soutenus avec plus de force.

1.° Lorsque dans un Heureux qu'environnent la gloire, l'opulence, le crédit, les succès, on aperçoit un Chrétien; l'éclat du bonheur rejaillit sur le Christianisme; et le Dieu qui distribue les prospérités, retrouve alors sa propre gloire dans le bon usage qu'on en fait. *La Gloire.* Le Monde affecte de croire que la piété soit l'apanage du peuple, la ressource des simples, la consolation de l'infortune. Prévention injurieuse à Dieu, elle est combattue par le saint usage de la prospérité. On ne pense plus à dire que Jésus-Christ n'ait à son service que des Pauvres, quand on voit les Grands et les Riches en suivre les lois avec une édifiante régularité. Les bonnes œuvres du Pauvre sont obscures comme sa personne; mais les vertus, dans les Grands et les Heureux, sont éclatantes comme le rang qu'ils occupent; elles honorent Dieu

devant le peuple, parce que l'éclat qui les investit en rend le peuple spectateur.

2.° La prospérité est ordinairement accompagnée du pouvoir. Or, le pouvoir donne efficacement le moyen de servir la cause de Dieu, par les ressources que ménage l'*Opulence*. Des hommes qui ne peuvent opposer à leurs propres maux que le secours de la résignation ne peuvent que gémir sur les maux de la Religion. Ceux au contraire qui ont peu à souffrir pour eux-mêmes, gémiront, à la vérité, s'ils sont Chretiens, sur les malheurs de la Religion, et craindront que la constance de leur félicité sur la Terre ne les expose aux rigueurs des jugemens dont les Riches sont menacés dans une autre vie. Aux premiers, je dirai : Vous êtes sur la croix; voilà votre plus sûre ressource. Aux autres : Défiez-vous sans doute de votre bonheur; mais il est dans les vues de Dieu, que vous le possédiez. Ainsi en avoit-il disposé à l'égard de Cyrus. Comme lui, reconnoissez que vous le tenez du Dieu à qui tout appartient, pour

l'édification de son temple. Non-seulement votre prospérité ne sera point un obstacle à votre sanctification; elle en sera même un des moyens; parce que la prospérité devenant, pour un cœur chrétien, le motif d'une juste reconnoissance; et cette vertu croissant en vivacité et en étendue avec la prospérité même; elle s'applique à imprimer, sur tous les avantages du bonheur, le sceau du Christianisme; et à faire ainsi remonter, jusqu'à Dieu, tous les dons dont il est la source. Il ne s'agit que de bien connoître ce que vous pouvez faire pour Dieu, en examinant bien ce que Dieu a fait pour vous. Il vous a revêtu d'un pouvoir que les hommes respectent; c'est donc à vous à imiter celui de Dieu même, par un heureux mélange de force et de douceur, en quoi consiste la sagesse. Pag. 461-481. *Crédit.* Vous jouissez de la faveur des Maîtres de la Terre; cette prospérité sera sanctifiée par l'habileté qui fait servir les grâces dont ils vous honorent, à leur faire mériter les grâces de Dieu, par le noble langage de

la sincérité. Pag. 481-483. *Succès.* Dieu vous a donné des talens heureux, une famille brillante: en faisant servir les uns au bien de la société; l'autre à la gloire de la Religion, par l'influence de vos instructions et de vos bons exemples, vous unissez la sainteté au bonheur. Pag. 483-485. Et plus le bonheur s'accroît, plus par là même la sainteté peut s'accroître avec lui. Pag. 485-486.

Seconde Partie. — Ressources que la prospérité présente à la Charité chrétienne, par les sentimens qu'elle inspire, par les œuvres qu'elle produit. 1.° En est-on moins heureux, parce qu'on se montre sensible aux besoins de ses frères? L'humanité seule en fait un devoir. Ce qui excite l'indignation des hommes et la colère de Dieu contre les Riches sans pitié, ce sont les sentimens d'indifférence, de dédain, d'ingratitude, d'orgueil, de dureté, qu'ils témoignent à l'égard des Infortunés. Vous êtes heureux, mais vous avez les vertus contraires à ces sentimens; votre prospérité devient pour vous une source féconde

de mérites et de bonnes œuvres. Pag. 486-496. Le Riche de l'Evangile ne fut pas coupable, précisément parce qu'il étoit riche, mais parce qu'il n'étoit heureux que pour lui. S'il eût employé son opulence à des œuvres de miséricorde; lui-même eût trouvé miséricorde. En partageant sa richesse et *sa consolation* avec les Pauvres, on la sanctifie. Pag. 496-498. La Religion n'exige pas de vous que vous vous dépouilliez de vos biens; mais que vous en usiez pour le bonheur commun. Pag. 498-500. Et si la Charité est la plus excellente des vertus; si les œuvres de la Charité, mais de la Charité accompagnée des vertus chrétiennes, est le remède et l'expiation des péchés; la prospérité est donc, dans les vues de Dieu, un moyen d'exercer les plus éclatantes vertus, et de racheter ses péchés. Pag. 500-506. Exemple de Joseph, élevé, par le conseil secret de la Providence, au faîte des prospérités, pour devenir secourable à sa famille. Pag. 506-510.

Dernière Réflexion. — Usage que les Heureux peuvent faire de la pros-

périté, relativement aux vertus personnelles. Il faut porter sa croix à la suite de J.-C. Le Sauveur des hommes n'en a excepté aucun de cette obligation. La prospérité n'en dispense point; car elle emporte toujours avec soi le devoir de lutter sans cesse contre les affections de son cœur, de les réprimer et de les vaincre, de captiver ses sens, de les soumettre, de les crucifier. Bien plus, elle ménage aux Heureux une foule de croix et de mérites particuliers; mérites de la modération, des privations, de la résignation, de la circonspection, de la mortification. Pag. 510-518. Elle devient la source de l'héroïsme chrétien. Pag. 518. S'il est vrai que la prospérité est environnée d'écueils; il est donc beau de s'en garantir... Parce qu'elle irrite les passions; il est grand de s'en rendre maître... Et, s'il faut un secours puissant de la Grâce, pour supporter patiemment l'adversité; n'en est-ce pas le prodige que de résister aux amorces séduisantes de la prospérité? S. Paul propose à l'adversité ce noble défi: de le détacher

de la Charité de Jésus-Christ; il n'est pas moins honorable de pouvoir proposer le même défi à la prospérité même. Cet homme est soumis dans l'adversité; voyons s'il seroit fidèle dans la prospérité. Pag. 518.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

Page 254, lign. 5 : à l'exemple ceux-ci; lis. à l'exemple de ceux-ci.

Pag. 263, lign. 4 : Saül; lis. Saul.

FIN DU QUATRIEME VOLUME.

SERMONS

Contenus dans le deuxième Volume de Carême.

Sermon pour le Mardi de la première Semaine de Carême. Fuite du Monde. Pag. 1

Sermon pour le Mercredi de la première Semaine de Carême. Morale de la Religion chrétienne. 73

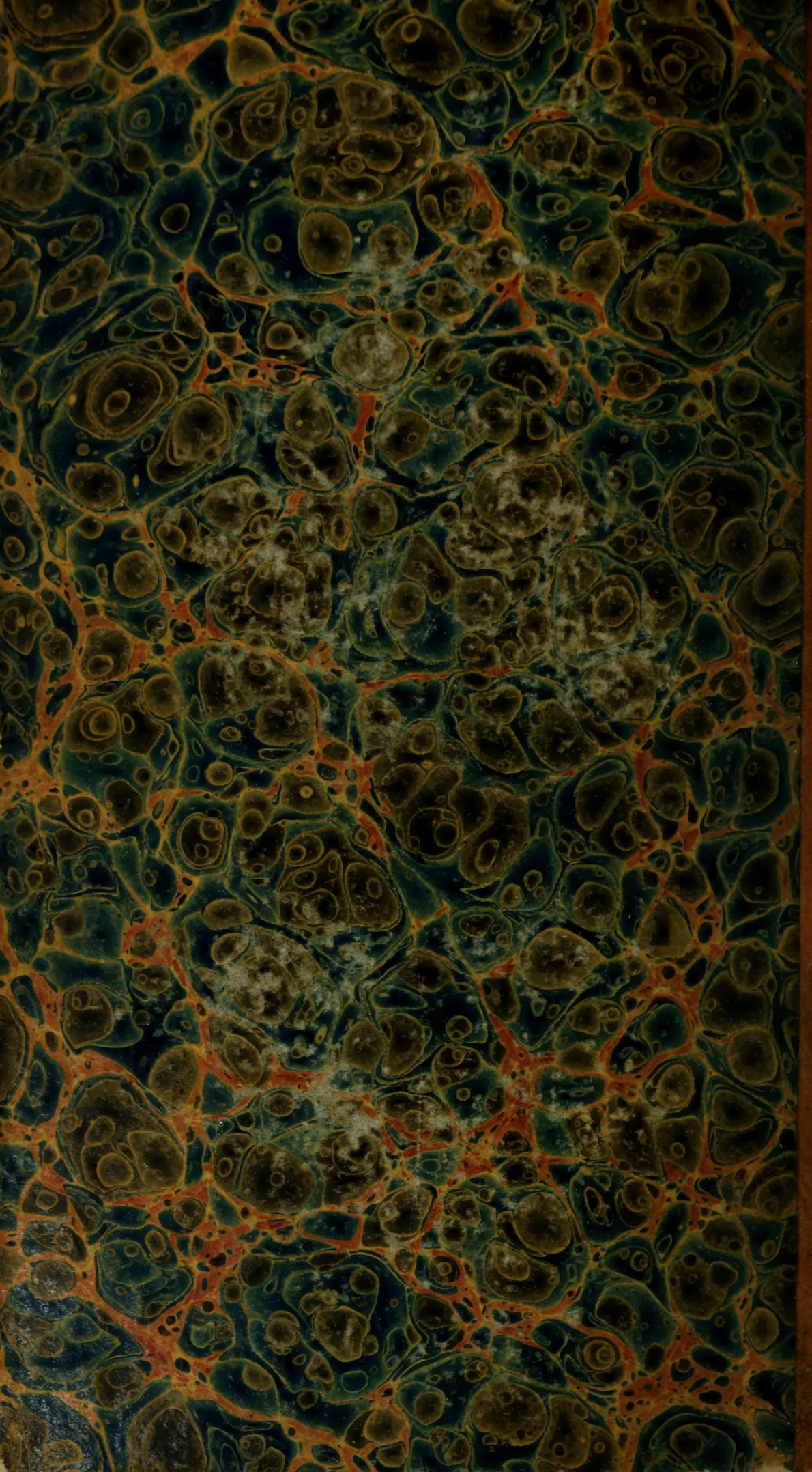
Sermon pour le Jeudi de la première Semaine de Carême. Précepte de la Communion. 149

Sermon pour le Vendredi de la première Semaine de Carême. La Conscience. 205

Sermon pour le second Dimanche de Carême. Le Bon Exemple. 271

Sermon pour le Lundi de la seconde Semaine de Carême. Sur le faux Bonheur du Monde. Pag. 337

Sermon pour le Mardi de la seconde Semaine de Carême. Modération raisonnable des devoirs qu'impose le Christianisme. 393

Sermon pour le Mercredi de la seconde Semaine de Carême. Sur le bon usage de la Prospérité. 457

Analyse des Sermons. 533